

11.
(1).

9019.

1

100



Palat. XLIII - 14

RÉSUMÉ

DE

L'HISTOIRE DE PORTUGAL.

On trouve chez les mêmes Libraires :

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ESPAGNE, par Alphonse Rabbe; 1 vol. in-18. 3 fr. 50 c.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE FRANCE, par Félix Bodin; 1 vol. in-18. 2 fr.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE D'ANGLETERRE, par le même; 1 vol. in-18. 2 fr.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE L'EMPIRE GERMANIQUE, par Scheffer; 1 vol. in-18. 2 fr.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE POLOGNE, par Léon Thiessé; 1 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE, par O. Barbaroux; 1 vol. in-18. 2 fr. 50 c.

Sous presse.

RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DE RUSSIE, par Alphonse Rabbe; 1 vol. in-18. 2 fr.

TABLEAU RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE DES LITTÉRATURES ESPAGNOLE ET PORTUGAISE, par le même; 2 vol. in-18.



IMPRIMERIE DE LACHEVARDIERE FILS,

Successeur de GELLOT, rue du Colombier, n° 30.

587124 SGW
RÉSUMÉ DE L'HISTOIRE

DE

PORTUGAL,

DEPUIS LES PREMIERS TEMPS DE LA MONARCHIE
JUSQU'EN 1823,

Par Alphonse Peabbe,

AVEC UNE INTRODUCTION

PAR R. T. CHATELAIN.

Seconde édition.



PARIS,
LECOINTE ET DUREY, LIBRAIRES,
QUAI DES AUGUSTINS, N° 49.
1824.



INTRODUCTION.

Le Portugal semble avoir été destiné à donner au monde la solution de deux questions également instructives ; savoir , comment un pays que l'exiguité de son territoire et de sa population semblait condamner à l'obscurité , peut , par le caractère de ses habitants , s'élever au rang des grands empires ; puis , comment il peut tomber de ce haut rang , par l'abus de la conquête , par des institutions vicieuses , et surtout par la domination d'une corporation qui parvient à étouffer tout ce qu'il y avait de grand et de généreux dans le caractère national. Toute l'histoire du Portugal est renfermée dans ces deux périodes.

Délivré du joug des Maures bien plus tôt que l'Espagne , le Portugal , comme tous les états nouvellement affranchis , songea , dès le ^{xii}^e siècle , à se donner des institu-

tions libres. Il eut des assemblées délibérantes, une loi fondamentale très sage, si l'on considère le temps où elle fut faite; l'autorité royale fut limitée, les droits du peuple reconnus. Mais en même temps que ces lois furent instituées, l'autorité du clergé, déjà fortement établie, allait en s'agrandissant, et des guerres fréquentes exaltaient l'humeur naturellement belliqueuse de la nation. Esprit de conquête et domination sacerdotale, c'est plus qu'il ne faut pour rendre à jamais un peuple étranger aux bienfaits de la liberté. Aussi les institutions fondées par les premiers Portugais furent-elles sans fruit pour leurs descendants.

Dès l'origine de son établissement, le Portugal eut à lutter entre les états limitrophes de l'Espagne; quand plus tard l'Espagne, délivrée des Maures, fut réunie sous un seul sceptre, les guerres et les haines nationales devinrent plus vives. Le Portugal rompait l'unité de la péninsule hispanique, il semblait être une émanation de l'Espagne, et la disproportion des forces dut souvent inspirer aux rois catho-

liques l'espoir d'englober dans leurs possessions un pays qui paraissait destiné par la nature à n'être qu'une province espagnole. Mais ce pays renfermait un peuple brave et amoureux de son indépendance. Vaincus quelquefois plutôt que soumis, les Portugais restèrent une nation, en dépit de leurs puissants voisins.

Ces guerres fréquentes, la nécessité de se tenir en garde contre leurs voisins, auraient pu suffire à l'activité d'un autre peuple ; mais il fallait alors autre chose au génie entreprenant des Portugais. Ce n'était point assez pour eux d'avoir chassé les Maures, ils allèrent les chercher en Afrique. L'esprit chevaleresque, la ferveur religieuse, une ambition mal dirigée, entretenaient cette guerre, qui inonda de sang portugais les sables africains, sans autres résultats que des désastres fréquents, des triomphes glorieux, mais stériles, et la possession de quelques places qui étaient bien loin de valoir tous les sacrifices qu'elles avaient coûtés.

Cependant, ces guerres si contraires à la politique préparaient la grande époque

du Portugal. Elles entretenaient les habitudes militaires, le goût des courses lointaines; elles enhardissaient l'essor des navigateurs. De nouveaux établissements, de nouvelles découvertes sur la côte occidentale de l'Afrique signalaient de loin à loin leurs efforts; la ligne équinoxiale fut franchie, la tempête poussa Barthélemi Diaz au-delà du cap de Bonne-Espérance. La route des Indes par l'Océan était dès lors ouverte au navigateur hardi qui oserait la reconnaître; Vasco de Gama parut, et en peu d'années la domination portugaise s'étendit sur des contrées plus vastes que celles qui avaient été soumises aux Romains.

Ce fut une grande époque, non pour le Portugal seulement, mais pour le monde entier. L'Espagne découvrait l'Amérique; les flottes portugaises se frayaient vers l'Asie des routes ignorées; l'univers, si imparfaitement connu jusque là, se découvrait à l'Europe étonnée. Une ardeur d'émigration s'emparait de tout ce qui avait une imagination vive et un cœur intrépide. On ne peut se défendre de porter envie

à ceux qui ont vécu dans ce siècle de prodiges, où l'univers semblait s'agrandir devant ceux qui cherchaient à connaître ses limites. Les événements qui nous occupent aujourd'hui paraissent bien mesquins quand on les compare à ces rapports inattendus qui venaient annoncer des mondes nouveaux, des nations inconnues, une civilisation étrangère à nos arts, à nos mœurs, à nos croyances. Le monde, vieilli, n'a plus de ces grandes révélations à attendre. Ce siècle de découvertes ressembla aux siècles marqués par un grand développement de l'esprit humain, il n'a presque rien laissé aux siècles suivants.

La valeur portugaise brilla d'un vif éclat dans l'Inde, elle fut couronnée par de nombreuses conquêtes; conquêtes plus glorieuses que celles des Espagnols en Amérique, puisqu'elles furent plus disputées; plus utiles à l'Europe, puisqu'elles arrêtaient le débordement de la puissance musulmane. Ce n'est point à la terreur d'armes inconnues, à l'effroi superstitieux inspiré par leurs coursiers, que les Por-

tugais durent leurs triomphes; ils eurent à lutter contre des peuples qui connaissaient l'usage des armes à feu, contre les Mameluks, regardés comme la première cavalerie du monde. Leur valeur indomptable et leur discipline triomphèrent de tous les obstacles. Ces hardis aventuriers régnèrent en maîtres absolus sur des contrées qui leur prodiguaient tous les trésors du luxe oriental : on juge facilement quel effet devait produire sur l'imagination des Portugais le récit de ces exploits lointains et des riches conquêtes qui en étaient le prix ; quelle émulation dut s'établir parmi eux pour aller chercher une part de gloire et de richesses dans les vastes possessions que la valeur de leurs compatriotes achevait de conquérir en Afrique, en Asie et dans l'Amérique méridionale.

Les premiers conquérants de l'Inde ne parurent point uniquement guidés par cette soif de l'or qui enfante presque toujours la soif du sang. Ils furent rigoureux envers les peuples qui, en voulant conserver ou recouvrer leur indépendance,

ne leur paraissaient que des sujets rebelles ; mais ils ne furent point barbares , et la justice tempéra souvent leur sévérité. Chose rare ! les proconsuls envoyés de Lisbonne pour gouverner ces contrées subjuguées montrèrent quelquefois d'éminentes vertus ; tels furent les Almeida et les Albuquerque. Quand , après la mort de ces chefs illustres , l'avaricé et la mollesse , s'emparant des Portugais , ajoutèrent à leur cruauté en proportion de ce qu'elles ôtaient à leur courage , quelques historiens rapportent que les Indiens opprimés invoquaient en pleurant le souvenir de ces grands hommes , et leur demandaient justice contre les excès de leurs indignes successeurs. A une époque plus récente , et dans un siècle plus éclairé , l'Inde a subi le joug de nouveaux conquérants ; d'horribles cruautés ont encore désolé ces rivages , mais aucun nom ne s'est offert à la reconnaissance des Indiens , aucun souvenir de justice et d'humanité ne s'est mêlé aux ravages de la dernière conquête ; il n'y a point eu d'Albuquerque ni d'Almeida parmi les nouveaux maîtres de l'Inde.

Ce caractère actif et audacieux qui poussait les Portugais aux entreprises périlleuses et aux conquêtes lointaines devait éveiller chez eux le génie poétique. Vasco de Gama eut son Homère. Camoëns, voyageur et soldat, chanta les voyages et les combats des premiers conquérants de l'Inde. Son génie s'éleva à l'aspect des grandes scènes de la nature ; celui-là seul pouvait créer la fiction d'Adamastor , qui avait affronté les périls d'une navigation orageuse au-delà du cap des tempêtes. Échappé à la fureur des flots et aux hasards de la guerre , le chantre de la gloire portugaise termina dans la misère une vie traversée par des revers , qui ne purent ni éteindre son génie ni abattre son âme. Dans nos climats tempérés , on voit les poètes se former par les études sédentaires et les longues méditations ; mais sous le ciel de la péninsule , il semble que le génie aime à se révéler au milieu des agitations d'une vie aventureuse. Camoëns chez les Portugais ; chez les Espagnols , Cervantes , Alonzo d'Ercilla , Garcilasso de la Vega , poètes et guerriers tout à la fois , consumèrent

leur vie dans les combats et les courses lointaines. Cette école a plus fait pour la gloire littéraire du Portugal et de l'Espagne que les universités de Coimbre et de Salamanque.

Le Portugal était parvenu à l'apogée de sa puissance. Cette puissance allait décliner, car les moyens mêmes qui l'avaient fondée devaient amener sa prompte décadence.

La conquête de l'Inde avait consumé une partie de la population du Portugal. De fréquentes expéditions étaient nécessaires pour réparer les pertes que le fer et le climat faisaient éprouver aux conquérants. Ces expéditions devenaient plus faibles à mesure que les ressources du pays diminuaient. Les trésors de l'Inde affluaient en Portugal, mais l'industrie et l'agriculture y languissaient. Presque toute la population active était sous les armes, et le reste végétait dans l'indolence. Le gouvernement se croyait riche parce que ses flottes lui apportaient de l'or; il ignorait que la seule richesse réelle d'un pays est celle qu'il trouve dans la fertilité de son sol et l'activité de ses habitants, parce-

que c'est la seule dont la source se renouvelle sans cesse. L'Orient était tributaire du Portugal, mais le Portugal était tributaire des nations industrieuses de l'Europe.

Une autre cause plus efficace encore se joignait à toutes ces causes d'affaiblissement. Au moment où la prospérité du Portugal commençait à décroître, Rome, pour raffermir son pouvoir ébranlé en Europe, approuvait les constitutions de cet ordre formidable connu sous le nom de *compagnie de Jésus*. Le faible successeur d'Emmanuel-le-Grand s'empressa d'attirer près de lui ces hôtes dangereux, qui devinrent bientôt ses maîtres; dès lors les proscriptions contre les juifs, qui avaient déjà contribué à la dépopulation du pays, devinrent plus fréquentes et plus cruelles. L'inquisition avait précédé de quelques années les jésuites : quel peuple aurait pu résister à l'action simultanée de ces deux fléaux ?

Les flottes qui partaient de Lisbonne ne portaient pas seulement des soldats, elles portaient aussi des missionnaires, qui malheureusement comptaient plus sur

la puissance du glaive que sur celle de la parole. Un prosélytisme sanguinaire se joignit à cette basse cupidité, qui déjà avait fait disparaître la valeur chevaleresque des soldats de Gama et d'Albuquerque. Les Portugais perdaient les vertus qui les avaient rendus puissants, au moment même où elles leur devenaient le plus nécessaires, puisqu'ils n'avaient pas seulement à lutter contre les populations conquises, mais contre les Hollandais et les Anglais, ennemis plus formidables, qui prétendaient entrer en partage des riches dépouilles de l'Inde.

L'histoire du Portugal depuis 1542 jusqu'à 1769 n'offre qu'une série de revers et de malheurs, amenant à leur suite cet état de consommation dont les nations ont tant de peine à se relever. Quelques hommes habiles arrêtent de loin à loin dans l'Inde le mouvement de décadence imprimé à la puissance portugaise; mais ces rares succès disparaissent sous la masse des revers et des humiliations. Dans toute cette période de désastres, les jésuites sont sur le premier plan : à quelle autre

influence pourrait-on rapporter cette expédition insensée du roi Sébastien en Afrique, cette croisade reproduite à la fin du xvi^e siècle, quand depuis long-temps l'Europe, instruite par l'expérience, tournait vers un but plus utile l'activité qu'elle avait si follement dépensée dans ces funestes entreprises? Mais un roi jeune, crédule, enthousiaste, exalté par la dévotion et par une bravoure téméraire, avait été façonné par les jésuites à une obéissance aveugle; et ce roi, docile aux ordres de ses maîtres autant que rebelle à tout autre conseil, alla, suivi de l'élite de sa noblesse et de son armée, chercher d'inutiles dangers dans les plaines de l'Afrique, où la destruction l'attendait. Cette catastrophe, écrite en lettres de sang dans l'histoire du Portugal, fut le dernier coup porté à sa prospérité; elle fut un témoignage éclatant de l'empire que le froc avait acquis sur un prince malheureux; mais la puissance en Portugal ne s'en releva pas.

Comment une nation vive et spirituelle, frappée par un pareil désastre, ne s'in-

dignait-elle pas contre ceux qui l'avaient provoqué? déjà les liens dans lesquels on l'avait enlacée étaient trop forts; le voile qui couvrait ses yeux était trop épais. Cette vivacité d'imagination qui distingue les Portugais les rendait, plus que d'autres, accessibles à la crédulité et à la superstition. Cette disposition a pu enfanter de grandes choses chez les anciens; chez les peuples modernes, elle n'a produit que la honte et l'avilissement, car elle est toujours avidement exploitée par les hommes qui savent la faire naître et l'entretenir, et ces hommes sont incapables de la tourner jamais vers un but grand et utile. Les Romains se crurent appelés par le destin à devenir les maîtres du monde, et cette croyance superstitieuse contribua à le leur soumettre. Les Portugais, livrés aux jésuites, attendant stupidement le retour de leur roi Sébastien mort en Afrique, perdaient leurs conquêtes de l'Inde, et devenaient eux-mêmes la conquête de l'Espagne, contre laquelle, malgré des forces inégales, ils avaient si long-temps lutté avec gloire.

Ce dernier terme de misère et d'avilissement fut encore préparé par ceux qui avaient poussé en Afrique l'infortuné Sébastien. Philippe II, serviteur fanatique de la cour de Rome, devait trouver des auxiliaires dévoués dans les jésuites ; ils lui facilitèrent l'accès du trône nouveau qu'il ambitionnait ; et pour couronner dignement tous les maux qu'ils avaient faits aux Portugais , ils les livrèrent au joug d'un prince étranger. Il fallait que ce peuple fût bien déchu , puisqu'il opposa si peu de résistance , et parut chercher à se façonner au sceptre de ses vainqueurs. L'époque de sa grandeur n'était pourtant pas assez éloignée pour qu'il en eût perdu le souvenir ; mais l'influence monacale est bien plus puissante que l'action du temps pour opérer la ruine et l'avilissement des nations.

Soixante ans d'opprobre et de misère avaient pesé sur ce peuple malheureux , lorsque quelques patriotes intrépides conçurent le dessein de le replacer au rang des nations. Cette entreprise , l'une des plus audacieuses dont l'histoire fasse men-

tion , prouva qu'il y avait encore des Portugais qui , pour sauver leur pays , comptaient plus sur leur courage que sur le retour du roi Sébastien. Audace dans la conception , sagesse dans la conduite , maturité dans les conseils , résolution et rapidité dans l'exécution , rien ne manqua pour assurer le succès de cette généreuse conspiration qui plaça la maison de Bragance sur le trône. Cette révolution de 1640 est un des événements les plus dramatiques de l'histoire du Portugal : elle est développée d'une manière très heureuse dans le résumé de M. Rabbe, qui, ne négligeant aucune recherche , a enrichi sa narration de faits aussi intéressants que peu connus. Cet événement mémorable a aussi fourni le sujet d'un des ouvrages les plus remarquables qui aient paru depuis trente ans sur la scène française , le drame de *Pinto*, par M. Lemercier ; ouvrage auquel on n'a peut-être pas rendu assez de justice , et qui sera un des plus beaux titres de gloire de son auteur.

Une révolution de cette nature rend toujours quelque énergie au peuple qu'elle

a sauvé : les Portugais triomphèrent courageusement de tous les efforts que fit l'Espagne pour ressaisir l'empire qu'elle venait de perdre ; mais, en recouvrant leur indépendance , ils ne songèrent point à détruire les causes qui la leur avaient fait perdre. L'empire des moines et des jésuites resta le même , et l'on vit continuer aussi la langueur et la misère de l'état , malgré la découverte des mines d'or du Brésil ; stériles richesses, qui ne pouvaient suppléer à l'industrie , au commerce , à l'agriculture.

Un grand scandale ne tarda pas à signaler de nouveau le pouvoir des jésuites. Un roi coupable de ne pas les aimer devint l'objet de leurs persécutions. Les secrets du lit conjugal ne furent à l'abri ni de leurs investigations , ni de leurs honteuses révélations. Ardents à seconder les mauvais penchants d'une reine , ils n'eurent point de repos jusqu'à ce qu'ils l'eurent décidée à rompre son hymen , sous un prétexte qui , en déshonorant l'époux , couvrait d'une infamie bien plus grande encore la femme qui en faisait la base d'une

accusation publique , et les artisans de turpitude qui lui avaient soufflé ce dessein. Mais leur but fut atteint : Alphonse VI fut déposé , et leur empire plus affermi que jamais. Il ne fut point contesté par Jean V , qui , dans un règne de quarante ans , réduisit le Portugal à un état plus déplorable encore que celui qui en 1580 en avait rendu la conquête si facile à Philippe II. Ce malheureux pays devint une dépendance de l'Angleterre , qui en faisait tout le commerce et en emportait tout l'argent. Pendant ce temps , le roi présidait à des auto-da-fé , recevait de Rome le titre de *Très Fidèle* , et faisait du couvent de Mafra le plus beau monastère de la chrétienté , enfouissant dans ces travaux cent cinquante millions de cruzades avec lesquels il eût pu percer des routes , ouvrir des canaux , et rendre quelques éléments de prospérité au peuple de mendiants sur lequel il régnait.

Ainsi s'effaçait de la carte de l'Europe ce peuple qui avait étonné le monde , lorsqu'un grand homme opposa sa volonté et son génie à l'influence meurtrière sous

laquelle succombait son pays. Cet homme était Sébastien Carvalho, depuis marquis de Pombal, ministre aussi habile que Richelieu, aussi ferme dans ses volontés, mais bien au-dessus de lui par la générosité des sentiments et l'élévation des vues. Il n'a mérité qu'un reproche, c'est d'avoir été trop semblable à Richelieu par l'emploi des moyens rigoureux qu'un pouvoir despotique mettait à sa disposition. Il abattit la puissance des jésuites, comme Richelieu abattit celle des nobles; il éteignit les bûchers de l'inquisition, porta la réforme dans toutes les branches du service public, étendit l'influence de sa sage administration jusque dans les colonies; il fit enfin ce que Richelieu n'eût pas fait peut-être, il triompha des éléments déchaînés, fit sortir de ses ruines une cité détruite par un désastre sans exemple, et rétablit l'ordre et les lois au sein d'un chaos où sans lui fût peut-être restée ensevelie l'existence du Portugal.

Les jésuites prévoyaient ce qu'ils avaient à craindre d'un tel homme, aussi ne restèrent-ils point spectateurs oisifs de ses

réformes. Ils armèrent contre lui la révolte ; il la comprima : alors ils songèrent à se défaire du prince que dirigeait un ministre si dangereux pour eux. Ils se souvenaient sans doute que ce moyen leur avait réussi en France ; il en fut autrement en Portugal. En France, ils avaient tué Henri IV, et étaient demeurés puissants dans le royaume ; en Portugal, ils ne réussirent pas à tuer Joseph I^{er}, et ils furent chassés. L'assassinat tenté contre ce prince fut le dernier de leurs attentats. Le Portugal, qui avait tant contribué à étendre et à consolider leur puissance , devait une expiation et un exemple à l'Europe ; il le donna , et le marquis de Pombal eut assez de crédit pour que cet exemple fût imité par les autres états du continent : n'eût-il accompli que ce grand dessein, c'était assez pour le rendre immortel.

D'autres travaux signalèrent encore sa carrière ; il secoua le vasselage de l'Angleterre , et rendit au Portugal, vis-à-vis de cette puissance , une attitude de dignité. Mais il devait expier le crime d'avoir été trop supérieur à la nation qu'il gouvernait.

A peine Joseph I^{er} fut mort , qu'il vit son ouvrage renversé , ses réformes détruites , les jésuites rappelés ; enfin , une condamnation capitale le punit de l'expulsion de cette société , et sa vie , qu'on lui laissa par grâce , s'éteignit dans les dégoûts et l'obscurité. Ainsi finit ce ministre qui avait voulu éclairer et régénérer son pays : fin déplorable , surtout quand on songe que tant de ministres qui ont travaillé à abrutir et à dégrader une nation terminent paisiblement leurs jours dans l'opulence et les honneurs.

Après la chute de ce ministre , le Portugal retomba dans l'état de langueur dont il était sorti un moment. La révolution française , dont la commotion se fit sentir chez tant de peuples , ne réveilla point les Portugais de leur sommeil. Il fallait que ce peuple fût bien déchu dans l'opinion de l'Europe , puisque Napoléon crut qu'il suffisait de décider le partage du Portugal par un traité , pour que ce partage s'effectuât sans obstacle. L'ambition du conquérant irrita ce peuple avili. Les Portugais reparurent sur la scène du monde au mo-

ment même où leurs princes, fuyant à l'approche des Français, allèrent montrer à l'Amérique étonnée le spectacle d'une vieille monarchie d'Europe, avec ses courtisans, ses livrées, son étiquette surannée; arbre décrépît, qui, transplanté dans un sol vierge, n'a pu s'y naturaliser.

Les troupes portugaises montrèrent dans la guerre de la péninsule l'antique supériorité qu'elles avaient acquise sur les troupes espagnoles; mais toute rivalité disparut entre les deux nations. Toutefois la valeur ne suffisait pas; le besoin d'organisation soumit les troupes portugaises aux Anglais, toujours prompts à saisir les occasions d'étendre leur influence. Mais il est presque impossible qu'une nation fasse l'épreuve de ses forces sans retrouver la conscience de ses droits et de sa dignité. Les Portugais, après s'être sauvés eux-mêmes, ne pouvaient rester longtemps soumis aux caprices d'un gouvernement établi à Rio-Janeiro, à des institutions faites pour d'autres siècles, ou plutôt aux coutumes despotiques qui avaient remplacé leurs anciennes institutions, à

la domination d'une puissance étrangère qui humiliait leur fierté. La révolution espagnole acheva de déterminer celle du Portugal. Elle se fit avec ensemble, avec calme, et presque sans résistance; les Portugais de 1820 parurent avoir conservé quelques traditions des Portugais de 1640. A peine ce grand mouvement fut-il accompli, que l'on vit avec étonnement sortir de ce peuple, qui avait paru si longtemps étranger au mouvement de la civilisation, des hommes profondément versés dans les théories du gouvernement, dans les principes du droit public, dans la connaissance de la liberté: ces germes généreux qui sommeillaient ignorés n'attendaient qu'une crise pour se développer. La tribune de Lisbonne donna un moment des leçons au reste de l'Europe.

La suite ne répondit pas aux espérances qu'avait fait naître ce premier élan: les classes éclairées voulaient la liberté; mais le peuple restait soumis à l'influence de ceux qui ne veulent ni lumières ni liberté; l'insurrection de Brésil compliqua encore la situation du gouvernement.

constitutionnel. Ces événements sont trop près de nous pour pouvoir être jugés avec impartialité. L'histoire, en faisant aux cortès la part honorable qu'elles méritent, aura peut-être à leur reprocher de s'être trop exclusivement renfermées dans la sphère des hautes théories, sans examiner jusqu'à quel point ces théories étaient applicables à l'état présent de la nation ; peut-être leur reprochera-t-elle avec plus de raison encore de s'être livrées à une aveugle confiance, qui n'est jamais une vertu dans ceux qui ont reçu en dépôt la liberté de leur pays.

Mais la liberté, même lorsqu'elle succombe, laisse dans les pays où elle a régné un moment des germes indestructibles. La constitution des cortès a été renversée ; mais il n'est pas au monde de puissance capable de rendre au pouvoir absolu, à l'inquisition, au despotisme monacal, les profondes racines qu'avec l'aide des siècles ils avaient jetées dans le sol portugais. L'ancien ordre de choses ne peut plus se raffermir tel qu'il fut avant cette constitution qui, en disparaissant, a laissé

après elle un sillon lumineux à travers les antiques ténèbres de l'ignorance et de la superstition. Peut-être le Portugal a-t-il dans sa situation même quelques garanties contre le rétablissement durable des anciens abus. Deux grandes cités dominent ce pays, Lisbonne et Porto; c'est d'elles que part le mouvement qui se communique aux provinces; elles sont un dépôt de civilisation, de lumières et de richesses. Toutes deux sont assises près du rivage des mers; l'une d'elles, siège du gouvernement, offre à la navigation un des plus beaux ports du monde. Ce double foyer de lumières doit s'entretenir par les causes mêmes qui l'ont allumé, l'affluence des étrangers, les communications fréquentes avec les divers points du globe, le commerce enfin, qui mène toujours à sa suite l'esprit d'indépendance et de liberté. Tant que le commerce, à peu près banni du reste du Portugal, aura un asile dans ces deux villes, il paraît bien difficile que le gouvernement, qui réside dans l'une d'elles, reste complètement étranger au mouvement de la civilisation européenne.

L'Espagne est moins heureuse sous ce rapport. Elle a aussi des villes maritimes où le commerce et la présence des étrangers ont avancé la marche de la civilisation ; mais cette influence ne peut franchir les vastes distances et les chaînes de montagnes qui séparent Madrid des rivages de la mer. L'activité commerciale ne pénètre point dans l'intérieur. Madrid, siège du gouvernement, isolée en quelque sorte au milieu de l'Espagne par la rareté et la difficulté des communications, ne participe pas au mouvement qui se fait sentir à quelques extrémités : aussi le gouvernement n'a pas plus que la majorité des gouvernés l'envie de combattre ce double fléau de l'ignorance et de la paresse qui condamne une nation à l'opprobre et à la misère.

Le Portugal est maintenant dans une position qui ne peut laisser à son gouvernement le loisir d'une longue hésitation. L'état de langueur où il a vécu tant d'années serait maintenant une sorte de prospérité qui lui est interdite. Jusqu'à présent, ce qu'il retirait de ses colonies avait

jusqu'à un certain point suppléé aux ressources qu'il ne trouvait pas en lui-même ; mais aujourd'hui il n'a plus rien à attendre du dehors ; par suite du peu d'activité de ses habitants, ses produits sont très bornés, et il n'a plus d'argent à donner en échange des produits étrangers. Dans un tel état de choses, quelques hommes songent, dit-on, à relever l'inquisition et à maintenir la richesse du clergé ; il faudrait songer plutôt à donner quelque essor à l'industrie, à réveiller l'activité nationale, à profiter des ressources que le pays présente et que les mauvaises institutions rendent nulles : tout cela peut se faire avec des réformes et de la liberté ; mais il faut se hâter, sous peine de voir le clergé, le gouvernement et la nation enveloppés dans une détresse et une ruine communes.

ERRATA.

Page 48, ligne 23 : à cette époque malheureuse,
lisez à cette époque funeste.

Page 51, ligne 9 : en assurant le trône, *lisez* en
réservant la couronne.

Page 79, ligne 19 : la première moitié du xvi^e
siècle, *lisez* du xvii^e siècle.

Page 403, ligne 22 : l'archevêque de Bahia fut
nommé député, *lisez* fut nommé président.

RÉSUMÉ

DE L'HISTOIRE

DE PORTUGAL.

COUP D'ŒIL PRÉLIMINAIRE.

Le Portugal forme la lisière occidentale de la péninsule hispanique, et s'étend le long de l'Océan, entre les 37^e et 42^e degrés de latitude septentrionale, c'est-à-dire depuis les rives du Minho, qui bornent la Galice, jusqu'au cap Saint-Vincent. Sa plus grande longueur est d'environ cent trente lieues de vingt-cinq au degré, et sa largeur de cinquante. Ses limites politiques sont, au nord et à l'est, le royaume d'Espagne, c'est-à-dire les provinces de Galice, de Valladolid, de Zamora, de Salamanca, d'Estramadure et de Séville. Ses

limites naturelles sont formées, à l'ouest et au sud, par l'Océan atlantique; au nord et à l'est, par une partie du cours des fleuves Minho, Douro, Tage et Guadiana, avec leurs affluents le Macas et l'Agueda du Douro, l'Elga et le Sever du Tage, le Gevora avec le Caya de la Guadiana. « Le Portugal jouit d'une température douce, sensiblement moins chaude dans les provinces au-delà du Douro que dans le reste du pays, surtout dans les Algarves, que l'on peut regarder comme une région totalement équinoxiale, encore qu'elle ne soit pas située entre les tropiques, et où les chaleurs seraient même souvent intolérables si les vents de la mer ne les modéraient. Quoique assez bien arrosé, ou du moins coupé par un grand nombre de rivières, le pays est exposé à de fréquentes sécheresses, surtout dans les parties centrales. La fertilité du sol y est généralement merveilleuse. Tout ce qu'il produit est de qualité supérieure. Ses principales richesses agricoles consistent en blé, orge, avoine, maïs; riz, chanvre, lin, miel, cire, plantes médicinales et aromatiques,

dont on compose des essences et eaux de senteur; fruits exquis, que l'on exporte en immense quantité, soit secs, soit frais. Parmi ces fruits, on doit citer des oranges qui sont célèbres dans tout l'univers; des citrons de toutes sortes, des amandes, des raisins, et jusqu'à des dattes. Les côtes, très poissonneuses, alimentent des pêcheries nombreuses, mais qui pourraient être beaucoup mieux exploitées. Le sel y abonde. On pourrait tirer un parti avantageux des mines de fer, d'étain, de cuivre, et même d'argent, que l'on connaît dans plusieurs cantons montagneux où l'on exploite de l'albâtre et de très beaux marbres. Comme en Espagne, les eaux thermales y sont abondantes, et n'y indiquent pas moins la présence de feux souterrains, dont le désastre de Lisbonne, en 1775, fut une manifestation terrible; feux souterrains dont l'action ne dut pas être étrangère au grand bouleversement physique par les efforts duquel la Méditerranée, cessant de se dégorger dans l'Océan au moyen d'un détroit aquitanique, vint se frayer une nouvelle route entre l'Afri-

que et la péninsule, qu'elle sépara de cette dernière partie du monde.

» Les troupeaux de toute espèce abondent en Portugal. Ceux dont on retire une laine qui ne le cède guère en beauté à celle de l'Espagne, sujets à des règlements moins funestes pour l'agriculture que les espèces *transhumantes* (troupeaux errants), n'y deviennent pas un fléau. Les races de chevaux sont moins belles et moins recherchées que celles des Castilles et des Andalouses, dont plusieurs ont conservé toute la pureté du sang arabe (1). »

Cette contrée, sous les Romains, portait le nom de Lusitanie; le Portugal, dans ses limites actuelles, ne représente pas, à beaucoup près, tout le territoire désigné par cette appellation antique. La Lusitanie

(1) Tout ce passage placé entre deux guillemets est textuellement emprunté à l'ouvrage publié depuis peu par M. Bory de Saint-Vincent, sous le titre de *Guide du voyageur en Espagne*: ouvrage qui abonde en aperçus neufs et utiles, en vues ingénieuses, et qui atteste un rare talent d'observation. Dans ses assertions sur la situation matérielle et industrielle du

embrassait tout l'espace compris entre le Douro et la Guadiana, toute l'Estramadure espagnole; au nord de ce dernier fleuve, la province actuelle de Salamanca, et une partie de celle de Zamora, de Toro, de Valladolid, d'Avila et de Tolède. Les deux provinces nommées aujourd'hui *Minho* et *Tra-os-Montes* étaient, au contraire, enclavées dans le vaste district de l'Espagne appelée *Tarragonnaise*. La petite partie de l'Alentejo qui reste à la gauche de la Guadiana était comprise dans la Bétique.

La Lusitanie fut colonisée, selon toutes les probabilités, par les mêmes peuples orientaux qui formèrent des établissements sur les côtes d'Espagne. Toutefois les Car-

Portugal, M. Bory n'est pas toujours d'accord avec *Adrien Balbi*, auteur d'un essai statistique sur ce royaume; livre abondant en détails, et d'une singulière exactitude, publié en 1822; mais la forme réduite et résumée sous laquelle l'auteur français a présenté les faits statistiques que j'avais à citer ici, était pour moi une raison de plus de donner la préférence à son texte.

thaginois, ni leurs devanciers les Phéniciens, n'ont pas laissé dans la première de ces deux contrées des traces aussi positives de leur séjour que dans l'autre. Et quoique le nom latin de *Portus Hannibalis*, selon quelques auteurs nationaux, puisse attester d'une manière satisfaisante la réalité de l'ancienne domination carthaginoise, au moins dans la Lusitanie méridionale, des savants plus difficiles ou plus exacts ont rejeté cette preuve. Pour nous, qui n'avons pas le temps d'éclaircir ces difficultés, d'ailleurs assez dépourvues d'intérêt sous le point de vue de l'utilité historique, tenons-nous-en à la logique des vraisemblances. Les Carthaginois, ces hardis navigateurs que l'amour du gain ou la soif de connaître poussa, sans boussole, jusqu'aux Hébrides, n'ont pu naviguer le long des plages fertiles du Portugal sans éprouver le désir d'y planter leurs pavillons ambitieux.

Dans la dernière division de la péninsule, qui eut lieu sous Adrien, et, selon d'autres, sous Constantin, le territoire du Portugal avait formé deux vastes provin-

ces, la Lusitanie et la Gallicie ou Gallécie (*Gallæcia*). Cette dernière s'étendait de Santillane en Biscaye, par une ligne passant aux sources de l'Èbre, jusqu'au Douro, près de Zamora.

Parmi les peuples qui habitaient ces fertiles contrées, les principaux étaient les Lusitains d'abord, ou Lusitaniens, puis les Turdétains, les Vectons, les Galliciens. Ces derniers se divisaient en méridionaux et septentrionaux.

Dans la guerre de l'indépendance contre les Romains, les enfants de la Lusitanie s'égalèrent, par leur intrépidité et leur constance, à tout ce que l'Espagne avait eu de plus généreux. Le magnanime Viriates était Lusitain. Lorsque Sertorius voulut dompter l'ambition des tyrans de Rome et rétablir dans un coin de l'empire la liberté que cette maîtresse du monde avait sitôt perdue, c'est aux Lusitains qu'il s'adressa. Or il faut peu de noms qui résonnent à l'oreille comme ceux de Viriates et de Sertorius pour suffire à la gloire d'un peuple. Cependant celle de la nation portugaise ne s'est point bornée à

ces fastes antiques. On verra que c'était une race d'hommes propres aux grandes choses, et véritablement plus faits pour vaincre et commander que pour servir. C'est une vérité tout aussi bien attestée par leur résistance à la monarchie espagnole, leur constante ennemie, que par les prodiges de leur vaillante audace dans les contrées de l'Inde. Adversaires disproportionnés de leurs ambitieux voisins, si l'on compare les populations et les territoires, les Portugais en triomphèrent pourtant avant que la puissance espagnole fût devenue colossale, et avant qu'ils se fussent affaiblis eux-mêmes par le déplacement total de leurs forces, consacrées à leurs vastes expéditions d'outre mer ; ajoutons aussi, avant la désastreuse aventure du roi don Sébastien en Afrique. C'est, en effet, immédiatement après cette époque de ruine que Philippe II fit marcher le duc d'Albe et don Juan d'Autriche contre le *Prêtre-Roi*, prince plus amoureux de la couronne que capable de résister aux attaques du *Démon du Midi*. D'ailleurs leurs finances étaient épuisées,

des malheurs de tous les genres les accablaient, les éléments même combattaient contre eux. Cependant ils furent incorporés à la monarchie espagnole sans lui être assujettis.

Mais si la nature n'eût pas mis cette nation sur les rives de l'Océan, comme pour ouvrir un champ sans limites à sa belliqueuse inquiétude, on ne peut pas dire où l'aurait portée ce besoin de mouvement et de conquête dont tous ses pas dans les deux Indes sont empreints. Cette étroite bande de terre, pressée entre l'Océan et les montagnes, eût peut-être subjugué la péninsule entière. Peut-être la nation portugaise aurait pris en Europe le rôle brillant échu à l'Espagne sous Charles V, si de bonne heure elle ne fût allée verser le meilleur de son sang dans le golfe Persique, sur les bords du Gange, à Ceylan, Java, Sumatra, sur le double rivage de l'Afrique, et d'un autre côté dans les savannes sauvages du Maragnon et de l'Amazone.

Ainsi, il était dans la destinée du Portugal, tandis que l'Espagne opprimée et

conquérante tourmentait l'Occident, d'aller établir la domination de la vieille Europe dans les contrées presque oubliées de l'Orient, et de la sauver probablement de l'invasion des peuplades sauvages qui tyrannisaient à la fois l'antique Grèce et les plus belles contrées de l'Asie. « Sans la découverte de Vasco de Gama, le flambeau de la liberté s'éteignait de nouveau et peut-être pour toujours. Les Turcs allaient remplacer ces nations féroces qui, des extrémités de la terre, étaient venues remplacer les Romains; et à nos barbares institutions aurait succédé un joug plus pesant encore. Cet événement était inévitable, si les farouches vainqueurs de l'Égypte n'eussent été repoussés par les Portugais dans les différentes expéditions qu'ils tentèrent dans l'Inde. Les richesses de l'Asie leur assuraient celles de l'Europe. Maîtres de tout le commerce du monde, ils auraient eu nécessairement la plus redoutable marine qu'on eût jamais vue. Quels obstacles auraient pu arrêter alors sur notre continent ce peuple conquérant par la nature de sa religion et de

sa politique ? — C'en était donc fait de la liberté du monde entier ; elle était perdue, si le peuple le plus superstitieux de la chrétienté n'eût arrêté les progrès du fanatisme des musulmans, et brisé le cours impétueux de leurs conquêtes en leur coupant le nerf des richesses. »

Et pour bien comprendre l'étendue des droits que la nation portugaise peut prétendre à la reconnaissance éternelle des nations chrétiennes, il faut considérer la nature et le nombre des obstacles qu'elle eut à vaincre dans cette lointaine carrière des établissemens de l'Inde ; il faut suivre cette poignée d'hommes au-delà des tropiques, dans l'un et l'autre océan, pour y voir les prodiges de sa constance et de sa valeur ; il faut se souvenir des nations qu'elle y rencontra. Tous les pays d'Afrique et d'Asie, soumis par le grand Albuquerque ou par ses successeurs, étaient couverts de peuples formés pour les défendre : les Arabes, les Turcs, les Noirs, les Malais, et toutes les peuplades métisses nées du mélange de ces races redoutables, dans le sang de qui la nature verse à pleines mains

le soufre , justement indignées de l'arrogance trop souvent inhumaine des Européens , repoussaient leur usurpation avec une incroyable vigueur. Il n'y avait ici d'inégalité ni dans les armes ni dans les courages. Le désespoir combattait l'opiniâtreté, la férocité s'opposait à la perfidie ; en un mot, le sang payait toujours le sang. Ainsi les Portugais eurent affaire à des hommes tout autres que ces troupeaux innocents et privés de fer du Mexique et du Pérou , vaincus par les soldats de Pizarre et de Cortez , disons mieux , exterminés avec si peu de gloire.

« Quel droit n'ont pas à notre admiration , » dit avec raison l'auteur de l'Histoire philosophique des deux Indes , « les hommes qui marchèrent sous d'Albuquerque à la conquête de l'Inde ? Avait-on vu jusqu'alors une nation , avec aussi peu de puissance , faire d'aussi grandes choses ? Il n'y avait pas quarante mille Portugais sous les armes , et ils faisaient trembler l'empire de Maroc , tous les barbares d'Afrique , les Mamelucks , célèbre milice du soudan d'Égypte , les Arabes , et

tout l'Orient, depuis l'île d'Ormuz jusqu'à la Chine. Ils n'étaient pas un contre cent, et ils attaquaient des troupes qui souvent, avec des armes égales, disputaient leurs biens et leur vie jusqu'à l'extrémité. Quels hommes devaient donc être alors les Portugais, et quels ressorts extraordinaires en avaient fait un peuple de héros ? »

Les Portugais portèrent l'esprit chevaleresque et l'enthousiasme religieux, communs alors à toute l'Europe chrétienne, dans une carrière de conquêtes dont le but, après tout, n'était qu'une spéculation d'intérêt politique et marchand. Le plus généreux héroïsme se mit aux gages d'une vile cupidité ; et tandis que les trafiquants établissaient leurs comptoirs et chargeaient leurs navires, ces fiers combattants, chevaliers du commerce à leur insu, prodiguaient la vertu à la manière des siècles antiques, se plaisaient à des triomphes pareils à ceux que Rome décernait à ses généraux, épousaient les filles dont ils avaient massacré les pères ; et, après avoir commandé en souverains dans ces régions

opulentes, mouraient comme Cimon , sans laisser de quoi pourvoir à leurs funérailles. Tel fut Jean de Castro. A la vérité , il eut peu d'imitateurs; la soif et l'abus de l'or , la dépravation qui tyrannise , et tous les fruits impurs d'une prospérité conquise par le glaive , devinrent bientôt plus fréquents que les exemples de tempérance et de désintéressement.

De quoi ont servi au Portugal ces inépuisables sources d'opulence ? pourquoi se sont-elles détournées de lui ? pourquoi l'Inde est-elle échappée sitôt à la postérité de ses conquérants ? enfin , comment tant d'éléments de grandeur et de puissance n'ont-ils procuré à la mère-patrie qu'un éclat éphémère , aussitôt effacé par la misère , la servitude et l'abrutissement ? tel en effet fut l'état du Portugal depuis la fin du xvi^e siècle jusqu'à l'avènement au trône de Joseph , ou plutôt de son ministre le marquis de Pombal.

Le fanatisme et l'inquisition , son instrument le plus funeste , résolvent ces questions. La nation portugaise doit à l'ardeur de son imagination d'avoir été long-temps

la plus facile à tromper, à séduire et à enchaîner.

Un écrivain qui, dans un livre publié très récemment, a porté beaucoup de lumière sur l'état présent du Portugal (1), veut absoudre la nation portugaise de ce juste reproche ; et il dit que ce fanatisme dévastateur n'exista jamais que chez les grands. Il ne fait pas attention que le fanatisme ne vit que de multitude, et qu'il ne tue un peuple qu'en l'empoisonnant tout entier. D'ailleurs, s'il est une vérité démontrée par les faits, c'est que les superstitions infectent très peu ceux au profit de qui elles sont inventées et maintenues. La liberté de la pensée, la licence de la parole et le débordement des mœurs n'étaient-ils pas portés au dernier terme dans la cour de Rome, à l'époque où le siège pontifical tirait les plus grands tributs de la crédulité des peuples ?

Au reste, avec une imagination impétueuse et une sensibilité passionnée, que

(1) *Essai statistique sur le royaume de Portugal*, par Adrien Balbi. Paris, 1822.

son excès même rend propre à toutes les directions , comment un peuple , partageant l'ignorance commune en Europe jusqu'au xvi^e siècle , et depuis refoulé et maintenu dans les mêmes ténèbres par l'inquisition , comment ce peuple eût-il évité d'être superstitieux ?

Les Portugais ont su résister aux Romains ; ils ont chassé les Maures au bout de trente-cinq ans d'occupation , et ont vécu libres en présence de l'Espagne sept cents ans soumise , dans ses plus belles provinces , à la domination du croissant. Plus tard , ils ont , dans plusieurs batailles fameuses , brisé les fers que cette rivale leur apportait. Ils ont ensuite fondé deux grands empires dans les deux Indes. Les Portugais ont fait tout cela ; et , après des triomphes si nombreux et si variés , en tant de contrées éloignées et diverses , ces mêmes hommes , ces mêmes descendants des compagnons des Viriates , ont succombé sous l'inquisition et le jésuitisme ! Mais , avouons-le , il n'y a rien là d'étonnant , et qui ne soit conforme au sort de beaucoup d'autres nations. Partout les

racés les plus vaillantes n'ont fondé ou détruit les états qu'au profit des spéculateurs sacrés. En Europe, les hommes revêtus de l'étole et du froc sont devenus les héritiers de ceux qui avaient porté le casque et manié l'épée; et les barbares du Nord ne l'avaient conquise qu'en partageant avec les moines et le clergé.

Les horreurs de l'inquisition, mieux que les victoires des Hollandais, livrèrent à ces derniers l'Inde portugaise. Les jésuites provoquèrent l'expédition si fatale du roi Sébastien, leur fanatique élève; les jésuites livrèrent le Portugal à Philippe II; les jésuites déposèrent Alphonse VI, et assassinèrent Joseph. Pour apprécier ce que je dis de leur audace et de leur puissance dans ce malheureux pays, et pour concevoir la vaste influence qu'ils y ont exercée, il suffit de considérer qu'avant le ministre Pombal, ils étaient parvenus à se faire une souveraineté dans les domaines de la couronne, en Amérique, et que bientôt, enhardis par la mort de ce ministre ferme et patriote, ils revinrent *prendre les rênes du gouvernement*, flottantes

entre les mains débiles de la reine Marie.

Voilà les maux qu'a produits le fanatisme à un peuple d'ailleurs si brave , si spirituel et si généreux. Il n'y a pas moyen de crier au philosophisme et à la déclamation contre un résultat aussi évidemment fourni par l'histoire. Au reste , sans cette franchise sévère dans ses leçons, que serait l'histoire ? pour ceux qui la lisent , l'amusement le plus stérile et le plus vain ; et pour ceux qui l'étudient afin d'en abréger la peine aux autres , la fatigue la plus ingrate et la plus servile.

PREMIÈRE ÉPOQUE.

PREMIÈRE DYNASTIE.—MAISON DE BOURGOGNE.

A la chute de l'empire d'Occident, les Suèves et les Visigoths se partagèrent le Portugal. Les premiers possédaient la partie qui s'étendait au nord du Tage, comprenait toute la Gallicie, et avait pour capitale Braga. (*Bracara Augusta.*)

Dès le vi^e siècle, les Suèves furent complètement chassés par les Visigoths, qui restèrent seuls maîtres. Au vii^e siècle, le Portugal, suivant la destinée de la péninsule entière, subit le joug des Arabes et fit partie du califat d'Espagne. Cette servitude ne fut pas de longue durée : trente-cinq ans s'étaient écoulés à peine, que ces Visigoths chrétiens avaient reconquis toute la Gallicie et la province de Minho. C'est alors que cette dernière province prit le nom de *Portucalia*.

Durant les ix^e et x^e siècles, les Maures,

refoulés à l'extrémité méridionale de l'ancienne Lusitanie, exercèrent la valeur et l'activité des rois d'Oviédo ou de Galice. Pendant près de deux cents ans les limites des domaines musulmans et chrétiens furent variables et mobiles comme les résultats de la guerre. Le Douro, le Mondego et le Tage servirent tour à tour de ligne de démarcation aux deux peuples ennemis. En 933, les Maures perdirent Lisbonne (*Olisipo*). Les villes principales de la *Portucalia* étaient alors *Bràga*, *Lamego* et *Portocale*. Cette dernière, à qui le second rang est assigné par les historiens, avait donné son nom aux pays réunis par la conquête sur les Maures. C'est aujourd'hui la ville de Porto. Les villes principales de la contrée qui restait encore soumise au califat d'Espagne étaient *Lisbonne*, *Evora*, *Beja* (Pax-Julia), *Lagos* (Lacobriga), et *Coimbra* (Conimbriga).

Dans le XI^e siècle, le Portugal était partagé entre le royaume de Léon et de Castille (qui s'était accru de celui d'Oviédo) et les états mahométans, formés des débris du califat de Cordoue. La partie soumise

aux chrétiens formait un gouvernement particulier sous le nom de *Porto-Cale*, et comprenait seulement le Minho, le Tra-os-Montes, et partie de la Beira. Tout le reste du Portugal actuel, jusqu'à la Guadiana, obéissait à des rois mahométans. Le plus puissant était celui de Lisbonne, dont les villes principales, outre cette dernière, étaient *Santarem*, *Coimbra*, *Evora* et *Beja*.

C'est en 1092 ou 1093 que Henri de Bour-
gogne, venu en Espagne avec son cousin
Raymond de Bourgogne pour faire for-
tune en guerroyant contre les infidèles,
obtint, pour prix de ses services, la main
de Thérèse, fille d'Alphonse VI de Castille,
avec le gouvernement de *Porto-Cale*, sous
le titre de comté, qui fut donné pour dot à
cette princesse. Cet état naissant ne com-
prenait, sous le comte Henri, que les deux
provinces de Minho et de Tra-os-Montes,
et une partie de la Beira enlevée aux Mau-
res par Henri lui-même. *Guimaraens* était
la capitale de ce comté.

1092
à
1112.

Peu d'années après la mort d'Alphonse VI, la comtesse Thérèse prend le titre de reine, voulant à la fois consacrer l'indépendance

du Portugal, et prendre acte de ses droits éventuels à la couronne de Castille. On peut présumer que dans la donation du Portugal il n'avait été stipulé qu'une dépendance viagère de ce comté au profit de la Castille. Cinq ou six ans s'écoulèrent à peine, que cette comtesse Thérèse, qui savait régner, à ce qu'il paraît, fait une irruption dans la Galice, et s'empare de Thuy et de quelques autres villes qui devaient former, prétendait-elle, le complément de sa dot. Mais sa sœur, la turbulente Urrique, très peu disposée à se laisser dépouiller, marche en personne à la tête d'une armée contre la comtesse, qui se retire. Ces deux femmes étaient faites l'une pour l'autre.

Alphonse, premier du nom, fils du comte Henri et de Thérèse, très jeune encore, se fait armer chevalier, proclamer comte de Portugal, et dépouille la comtesse sa mère du gouvernement. Toute la noblesse portugaise était pour lui, révoltée de la faveur dont jouissait auprès de la princesse un Ferdinand de Transtamare, seigneur galicien. Il paraît d'ailleurs que cet amant

avait succédé à plusieurs autres. Il faut remarquer que la vigueur guerrière et la simplicité de ces temps n'étaient nullement exclusives de l'immoralité, partage trop ordinaire des cours.

Alphonse I^{er}, qui porte aussi le nom d'Henriquez chez les historiens, fit la paix avec la Castille, après avoir renouvelé sur la Galice les tentatives de sa mère. Cette paix, négociée par un légat du pape, valut au saint siège, comme marque d'obédience de la part du comté de Portugal, une redevance de quatre onces d'or par an. Les Maures lui causèrent de plus vives inquiétudes. Mais il s'en débarrassa à la bataille d'Ourique, fameuse dans les annales du Portugal : cinq petits princes maures y périrent (1). Cette victoire devint le titre réel de la légitimité d'Alphonse I^{er} comme souverain, puisque c'est à cette occasion que la nation, char-

(1) On prétend que les cinq écussons en champ d'azur, qui forment encore aujourd'hui les armes du Portugal, sont un monument de cette victoire.

mée de sa valeur, lui donna unanimement le titre de roi.

Le champ de bataille d'*Ourique* peut être considéré comme le berceau de la monarchie du Portugal: cette sanglante journée eut les résultats les plus étendus; aussi est-elle célèbre dans l'histoire de ce pays. Presque tous les états et toutes les dynasties ont ainsi commencé: c'est le glaive de la victoire qui a creusé leurs fondements, tracé leurs droits et posé leurs limites. Peu cependant offrent d'aussi majestueux débuts que ce petit royaume portugais.

1140. Ce roi, nommé tel par acclamation au moment où sa valeur venait de terrasser les ennemis de sa religion et de son pays, ne se tint pas pour suffisamment *légitimé*; et il eut la rare sagesse de vouloir faire ratifier par le consentement froidement réfléchi des peuples le vœu spontané de leur enthousiasme, dont il semble pourtant qu'il aurait pu se contenter. Après avoir assuré les résultats de sa victoire dans les pays enlevés aux Maures, il con-
1142. voqua les états de son royaume. L'assem-

blée se tint à Lamégo, et le prince y parut sans aucune des marques de la royauté, mais tenant à la main, au lieu de sceptre, la même épée qu'il avait portée dans les combats. Il fut proclamé de nouveau, et l'archevêque de Brague posa sur sa tête l'antique couronne d'or des rois goths. Quand le roi fut ainsi fait par la nation, il dit ces paroles : « Béni soit Dieu, » qui m'a toujours assisté quand je vous. » ai délivrés de vos ennemis avec cette » épée que je porte pour votre défense. » Vous m'avez fait roi, et je dois partager » avec vous les soins de l'état. Je suis » donc votre roi, et c'est en cette qualité » que je vous invite à faire des lois qui » établissent la tranquillité dans notre » royaume.—Nous le voulons bien, ré- » pondit l'assemblée, etc. »

Après cette imposante cérémonie, dans laquelle l'invocation du nom de Dieu n'était point hypocrite, car ces intrépides Visigoths ne péchaient certainement pas par incrédulité, on procéda à la promulgation solennelle des lois fondamentales de la monarchie. Elles étaient fort simples

et en très petit nombre. Ce qui frappe le plus dans les dispositions qu'elles renferment, c'est l'excès des précautions que prenaient les Portugais en fixant les règles de la succession à la couronne, pour écarter à jamais de ce trône, dont ils assemblaient alors les pièces, tout ambitieux étranger. Cette transaction entre un prince qui était guerrier, victorieux, grand homme, et un peuple digne d'avoir un tel chef, est un monument d'une trop haute importance historique pour que nous puissions en priver le lecteur. Il est curieux et satisfaisant tout ensemble de voir, à une époque si reculée, une *charte constitutionnelle* imprégnée d'un tel esprit de patriotisme et de liberté. Avec de tels documents sous les yeux, et ils sont assez fréquents, on serait quelquefois tenté de souscrire à l'opinion de ceux qui prétendent que les peuples, arrivés au plus haut période de la civilisation, avancent bien moins qu'ils ne reculent. Quoi qu'il en soit, il faut aussi reconnaître que l'heureux instinct d'une race forte et généreuse ne suffit pas à la consolidation de ses droits.

La couronne de Portugal fut déclarée héréditaire, et devait passer du père aux enfants mâles, « de façon cependant qu'à » leur défaut le frère du roi lui succédera, » s'il en a un, mais pour sa vie seulement; » car, après sa mort, le fils de ce dernier » roi ne pourra l'être qu'autant qu'il » aura été élu par les évêques et les » états du royaume. Si le roi n'a point de » fils ni de frère, et qu'il ait une fille, » elle sera reine, pourvu qu'elle épouse » un seigneur portugais; mais celui-ci » ne portera le nom de roi qu'après avoir » eu de son mariage un enfant mâle. » Quand il sera dans la compagnie de » la reine, il lui donnera la droite, et » ne portera point sur sa tête la couronne » royale.

» Que cette loi soit toujours observée, » et que la fille aînée du roi n'ait point » d'autre époux qu'un seigneur portugais, » afin que les princes étrangers ne deviennent pas les maîtres du royaume. Si la » fille du roi épousait un prince ou un » seigneur d'une nation étrangère, elle » ne sera pas reconnue pour reine, parce-

» que nous ne voulons point que nos peuples soient obligés d'obéir à un roi qui ne serait pas né Portugais, puisque ce sont nos sujets et nos compatriotes qui, sans aucun secours étranger, mais par leur valeur et aux dépens de leur sang, nous ont fait roi. »

Le reste de ce code politique s'étendait aux prévoyances de la législation criminelle, et sous ce rapport il est également très digne de remarque, en ce qu'il portait très peu l'empreinte de cette grossièreté féroce commune à toutes les législations pénales de ce temps, surtout parmi les peuples venus du nord. Ainsi, on y retrouve la composition pécuniaire, mais pour vol ou blessure, et non pas pour la mort. On n'y voit pas la peine absurde du talion, et la vie humaine n'y est pas odieusement tarifée, en plaçant au plus bas degré de l'échelle le sang avili de l'esclave ou du vaincu, comme cela se pratiquait chez les Francs, nos ancêtres. Si la loi établit une exception de sévérité et s'applique à préserver spécialement de l'injure certaines personnes, certains in-

dividus, ce sont les magistrats. D'ailleurs, tout ce qui, chez les peuples modernes, est placé hors du domaine de la loi et converti en maximes morales, tout ce qui est de simple conseil dans les sociétés compliquées, se produit dans cet antique monument de l'esprit du moyen âge, sous la forme d'injonctions impératives et rigoureuses. La peine de la dégradation atteint la personne et la postérité des nobles qui fuiront dans le combat; qui frapperont une femme de la lance ou de l'épée; *qui n'exposeront pas leur vie pour la liberté de la personne du roi, pour celle du prince son fils, et pour la défense de l'étendard royal*; ceux qui seront convaincus de parjure, de vol, de blasphème, et d'avoir celé au roi la vérité; qui parleront mal de la reine ou des princesses ses filles; qui passeront au service des Maures, ou qui auront attenté à la personne du roi.

Mais le privilège de noblesse, retranché à la déloyauté, à la lâcheté ou à l'infamie, était, par la même loi, largement accordé à la valeur. Tous ceux qui avaient

combattu à la journée d'Ourique furent faits nobles. C'est pour lors qu'il eût été vrai de dire que chaque soldat avait son titre de gentilhomme écrit sur la lame de son épée. Du reste, une exclusion absolue et perpétuelle de l'anoblissement était prononcée contre les races étrangères et mécréantes. Les Juifs et les Maures étaient à jamais inhabiles à posséder des fiefs. C'était une conséquence toute naturelle de l'état de la société d'alors, tout entourée de la religion, qui seule traçait les intérêts et les différencés politiques, parceque les ennemis de l'état étaient d'abord ceux de la religion.

Cette héroïque assemblée des vieux Portugais à Lamégo se termina par un acte où paraît tout entière la fierté de ce peuple naissant. Jusque là le Portugal avait reconnu, par l'acquiescement d'un tribut annuel, la suzeraineté des rois de Léon; mais alors la nation et son souverain, se jugeant affranchis de tous côtés par la victoire qu'ils avaient remportée sur les Maures, déclarèrent qu'ils ne le paieraient plus. « Nous sommes libres, dirent les états, et

» le roi l'est comme nous ; nous devons la
 » liberté à notre courage ; et si le roi con-
 » sentait à payer tribut et à se rendre aux
 » assemblées des états de Léon, il serait
 » *indigne de vivre*, et ne régnerait point
 » sur nous ni parmi nous. » La réponse du
 roi fut conforme à la magnanimité de cette
 déclaration. Ces choses sont dignes de tous
 les temps de grandeur et de force , dignes
 des peuples les plus généreux. Mais voici
 le cachet de l'époque : l'assemblée de La-
 mégo , pour conclusion de ses opérations
 législatives , d'accord avec le souverain ,
 mit le royaume et la dynastie commen-
 çante sous la protection spéciale de Notre-
 Dame-de-Clairvaux , reconnaissant d'un
 commun accord qu'ils étaient redevables
 du succès de leurs armes aux prières du
 saint et à l'intercession de la divine mère
 du Christ. En conséquence , le royaume
 de Portugal fut reconnu feudataire de l'ab-
 baye de Notre-Dame-de-Clairvaux, et sou-
 mis, comme tel, à un tribut annuel en es-
 pèces d'or *pur et bon*. L'original de cette
 transaction singulière a long-temps subsisté
 dans les archives de ladite abbaye, et cinq

cents ans après , Jean IV , premier roi de la maison de Bragance , renouvela et confirma la pieuse clause de la rente féodale établie par le seigneur-roi don Alphonse. Ce fut, de la part du duc de Bragance, une manière à la fois très adroite et très naturelle de flatter le penchant éternellement dominant dans le caractère portugais , la superstition. Les actes des états de Lamégo sont l'expression naïve et frappante de tous les éléments de ce caractère national, et ils font pressentir à la fois les moyens de l'agrandissement d'un tel peuple et les causes de sa décadence ; c'est pourquoi nous avons accordé à cette époque un détail que ne mériteront pas de même tous les temps intermédiaires, depuis le commencement du ^{xii}^e siècle jusqu'à la fin du ^{xiv}^e.

1147. La suite du règne d'Alphonse répondit à de si beaux commencements. Constamment vainqueur des Maures, il leur enleva les villes d'Evora , de Santarem et de Lisbonne. Cette dernière cité, depuis la capitale du royaume, et qui faisait remonter jusqu'à Ulysse sa fabuleuse mais antique

origine , fut investie par le prince portugais , avec le secours d'une flotte qui portait en Afrique des croisés francs , anglais et allemands , sous la conduite du duc de Normandie , Guillaume , surnommé Longue-Épée. Ces intrépides aventuriers lui rendirent ce service en passant : le siège dura pourtant cinq mois.

Alphonse I^{er} signala également son règne par la fondation de plusieurs ordres de chevalerie. L'esprit militaire s'y trouvait allié aux prohibitions et aux épreuves claustrales. Les chevaliers de l'ordre d'*Avis* étaient sous la règle de saint Bernard , et ceux de l'ordre de l'*Aile* ou de *Saint-Michel* observaient la règle de saint Benoît. Ces moines guerriers de Portugal , comme ceux d'Espagne , défendirent toujours très bien les domaines attribués à leurs ordres , et par là ils furent véritablement utiles à ces deux états , où la politique des rois les avait presque toujours placés sur les frontières les plus exposées aux courses des musulmans.

Alphonse fut moins heureux au nord de ses états contre les chrétiens qu'au midi

- contre les Maures , et quelques revers terminèrent une longue carrière de succès.
1169. Il voulut revendiquer, les armes à la main, plusieurs villes de la Galice comme ayant dû faire partie de la dot de sa mère, mais il ne put tenir devant les forces supérieures de Ferdinand , roi de Léon, qui , dès l'année suivante, vint, par représailles, lui enlever Badajoz. Surpris dans cette ville : Alphonse en sortit avec précipitation; mais atteint dans sa fuite, il devint prisonnier de son adversaire, et n'obtint la liberté qu'au prix de restitutions cuisantes pour un prince accoutumé à garder ce qu'il avait pris. De nouvelles attaques de la part de l'ennemi commun ne tardèrent pas à ramener la bonne intelligence nécessaire entre les deux rois. Peu après, le pape Alexandre III jugea convenable d'envoyer au roi de Portugal la confirmation du titre de roi qu'il avait reçu des états de Lamégo. La même bulle plaçait le royaume sous la protection du saint siège, à la condition d'un tribut de deux marcs d'or par an. Les papes *protégeaient* quand ils ne pouvaient pas soumettre.

Les Almohades, dont les tribus farou- 1171.
ches avaient remplacé celle des Almora-
vides en Espagne, exercèrent l'activité
belliqueuse d'Alphonse dans les derniers
moments de sa vie. Un guerrier célèbre,
formé sous lui, Bernard Froias, le Cid
portugais, les vainquit sur mer. Alphonse
mourut sur cette victoire. Ce prince, qui
descendit debout au tombeau, car il ne
s'était jamais reposé, réunissait toutes les
grandes qualités d'un chef de race, d'un
fondateur de dynastie. A quatre-vingt-
onze ans qu'il avait quand il mourut, sa
vigueur n'était point encore épuisée, et le
fardeau des ans n'avait pu courber, disent
les historiens, son attitude majestueuse et
sa taille athlétique.

Sanche, premier du nom, eut un règne
bien plus court et bien moins heureux que
celui de son père, quoiqu'il eût hérité de
son courage et de son activité. Il eut à
combattre ensemble tous les fléaux, les
Maures, la peste et la famine; c'est l'A-
frique qui les envoyait tous. Malgré ces
malheurs et l'épuisement qui en était la
suite, Sanche enleva plusieurs villes aux

Maures, et en construisit assez lui-même pour mériter le nom de *fondeur*.

1185. Les annales du Portugal ont été bien moins enrichies par le successeur de Sanche I^{er}, Alphonse II. Des démêlés domestiques, d'une nature assez scandaleuse, à raison desquels les évêques intervinrent et mirent le royaume en interdit, décréditèrent l'autorité royale entre les mains de ce prince. Les papes, qui n'étaient pas devenus protecteurs du Portugal pour rien, s'entremirent également entre ce roi et ses sœurs, qui d'abord, comme les princesses maltraitées font toujours, avaient cherché un asile et un appui auprès de l'ennemi de leur souverain naturel, le roi de Léon. A travers tous ces débats indignes de l'histoire, on voit pourtant qu'Alphonse II n'était pas sans vertus guerrières; il enleva Alcazar aux Maures, et, de même que son illustre aïeul, avec le secours imprévu d'une flotte chargée de croisés, car c'était l'époque de ferveur pour ces grandes expéditions. Cet avantage et quelques autres contre les infidèles ne l'empêchèrent pas d'être frappé des foudres spirituelles du

chef de l'église chrétienne , car , au calcul des historiens , il aurait subi deux fois l'excommunication ; la première , pour avoir mis la main sur l'apanage de ses sœurs ; et la seconde , pour avoir injurié l'archevêque de Brague. La raison de sa conduite envers ce prélat était que celui-ci autorisait et encourageait les prétentions séditieuses des moines dominicains , lesquels s'immisçaient insolemment dans les affaires de l'état. Ces moines audacieux ne voulaient rien moins que s'arroger le jugement des causes criminelles. Cet exemple avait été pernicieux : d'autres ecclésiastiques , également oublieux des maximes de l'Évangile , refusaient de reconnaître la juridiction séculière et de contribuer aux frais de la guerre contre l'ennemi commun , qui l'était principalement de la foi. Ainsi , on voit que la monarchie portugaise , qui ne faisait que de naître , était déjà tourmentée par un clergé ambitieux , avide , ne reconnaissant pour souverain que le pape , et sans esprit national. Les progrès de la puissance cléricale et monacale furent aussi considérables que rapides en Portu-

gal. On en jugera plus tard les effets. Il y a de quoi gémir de voir une nation si généreuse, une nation qui repoussait tous les jougs et repoussait tous les obstacles avec une incroyable résolution, se courber ainsi devant le froc et devant la mitre; mais pouvait-il en être autrement parmi des hommes toujours disposés à attribuer aux prières des saints les victoires qu'ils devaient à la force de leurs bras et au tranchant de leurs épées? Ils abusaient de la foi comme tous les peuples qui ont beaucoup d'imagination et peu de lumières.

1225. Sanche II, son successeur, osa pourtant s'emparer des biens de plusieurs ecclésiastiques après leur mort, sur le fondement que ces biens lui étaient dévolus par droit de patronage; il s'avisa aussi de retenir les dîmes ecclésiastiques. Cette audace ne lui réussit pas. Rome, furieuse, cria à l'usurpation; le coup de foudre, c'est-à-dire l'excommunication, partit aussitôt; le royaume fut mis en interdit, et le prince Ferdinand, qui avait participé aux délits de *lèse-papauté* du roi son frère, fut obligé d'aller à Rome, dit-on, pour

se faire absoudre. Tant d'humiliations ne sauvèrent pas la couronne à ce prince. Il fut déposé par Innocent IV, qui appela à sa place, sur le trône, Alphonse III, son autre frère. Rome a toujours encouragé le mépris de la légitimité et la violation des plus saintes relations de la nature, au profit de son pouvoir. *Abîmez tout plutôt, c'est l'esprit de l'église.* Cette expression vive et frappante des fureurs du catholicisme romain est rappelée par toutes les pages de l'histoire des monarchies chrétiennes au moyen âge. Si Sanche avait eu l'estime de la nation, il aurait pu trouver en elle un point d'appui; mais il était faible et méprisé : le sceptre devait lui être arraché des mains, ou par l'épiscopat, ou par la noblesse. Au reste, ce prince ne faisait que subir le sort auquel l'avait destiné dès son enfance la superstition de sa mère. Elle l'avait voué à saint Augustin et l'avait coiffé du capuchon que portaient les moines de cet ordre; d'où lui était resté le surnom ignoble de *Capel*, par lequel il est désigné dans l'histoire du Portugal.

Sanche II trouva un moment en Castille

l'assistance que ses états lui refusaient. Il reparut peu après sur la frontière de Portugal accompagné de l'infant de Castille, et il gagna même une bataille sur les partisans de son frère. Mais des religieux s'étant introduits dans son camp mirent en fuite et en déroute toutes les troupes de son confédéré, *par la simple lecture de la bulle* qui frappait Sanche d'excommunication. Ce malheureux prince se résigna, et alla mourir dans la retraite, à Tolède. Tels étaient les effets terribles de l'excommunication, dont nous avons l'avantage de pouvoir rire à notre aise aujourd'hui que nulle puissance humaine ne peut lui rendre sa vertu.

Alphonse III eut le talent de ne pas se brouiller avec l'église, de qui il tenait sa couronne, et occupa la nation de guerres
1250. contre les Maures. Il leur enleva tout le beau pays connu sous le nom des *Algarves*, lequel signifie campagnes fertiles. Il fit aussi des conquêtes sur la Castille par voie de négociation; c'est-à-dire qu'il obtint une fixation des limites respectives des deux états, favorable à l'agrandissement du sien.

L'immunité ecclésiastique était le sujet perpétuel des convoitises des rois de cette époque ; et il paraît que c'était une sorte de fruit défendu singulièrement attrayant, surtout quand les princes avaient besoin d'argent. Quelques historiens prétendent qu'Alphonse III ne put s'abstenir d'y toucher, et que pour ce fait il encourut l'excommunication, dont il ne tarda pas à être absous : si, pour s'emparer des domaines de l'église, l'audace des rois allait jusqu'à braver un danger aussi grand à leurs yeux et aussi réel, il est aisé de comprendre jusqu'à quel point ils pouvaient respecter les propriétés particulières.

Mais ce mot de *propriété* n'avait encore existé en Portugal que pour les possédants fiefs ; le peuple, ou *tiers-état*, était encore à naître, et ce n'est que sous le règne suivant, celui si justement célèbre du roi Denis, que les associations communales commencèrent à surgir dans ce royaume. Ce prince éclairé par ses vertus et devançant son siècle, parcequ'il aimait l'humanité, favorisa de tout son pouvoir l'essor des communautés, en pratiquant dans ses

1279.

1300.

propres domaines des affranchissemens dont il faisait une sorte de prime pour les hommes les plus actifs et les plus industrieux. Il encouragea l'agriculture par tous les moyens possibles ; il réprima l'avidité des corporations monastiques en leur défendant d'acquérir des biens immeubles outre les domaines considérables qu'ils possédaient déjà. Enfin, Denis I^{er} protégea les sciences et fonda l'université de Coimbre. Ce grand prince cultivait lui-même les lettres avec succès, et il a mérité les titres si diversement glorieux de *Roi laboureur*, de *Père de la patrie*, et *Père des muses portugaises*. Ces muses lui ont, dit-on, obligation de la rime, dont elles s'étaient passées jusque là. Elles en ont un peu abusé depuis, ainsi que l'attestent les nombreux monuments de la poésie portugaise.

Denis I^{er} fit quelques tentatives contre la Castille. Son fils se révolta et fut réduit. Ce prince, supérieur à son temps, était assis parfaitement d'aplomb sur le trône, et il y resta quarante-six ans pour le bonheur de son pays. N'oublions pas

de remarquer qu'il eut aussi des démêlés avec l'église, et qu'il encourut les censures du saint siège pour avoir fait em- 1325.
 prisonner des prêtres et des moines qui avaient pris part à la révolte de son fils. Ce fils troubla par de nouveaux actes d'ingratitude et de rébellion les derniers moments de son père.

Alphonse IV, surnommé le fier ou le brave, fut meilleur roi qu'on ne devait l'attendre d'un mauvais fils; après avoir écarté son frère par un arrêt de proscription, jugé à cette époque même comme un monument d'iniquité, il gouverna avec assez de sagesse et de modération. Il combattit avec succès, et soutint une guerre de douze ans contre la Castille. Plus tard, réuni au roi de ce royaume et à celui d'Aragon, il prit une part très glorieuse à la fameuse journée du Salado ou de Tariffe, qui sauva une seconde fois la péninsule chrétienne d'un débordement de l'Afrique. Ce moment de l'union parfaite de 1340.
 tous les rois chrétiens de la péninsule est un des plus beaux, mais des plus rares de leurs annales. Tant que le péril dura, ils

furent amis. D'autres dangers menacèrent le Portugal, et se convertirent en malheurs affreux. Lisbonne éprouva le premier de ces tremblements de terre qui depuis en ont fait une cité si funeste. La peste enleva la moitié de la population du royaume.

C'est à la fin malheureuse de ce règne d'Alphonse IV que se rapporte la tragique aventure d'Inès de Castro, dont l'épopée et la scène tragique se sont emparées avec un égal succès. La connaissance presque populaire de cette aventure, qui semble appartenir encore plus au roman qu'à l'histoire, peut dispenser d'en parler. Il nous suffira de dire que l'exactitude historique, si souvent altérée pour la plus grande commodité de l'invention poétique, a été respectée dans ce beau sujet (1), qui se suffisait à lui-même. Mais le dénouement de cette funeste histoire ne pouvait pas être adopté par la muse dramatique dans son atroce vérité. Pierre ou don Pèdre, chez qui toutes les passions étaient impétueuses, et l'amour la

(1) Voyez la note 1^{re}, à la fin du volume.

passion dominante, se livra à tous les égarements de la fureur et du désespoir. Avec les frères de la malheureuse Inès, qu'un besoin commun de vengeance unissait à lui, il souleva les provinces d'entre Douro et Minho, et fit la guerre la plus acharnée à son père, qui peut-être se souvint alors de sa rébellion contre le sien. Toutes ces dévastations et ces soulèvements, c'était pour obtenir le sang de trois hommes que Pierre les faisait. Il voulait, il demandait à grands cris *Gonçalès*, *Pacheco* et *Coello*, les lâches meurtriers de la malheureuse Inès. L'histoire attribue à ces trois seigneurs ou nobles, pour motif de cet infâme assassinat, d'une part, le désir de flatter les volontés du père, le roi Alphonse IV, à qui cet hymen déplaisait; et de l'autre, le besoin de satisfaire une jalousie, devenue de la haine, contre une famille obscure subitement élevée aux honneurs pour la frivole beauté d'une femme. Pierre laissa finalement vaincre sa féroce opiniâtreté par l'aspect des misères du Portugal dans cette guerre civile, et se contenta de l'exil de ses ennemis. Mais bientôt, porté sur le

1355.

trône par la mort de son père, il fit la guerre au roi d'Aragon, de concert avec le roi de Castille; guerre impolitique, uniquement pour obtenir la tête de ces assassins, que son ressentiment implacable n'avait pas perdus de vue. Un échange de victimes ne pouvait pas être l'objet d'une négociation difficile avec Pierre-le-Cruel; et ce roi de Castille livra Gonçalès et Coello. Pacheco, averti par un mendiant, eut le temps de se sauver. La fureur du roi de Portugal contre ceux qui lui restaient parut s'en accroître. Les détails du supplice qu'ils subirent font frémir. Un échafaud fut dressé en face du palais, et le prince savoura tous les apprêts de cette exécution sanglante: des tortures inusitées furent découvertes et
1360. délibérées entre lui et les bourreaux. On arracha le cœur à ces deux malheureux vivants encore; à Coello par la poitrine, et à Gonçalès par l'épaule... Un tel raffinement de cruauté excita enfin la pitié pour des hommes qui en étaient si peu dignes, et l'horreur pour un prince qui avilissait la royauté dans l'ivresse d'une odieuse

vengeance , jusqu'au point de frapper au visage ses victimes palpitantes sur les chevalets !... Leurs corps furent brûlés et leurs cendres jetées au vent.

Une scène d'un genre différent , mais toujours terrible , forma le second acte de cette tragédie. Inès fut arrachée au tombeau, où depuis cinq ans ses débris se décomposaient; et ce cadavre infect, *ce quelque chose qui n'avait plus de nom* , fut paré du néant d'une couronne en présence des grands , forcés de venir s'humilier devant un squelette , et d'appliquer leurs lèvres sur sa main froide et décharnée. Enfin une pompe funèbre magnifique accompagna le cadavre *fait roi* , durant dix-sept lieues , depuis Coimbre jusqu'à Alcobassa, monastère dans lequel deux tombeaux en marbre blanc avaient été érigés par l'ordre du souverain. Tel fut alors ce prince ; et des affections si exclusives et chargées d'une teinte tellement sinistre semblaient promettre peu de jours heureux au Portugal. Cependant six ans après , lorsqu'il
1367.
alla prendre place dans celui des deux tombeaux qu'il s'était destiné , on dit que

les larmes du peuple le suivirent. Ses malheurs et son amour avaient apparemment épuisé cette ardeur impétueuse, qui aurait pu prendre de si funestes directions, et il lui resta assez de calme pour être juste. Mais sa justice prenait des formes bizarres, et, sans égard pour la disparité des objets, Pierre portait comme emblème favori un sceptre entouré d'un fouet. Le même défaut de jugement se faisait sentir dans les prohibitions par lesquelles il prétendait réprimer le luxe : ainsi par l'une de ses ordonnances on ne pouvait, sous peine de mort, vendre ou acheter à crédit. Quoi qu'il en soit, le commerce, la navigation et les pêcheries, et toute cette nouvelle vie sociale, qui avait reçu du gouvernement paternel de Denis une impulsion si puissante, continuèrent à faire des progrès sous ce règne, de même qu'ils en avaient fait sous Alphonse IV, malgré les malheurs sans nombre qu'éprouva la monarchie à cette époque malheureuse que nous avons signalée.

1369. Ferdinand I^{er}, successeur de Pierre, prétendit à la couronne de Castille en

qualité d'arrière-petit-fils de Sanche IV, et crut s'attacher la noblesse de ce royaume par des prodigalités sans mesure. Cette race avide était toujours prête à fondre en Portugal, *les serres ouvertes et les ailes étendues* ; mais les trésors amassés par la sévérité avare de Pierre-le-Justicier s'épuisèrent, et la couronne de Castille n'appartint à Ferdinand que sur la monnaie qu'il avait frappée pour l'y figurer. Le roi 1572.
d'Aragon, son allié, l'abandonna : il fallait faire la paix avec le Castillan. Une des conditions importantes du traité était le mariage de Ferdinand avec Léonore de Castille. Au moment où cette clause allait s'accomplir, Ferdinand s'éprit subitement d'amour pour la femme d'un gentilhomme de sa cour, et l'épousa. Cette inconséquence devait rallumer une guerre qui déjà avait exténué le royaume, et le peuple se révolta. Le chef du mouvement fut arrêté et puni de mort ; tout rentra dans le silence, et Ferdinand put, avec une pleine impunité, proclamer son adultère un mariage légitime. Il se ligua ensuite avec le duc de Lancastre, qui, de son

côté , prétendait à la Castille , du chef de sa femme Constance , fille de Pierre-le-Cruel et de Marie de Padilla.

Cette guerre entre le Portugal et la Castille, à laquelle toutes les autres puissances de l'Espagne prirent part, fut enfin terminée par la médiation du cardinal Gui de Boulogne, légat du pape. Les deux rois se rendirent sur le Tage dans des barques pompeusement ornées. Ainsi la guerre avait été coûteuse, mais la paix fut magnifique, et les peuples qui payaient et regardaient furent contents.

DEUXIÈME ÉPOQUE.

DEUXIÈME DYNASTIE. — MAISON D'AVIS.

Commencement des découvertes.—Exploration des côtes d'Afrique.

Le Portugal avait joui d'un moment de repos : des querelles domestiques dans la famille royale le troublèrent. Ferdinand meurt à l'âge de trente-sept ans , sans enfants légitimes, mais laissant une fille, qu'il avait eue d'Éléonore de Tellez. Pour assurer le trône à cette princesse , Ferdinand l'avait mariée, dès l'âge de onze ans, à Jean V, roi de Castille , en assurant le trône au fils qui viendrait à naître de cette union, et en substituant à ce fils le roi de Castille, son gendre. 1380.

Toutes ces précautions furent déconcertées par l'audace de Jean-le-Bâtard, frère naturel de Ferdinand, et grand-maître de l'ordre d'Avis. La prédilection et la prévoyance de Pierre-le Justicier, qui l'avait

eu d'Inès de Castro, avaient voulu lui assurer le trône par un acte solennel de légitimation, qui ne lui servit, comme on voit, qu'à la mort de Ferdinand, son compétiteur.

1483. Jean I^{er} pouvait se prévaloir de la loi fondamentale qui écartait les étrangers du trône de Portugal, loi que le mariage de Béatrix avait ouvertement violée. Les états, trop souvent instruments de ces atteintes à la loi politique, avaient aisément ratifié le vœu du souverain (Ferdinand I^{er}), et le mariage de sa fille avec le Castillan, dans une assemblée tenue à Estremos. Il est probable que ce prince, si prodigue d'argent pour tout le monde, ne l'avait pas épargné dans cette occasion pour forcer les consciences rebelles. Cependant le Bâtard sembla vouloir prendre les choses comme elles étaient, sans provoquer de discussion, et il se borna à demander au roi de Castille le gouvernement du Portugal, en attendant que la reine Béatrix eût un fils de son mariage avec ce dernier. La Castille, au lieu de répondre, arma. On savait que le Bâtard avait un parti, et qu'il était homme

à conduire un peuple. Il fit bien voir que l'on ne se trompait pas sur son compte; et pour mettre fin à ces négociations évasives qui cachaient des projets hostiles, Jean entre un matin dans le palais et poignarde le comte d'Andeiro, ministre favori et amant de la reine Léonore, régente du royaume : Andeiro fut frappé sous les yeux de cette princesse. La haine des Portugais pour les Castillans n'attendait qu'une occasion pour éclater, et Jean fut proclamé régent et protecteur du royaume (1).

Bientôt les états assemblés à Coimbre annulèrent la décision de ceux d'Estremos, comme involontaire et forcée. Jusque là c'était fort bien ; mais ensuite ils se prêtèrent à une de ces comédies solennelles

(1) Rui Pereira, gentilhomme non moins distingué par son courage que par sa naissance, avait été l'âme de ce complot. Pour éviter une réunion des deux royaumes, qui aurait réduit sa patrie à l'état de province tributaire de la Castille, il décida qu'il fallait se défaire de Jean d'Andeiro, comte de Ourem. Ce dernier, d'origine castillane, favorisait, de toute l'in-

1285. dont le charlatanisme n'était pas encore usé dans ce temps. L'orateur des états parla long-temps en faveur de don Jean : celui-ci prit la parole à son tour pour refuser, alléguant le vice de sa naissance, et prétendant que les droits de ses frères, enfants légitimes, étaient bien meilleurs que les siens : on ne voulut pas le croire. Il y avait assurément beaucoup de modestie, ainsi que le remarquent les chroniqueurs d'alors, à venir dire : « Seigneurs, je ne suis » qu'un bâtard, indigne de régner sur » vous. » Et ce fut précisément cette humilité qui valut la couronne à cet homme, qui assénait si vigoureusement un coup de poignard à ceux qui l'embarrassaient.

1387. Ce Jean-le-Bâtard fut un grand homme; il était roi, mais il ne voulut être couronné

fluence que lui donnait son intimité avec la régente, le projet de réunion. Rui Pereira donna le conseil et fut de l'exécution. Andeiro, frappé d'un premier coup par Jean (le grand-maître d'Avis), courait éperdu vers l'appartement de la reine, lorsque Rui Pereira, s'élançant devant lui, l'étendit par terre d'un second coup de poignard.

qu'après avoir détruit jusqu'au dernier germe les rivalités qu'il pouvait craindre. Il pensait bien que ses frères ne se contenteraient pas de la générosité qu'il avait montrée à leur égard dans l'assemblée de Coimbre; il fallait surtout faire face à la Castille, dont les troupes, conduites par leur roi, étaient sur la frontière. Bientôt elles la franchirent. Cependant Jean n'eut pas la peine de les combattre : la peste et l'humeur inconséquente de la reine Léonore firent presque aussitôt rebrousser chemin à l'autre Jean; car le roi de Castille d'alors était aussi Jean, premier du nom.

Jean de Portugal fit alliance avec l'Angleterre, qui avait toujours quelques prétentions au trône de Castille, à cause du mariage du duc de Lancastre. Une conspiration, probablement ourdie par cette dernière puissance, se forma contre lui et fut découverte par un accident fortuit. Les vaincus périrent dans les supplices.

C'est après cet événement que Jean, jusque là simplement régent du royaume, prit le titre de roi, en vertu d'une nouvelle tenue des états à Coimbre et d'une nou-

velle décision de leur part. On parla beaucoup dans cette assemblée. Un savant jurisconsulte, que les historiens nomment *Jean de Regras*, fit un très long discours et très beau, selon le goût du temps, pour démontrer la parfaite légitimité des droits de Jean, son maître. Il parlait à un auditoire convaincu. Ses raisons pourtant étaient assez bonnes : en partant du principe que le mariage de Pierre avec Inès de Castro n'avait pu être légitime, il en concluait que les enfants issus de ce mariage, après Jean, l'aîné de tous, n'avaient pas des droits meilleurs que les siens, et la conséquence était simple : bâtard pour bâtard, mieux valait celui qui venait de faire ses preuves.

Ce prince les fit bientôt d'une manière plus éclatante, à la fameuse journée d'Aljubarotta. Cette bataille fut écrasante pour les Castillans, qui avaient compté sur leur immense supériorité de nombre; mais diverses circonstances les avaient affaiblis quand ils en vinrent aux mains.

1390. Jean, fier d'un si beau succès, prit à son tour l'offensive; et, non content d'en-

lever quelques villes à son adversaire, il envoya des vaisseaux au duc de Lancastre, qui vint débarquer en Galice, épousa une fille du Portugais, ensuite se fit proclamer roi de Castille. La fortune cependant ne favorisa pas les projets de ces deux princes. Les Anglais ne résistèrent point au climat, et la disette de vivres les força de faire la paix avec la plus grande précipitation. Tout s'était renfermé dans les places fortes; de sorte que, par une singularité assez rare, les assiégés prenaient les assiégeants par famine. Les Portugais n'en conservèrent pas moins l'ascendant que la journée d'Aljubarotta leur avait donné sur les Espagnols, et qu'ils n'ont plus perdu depuis, sous le rapport militaire.

Jean I^{er}, affranchi d'ennemis extérieurs, fit ce que commençaient à faire en Europe tous les rois de son temps. Il réduisit et mutila une aristocratie trop puissante pour n'être pas un sujet perpétuel d'ombrage à la couronne. Mais peu de rois ont attaqué les nobles si ouvertement et les ont domptés à si peu de frais. Il rendit une ordonnance par laquelle tous les grands vassaux

étaient obligés de restituer à la couronne les domaines qu'ils avaient reçus à un titre quelconque d'inféodation. Sous un roi faible on aurait crié à la spoliation; il n'eût pas été difficile de prouver que c'était violemment renverser tout l'état politique d'alors; et, à défaut de raison, on se serait révolté. Il en arriva tout autrement.

1394. On ne voit pas qu'un seul roi en Europe ait accompli son établissement monarchique avec la même promptitude. Partout l'abaissement des grands a été l'ouvrage du temps, de la politique la plus adroite et des circonstances les plus heureuses. Apparemment rien n'est tel pour se faire obéir que de commencer son règne par un coup de poignard. Dans tous les temps, ces actes d'une audace imprévue et d'une témérité heureuse dominent les hommes. La question est de frapper fort et juste, c'est-à-dire de réussir; mais beaucoup d'audacieux manquent de bonheur ou d'habileté, et c'est ce qui rétablit les droits de la morale historique.

Voilà donc que la centralisation monar-

chique commence pour le Portugal , et , avec elle , le grand mouvement social , industriel et politique , l'ère de puissance et de prospérité de ses habitants. Ils n'ont plus d'ennemis autour d'eux ; ils sont en paix avec la péninsule , et ils commencent à porter leurs regards du côté de l'Afrique , car il fallait à cette fière nation des camps , des champs de bataille , les flots de la mer et ses tempêtes.

Ne pouvant , dans la rapidité obligée de notre marche , entrer dans ces détails de mœurs qui peuvent seuls exprimer suffisamment le caractère d'un peuple , nous ferons usage d'un trait assez remarquable pour donner une idée du génie national des Portugais de cette époque. Il faut se rappeler que le Portugal avait des relations intimes avec l'Angleterre.

Des chevaliers anglais répandirent dans Londres une satire assez violente contre quelques dames de la cour , dont ils attaquaient à la fois la naissance , la beauté , l'esprit et la vertu. Ils ajoutèrent à la déloyauté d'un acte si contraire aux lois de la chevalerie un insolent défi à tous ceux

qui oseraient démentir leurs discours. Personne pourtant ne se présente en faveur des opprimées. A peine cette nouvelle parvient-elle à Lisbonne, que douze jeunes chevaliers portugais se liguent pour aller défendre les dames anglaises. Ils partent en effet, arrivent, combattent et triomphent. C'est le roi d'Angleterre lui-même, disent les historiens, qui avait désigné le lieu du combat et distribué les armes. On combattit à la lance et à l'épée : tous les Anglais furent vaincus, et les dames prodiguèrent à ces chevaliers si vaillants et étrangers des couronnes de fleurs, des écharpes, des lances et des épées ornées de chiffres et de devises.

1400
à
1413.

Tel était le caractère des Portugais au commencement du xv^e siècle. La première de leurs expéditions maritimes appartient à cette époque, et quelques historiens l'imputent à une cause qui rentre parfaitement dans cet esprit de chevalerie. Le roi Jean voulait armer chevaliers les trois aînés de ses fils; mais cette cérémonie avait plus d'éclat et d'autorité lorsqu'elle était faite au sortir d'une bataille ou

d'une expédition dans laquelle l'aspirant s'était distingué. Les jeunes princes proposèrent en conséquence le siège de Ceuta, ville d'Afrique, située sur le détroit de Gibraltar. Le roi Jean consentit avec peine à un projet dont l'heureuse issue inspira depuis de plus vastes desseins à sa politique. On voit cependant qu'il a tenu à peu de chose que ce grand prince n'ait pas ouvert la mer aux Portugais. En étudiant l'histoire avec attention et bonne foi, il est impossible de ne pas reconnaître que la fortune fait les trois quarts des grandes choses que l'esprit de système, ou, en d'autres termes, l'orgueil explicateur, attribue à la politique et à la prévoyance.

Ces princes chevaliers, le père et les 1418.
fils, passèrent le détroit avec une flotte nombreuse et assiégèrent Ceuta. Les détails que les historiens ont recueillis sur ces armements donnent une haute idée de la prospérité dont le Portugal jouissait déjà. La ville de Ceuta fut prise d'assaut, malgré la vigoureuse résistance des Maures; il paraît cependant que ce beau succès avait coûté cher. Deux ans après, le

roi Jean, voulant poursuivre ses conquêtes en Afrique, sollicita du pape, pour sa nouvelle entreprise, une bulle de croisade et la permission d'exiger des subsides du clergé. On prétend même qu'il s'empara de l'argenterie des églises.

Le prince Henri était resté en Afrique : les Maures, en nombre effrayant, vinrent l'assiéger dans Ceuta, et il leur fit lever le siège. Ce prince, qui s'annonçait comme un très grand homme, donna l'impulsion première aux entreprises maritimes de sa nation. Il cultivait les sciences, et il était assez savant dans les mathématiques pour introduire des perfectionnements dans l'art, si peu avancé alors, de la navigation. Il inspira aux Portugais le goût des découvertes, et lui-même, au rapport d'un historien espagnol (1), avait, dès l'année 1410, recueilli de quelques vaisseaux marchands des notions sur les côtes occidentales de l'Afrique, qui donnèrent l'éveil à son génie. Il est certain, au moins, qu'il dirigea tous les voyages entrepris de

(1) Ferréras.

son vivant, et qui eurent ces côtes pour but. Il s'était fixé à Sagres, ville bâtie par lui, à l'extrémité du cap Saint-Vincent; et de là ce grand prince traçait leur course à ses vaisseaux. Il avait établi une école de navigation, la première qui ait existé en Europe, et dans laquelle Christophe Colomb vint un peu plus tard perfectionner ses connaissances, et pressentir peut-être ce nouveau monde qu'il devait donner à l'ancien.

Une trêve de vingt-neuf ans avec la Castille ayant assuré un long avenir de tranquillité sur le continent, les expéditions maritimes commencèrent. De 1418 à 1420, Gonzalès Zarco et Tristan Vaz découvrent les îles Porto-Santo et Madère. 1420.
Quatre ans plus tard, d'autres navigateurs plantent le pavillon portugais dans les îles Canaries. Huit ans après, Gilianez double le fameux cap Non, qui jusqu'alors avait été le terme de la navigation sur la côte occidentale d'Afrique. En même temps, Gonzalho-Velho-Cabral aborde à l'île Santa-Maria et commence la découverte de l'archipel des Açores,

terminée sous le règne d'Alphonse V , dix-huit ans plus tard.

1434. Le roi Jean était mort de la peste, en 1433, à l'âge de soixante-seize ans; son fils Édouard lui avait succédé. Ce prince, plus timoré que son père, commença par envoyer des ambassadeurs au concile de Bâle, et pria le pape de lui permettre d'occuper les Canaries. Le roi d'Espagne mit opposition à l'octroi de cette faveur, et pour se dédommager de ce contre-temps, Édouard arma contre l'Afrique. Ses deux fils allèrent assiéger Tanger; mais ils partirent avec des troupes prévenues contre l'issue de l'expédition. Des astrologues avaient prédit malheur, et l'événement justifia de reste leur témérité sinistre. Tandis que les infants assiégeaient Tanger, ils furent investis eux-mêmes par une multitude qui semblait le ban et l'arrière-ban de l'Afrique. Le roi de Fez conduisait cet innombrable essaim de barbares. Il fallut succomber sous le nombre. Les infants convinrent d'évacuer Ceuta pour sauver l'armée. Les états, et d'autres historiens disent le conseil du

roi, refusant de ratifier le traité, le prince Ferdinand, qui s'était livré pour otage, resta prisonnier, et mourut peu après dans cette triste captivité, qu'il supporta avec le dévouement d'un patriote et la résignation d'un chrétien.

Tandis que 7000 Portugais périssaient sous les murs de Tanger, les navigateurs poursuivaient leurs excursions plus heureuses. Gilianez était arrivé à la baie Angra de Ruyos; et au moment où Édouard expirait, Nuno de Tristan et Antonio Gonzalès s'avançaient jusqu'à l'île Arguin, où commençait l'affreux commerce des esclaves nègres. 1435.

Édouard, malgré la brièveté de son règne, avait eu le temps de redoubler le coup terrible que son père avait porté à l'aristocratie portugaise. Par le conseil d'un jurisconsulte, que nous avons déjà eu occasion de citer (Jean de Regras), il imagina d'anéantir la validité des donations mêmes qui avaient eu lieu sous le précédent règne, celui de son père, sous le prétexte que, dans l'intention du feu roi, ces biens n'étaient transmissibles qu'aux 1437.

mâles, et que ceux-ci manquant, les terres étaient réversibles au domaine de la couronne; or, à cette époque, la fleur de la noblesse ayant péri en Afrique, il ne restait plus que des quenouilles dans les familles. L'ordonnance qui consacra cette extorsion s'appela loi *mentale*, parcequ'elle était fondée sur une restriction mentale que l'on supposait au feu roi, de même que l'on supposait cette révélation faite par lui à son fils, *in extremis*. Cet expédient était digne des jésuites; cependant ils n'étaient pas encore là; mais on conçoit qu'ils devaient bien prendre sur un pareil sol.

1438. Edouard mourut, comme son père, de la peste, qui ravageait souvent le Portugal et dépeuplait de temps en temps Lisbonne, devenue la résidence des rois et la capitale du royaume. Peu de villes d'Europe se sont vantées d'une plus antique origine; aucune n'a obtenu de l'industrie humaine et du courage de ses enfants de plus brillantes destinées; cependant, tant la nature mêle et balance toutes choses, peu de grandes cités ont plus souvent éprouvé

l'atteinte de ces fléaux redoutables qui paralysent toute la puissance aussi bien que le courage des hommes. Tandis que cette fière dominatrice de l'Orient semblait élever au-dessus de deux océans son front majestueux , paré d'un triple diadème , la terre s'ouvrait sous ses édifices , et semblait vouloir retirer son appui à leurs fondements.

Alphonse V, successeur d'Édouard, fut appelé l'Africain, à cause de ses conquêtes en Afrique ; mais il était enfant quand son père mourut , et la question de la régence occasiona quelques troubles. Tout ce qu'il y a d'intéressant à remarquer sur ce sujet, c'est que les états la confièrent à don Pèdre , oncle du jeune roi , à l'exclusion de sa mère , qui pourtant avait été nommée par le testament d'Édouard ; mais elle était étrangère. Cette princesse alla vainement solliciter l'assistance de la Castille pour rentrer dans ses droits. Le roi de Castille , Jean II, était en guerre avec ses sujets , et , loin de se brouiller avec le Portugal , il s'allia plus étroitement à lui par un mariage.

La courte guerre civile qui suivit l'époque de la majorité d'Alphonse V ne ralentit pas le mouvement imprimé aux découvertes. On avait atteint le cap Vert ;
1447-
1449. on commençait à peupler les Açores.

1456. Quelques années après, Alphonse passe en Afrique avec une flotte de deux cents voiles et une armée de trente mille combattants. Cet armement avait été destiné contre les Turcs , qui assiégeaient et prenaient alors Constantinople. Le pape avait fait prêcher contre eux une croisade générale, mais elle n'eut pas lieu. Cette ardeur pieuse et guerrière se trouva épuisée précisément à l'époque où elle eût été le plus nécessaire.

Cette première expédition d'Alphonse ,
1458. contrariée par la peste , fut suivi d'une autre qui eut pour résultat la prise d'Alcazar-Signer , place importante et plus forte que Tanger. Depuis , les Maures s'efforcèrent vainement de la reprendre. Six ans après , les Portugais éprouvèrent un nouvel échec sous les murs de cette dernière ville , qui leur fut si souvent funeste. De nouveaux succès les indemniserent bien-

tôt ; Anage, Arzilla, et finalement Tanger, tombèrent entre leurs mains dans l'espace de trois ans.

Alphonse se détourna de ces conquêtes utiles pour se mêler des affaires de l'Espagne, qui se trouvait livrée à une sorte d'anarchie, sous le règne de Henri-l'Impuisant. Alphonse avait deux fois refusé sagement la main d'une héritière de Castille ; il avait refusé cette Isabelle dont le nom fut depuis si glorieux ; et maintenant, cédaux suggestions de Pacheco, marquis de Villena, révolté contre le roi de Castille, il acceptait le mariage de la *Bertranée*, pour avoir un sujet précieux de guerre contre ce dernier. La bataille de Toro, dans laquelle Ferdinand d'Aragon, devenu l'époux d'Isabelle, demeura à peu près vainqueur, déterminâ Alphonse V à recourir à la voie des intrigues. Il comptait sur Louis XI, roi de France, et lui avait promis la Biscaye pour prix de ses secours. Il passa les Pyrénées pour voir son habile allié. Louis XI lui conseilla, comme préalable nécessaire pour la conquête de la Castille, de corriger, par la

1468-

1471.

1475.

voie d'une dispense du pape ce qu'il y avait d'irrégulier dans son mariage. Le monarque français ne cherchait qu'à gagner du temps, et négociait avec la Castille. Alphonse, prévenu de ce qui se tramait, s'enfuit indigné de sa simplicité encore plus que de la fourbe de Louis XI, et il parut atteint d'un assez violent dépit pour vouloir résigner la couronne à son fils. Il se consola pourtant, et surtout ne jeta pas le sceptre.

Pendant que ces agitations inutiles avaient lieu dans la péninsule, les Portugais navigateurs passaient enfin la ligne équinoxiale, après avoir reconnu et soumis l'archipel du cap Vert, le Sénégal, la rivière de Gambie et le Rio-Grande, la côte de Guinée, Sierra-Léone, le cap Mesurado et la Côte-d'Or. Alors ils étaient conduits par Cadamosto, noble vénitien qui était entré au service du Portugal. Durant les huit années suivantes Fernando Pao découvrit les îles de Saint-Thomas, du Prince, d'Annobon, et celle à laquelle le nom de ce navigateur fut imposé.

1479. Alphonse céda aux Castillans les Cana-

ries, possession litigieuse qui ne lui coûtait plus à abandonner, depuis qu'il se voyait maître de tant de pays nouveaux. Cette cession était une des conditions du traité de paix, par lequel il renonça également à son mariage avec la fille de Henri l'Impuissant, et par conséquent à toutes prétentions sur la Castille. Tout était ainsi pacifié, lorsque la peste vint à son tour faire la guerre. Alphonse fuit de Lisbonne avec toute sa cour, et succomba pourtant à l'atteinte de ce fléau : c'était le troisième roi, depuis Jean I^{er}, qu'elle frappait.

Jean II, surnommé le Grand chez quelques historiens, commença son règne par attaquer l'aristocratie portugaise, ainsi que l'avaient pratiqué ses prédécesseurs. Il paraît que le domaine de la couronne se trouvait singulièrement appauvri, et que, d'une manière ou d'autre, les nobles étaient parvenus à reconquérir en grande partie leurs usurpations. Il les obligea à rapporter les titres des dons qu'ils tenaient de la couronne, et les annula presque tous. Mais c'est un fait fort mal éclairci par les historiens. Quelque obscur qu'il soit, il

sert pourtant à constater la lutte toujours subsistante entre le pouvoir royal qui grandissait et l'aristocratie qui marchait forcément vers son déclin.

C'est sous le règne de ce prince que commença cette rivalité qui depuis exista toujours entre l'ancienne dynastie régnante et la maison de Bragance. L'illustration de celle-ci remontait également jusqu'à la fondation de la monarchie. Elle avait fourni plusieurs grands-maîtres à l'ordre d'Avis, et cette dignité importante était devenue comme son apanage. Le duc de Bragance, qui joue un rôle sous le règne de Jean II, fut accusé de conspiration et condamné injustement ou avec raison ; mais il périt. Ses frères, qui s'étaient retirés en Castille, furent jugés par contumace, privés de leurs biens et dégradés. Ce duc de Bragance était beau-frère du roi. Cette conspiration, peut-être supposée, en fit éclore une réelle parmi les nombreux partisans du duc. Ils voulaient mettre sur le trône le duc de Viseu, cousin de ce dernier. Ils n'osèrent ou ne purent exécuter leur complot, et Jean II se

débarrassa de ce compétiteur par un coup de poignard. Les conjurés se dispersèrent, mais non assez à temps pour que tous évitassent l'échafaud. Plusieurs y montèrent, entre autres l'évêque d'Évora et Ferdinand de Menezès son frère. Le frère du duc de Viseu poignardé fut appelé à la cour et créé grand-maître de l'ordre du Christ et de Portugal.

Ayant ainsi intimidé la noblesse, tué les uns et décoré les autres, Jean II acheva la ruine de la puissance aristocratique : il supprima entièrement les justices seigneuriales et soumit les terres et les villes, jusque là gouvernées par les comtes, ducs ou marquis, à la juridiction des officiers royaux.

L'inquisition, établie en Castille, ne l'était point encore en Portugal. Quelques malheureux juifs, fuyant le bûcher, se réfugièrent dans ce royaume, et ils y trouvèrent le gibet. Cependant, leur nombre, malgré ce genre d'hospitalité, s'augmentant tous les jours, Jean II se relâcha de sa rigueur, et se borna à les entasser sur ses vaisseaux pour les faire porter, non

pas en Afrique, où ils auraient grossi le nombre d'ennemis dangereux, mais dans les pays les plus reculés de la domination portugaise.

Cette domination était déjà reconnue ou préparée sur toute la côte occidentale d'Afrique. En 1482, Diégo d'Azambuja avait jeté les fondements du fort Saint-Georges de la Mina. Diégo de Cono et Alphonse d'Aveiro avaient établi des relations sur la côte de Congo et dans le royaume de Benin. La ville d'Azamor appartenait aux Portugais. Enfin en 1486 Barthélemi Diaz, le premier, doublait l'extrémité méridionale de l'Afrique, qu'il appela le cap des Tourmentes, et que le roi changea en celui de *Bonne-Espérance*.

1459. Ce roi comprit aussi bien que ses devanciers l'importance des découvertes de ses sujets sur la côte d'Afrique; elles procuraient déjà de grandes richesses. Il craignit la concurrence des autres puissances, et pour les écarter de cette carrière, il s'était avisé d'un singulier expédient: il faisait publier des relations menteuses, dans lesquelles les périls de cette navigation

étaient très exagérés et ses bénéfices immenses singulièrement amoindris. Pour confirmer ces impostures, on mettait à la voile les plus vieux vaisseaux de ses ports, lestés en bois de construction, si bien qu'à leur arrivée ils étaient démolis, et remplacés par des navires tout neufs : ainsi on croyait que les premiers avaient été la proie du naufrage. Il n'était guère possible d'abuser long-temps, à cet égard, l'Europe entière, attentive aux progrès des Portugais ; cependant nulle puissance n'était encore en mesure de les contrarier (1).

(1) • Le maître d'un navire et deux pilotes qui avaient fait plusieurs fois le voyage d'Éthiopie, passèrent en Castille, dans le dessein de montrer le chemin de la Guinée et les manœuvres dont on se servait dans cette longue navigation. Le roi fit aussitôt partir des gens affidés pour les ramener en Portugal ; et comme il eût été difficile d'enlever trois hommes à la fois dans un royaume voisin, il ordonna qu'on en tuât deux, et que l'on conduisît le troisième à Évora, où il le fit écarteler. Cet affreux supplice imprima une terreur si grande dans l'esprit des

Cette navigation avait déjà procuré une grande opulence à beaucoup de particuliers ; mais le luxe n'était point encore venu fausser la direction des richesses , et les capitaux prodigieux créés par le commerce y rentraient incessamment pour l'alimenter et l'agrandir. Ainsi , à l'époque où nous sommes , on voit un Ferdinand Gomez offrir de continuer à ses frais la découverte de la côte de Guinée, s'engageant en même temps à laisser au roi tout l'ivoire qu'il pourra recueillir. Un autre négociant , Pierre Pantoja , ayant prêté au roi une somme considérable , en refuse l'intérêt à l'époque du remboursement ; et ce refus donne lieu à un combat de générosité entre le prince et le sujet.

Indépendamment des succès de leur navigation , cette grande richesse de plusieurs citoyens fait supposer que le commerce commençait à se traiter avec intelligences , qu'aucun deux n'osa depuis passer dans les pays étrangers. D. Juan avait souvent expérimenté que la crainte retenait ceux que l'amour du devoir ne pouvait contenir. »

LA CLÈDE , *Histoire de Portugal* , vol. I^{er}.

gence , et à s'affranchir des obstacles qu'il a partout rencontrés dans l'enfance des nations. Durant la première période que nous venons de parcourir, jusqu'à l'aurore du xv^e siècle , beaucoup de règlements nuisibles avaient été promulgués. D'ailleurs le commerce intérieur se faisait encore par échanges , ce qui prouve l'extrême rareté du numéraire. La tyrannie des grands feudataires était une autre source d'obstacles , de même que la diversité des législations provinciales et communales. Dès lors, cependant, des traités de commerce avaient eu lieu avec l'Angleterre , et des établissements utiles existaient.

Vers le milieu du xiv^e siècle , il est déjà question , chez les historiens du Portugal , des *bourses maritimes* de Lisbonne et de Porto , qui rembouraient la valeur des vaisseaux perdus à leurs propriétaires : première idée des assurances maritimes , maintenant si universellement établies en Europe (1). Un autre fait incontestable ,

(1) ADRIEN BALBI, *Statistique du Portugal*.

s'est que , sous les règnes de Denis et de Ferdinand , les nations étrangères tiraient du blé du Portugal.

Selon l'auteur qui nous sert ici de guide (1), durant la seconde période de l'agrandissement commercial du Portugal , qu'il fixe de 1420 à 1500, le commerce extérieur ne recula ses bornes jusqu'aux extrémités de l'Afrique occidentale qu'aux dépens de l'agriculture , de l'industrie et de tout commerce à l'intérieur. Des lois impolitiques et gauches, qui semblaient imaginées au profit des industries étrangères, des guerres ruineuses et de pure chevalerie contre les Espagnols et les Maures d'Afrique, déterminèrent cette décadence.

La troisième époque du commerce portugais embrasse tout le xvi^e siècle, et c'est la plus brillante; c'est celle que les historiens ont nommée l'*âge d'or* du Portugal, expression qui doit être prise ici dans le sens le plus littéral. C'est en effet durant cet assez long espace de temps que

(1) ADRIEN BALBI, *Statistique du Portugal*.

les richesses de la Perse, de l'Arabie, du Mogol, des côtes de l'Inde, de la Chine, du Japon et des archipels de l'Inde, venaient à Goa, entrepôt général de cette vaste domination, et que de là, portées à Lisbonne sur de nombreuses flottes, elles se distribuaient aux diverses nations de l'Europe, dont les vaisseaux affluaient dans son port. Durant un siècle entier, les Portugais firent le commerce exclusif de l'Afrique et de l'Asie. L'idée de leur puissance, remarque un auteur, fit une telle impression sur les habitants de ces régions éloignées, que, dans une géographie ancienne composée en Perse, on trouve le royaume de Portugal nommé la *capitale de l'Europe*.

Dans l'époque suivante, qui comprend la première moitié du xvi^e siècle, le Portugal, tombé sous le sceptre de fer de Philippe II, eut encore à partager les revers mérités qui s'accumulaient sur cette monarchie espagnole, si gigantesque durant un court intervalle. Mais n'anticipons pas sur cette partie de notre récit, et revenons sur nos pas pour suivre les prodig-

gieux développements du génie et de la puissance de cette étonnante nation portugaise au-delà des mers.

- Les derniers événements importants du règne de Jean II, relativement aux affaires d'outre mer, sont l'établissement formé dans le Congo, et la célèbre ligne de démarcation adoptée à Tordésillas par les deux rois d'Espagne et de Portugal, et confirmée par le pape Alexandre VI.
1494. En vertu de cette démarcation, tous les pays situés à 360 milles à l'ouest du méridien des îles du Cap-Vert, devaient appartenir à la couronne de Castille, et tous ceux qui se trouvaient à l'est du même méridien, à celle du Portugal.
1495. Jean II mourut empoisonné; et le crime qui le priva de la vie fut motivé, selon quelques historiens, par la faute que ce prince avait faite d'affecter des mœurs étrangères odieuses à sa nation. Il indigna, disent-ils, les grands, en paraissant dans un bal avec un habit à la française: mais c'est imputer un excès de scélératesse à une cause trop frivole et trop absurde; il est plus probable que la ruine

de leurs privilèges , et la pesanteur du joug qui domptait leur fierté , avaient fait naître ce complot aristocratique. Cette conjecture acquiert bien plus de vraisemblance , si l'on remarque que ce forfait fut consommé au moment où Jean II venait d'obtenir du pape Innocent VIII la nomination de l'infant don Alphonse , pour lui et sa postérité , aux grandes maîtrises de Saint-Jacques et d'Avis. C'était , en effet , le dernier coup porté à la noblesse. Ferdinand de Castille , presque à la même époque , ravissait également à l'aristocratie espagnole les trois grandes maîtrises de Castille. Dans l'un et l'autre royaume , l'importance réelle et d'opinion de ces dignités élevait trop un vassal à la hauteur de son suzerain , et le temps était venu où le rapport de l'un à l'autre ne devait plus s'exprimer que par les termes de sujet et de maître.

Jean II porte le titre de Grand dans l'histoire , et il paraît très digne , en effet , des éloges que lui ont décernés les écrivains de sa nation. Actif , ferme et prévoyant , il entra supérieurement dans le

mouvement déjà imprimé à son pays et à son époque. Ses guerres contre la Castille furent une erreur politique, mais c'est la seule que l'on ait à lui reprocher. Les annales de son règne sont remplies de ses mots et de ses maximes, qui, non moins que ses actions, peignent son caractère et la tournure de son esprit. « Prenez garde » à vous, disait-il à un magistrat prévaricateur et paresseux, je sais que vous » tenez les mains ouvertes et les portes fermées. » — A un officier qui faisait solliciter une grâce, n'osant la demander lui-même : « Puisque vous avez des bras pour » me rendre service, pourquoi n'avez-vous » pas de langue pour me demander des » récompenses ? » Ce dernier mot, il faut en convenir, a le mérite d'une singulière rareté dans la bouche des rois ; car, dans tous les temps, les cours ont abondé en hommes ayant plus de langue que de bras. C'est en parlant de ce prince qu'un Anglais disait à Henri VIII que ce qu'il avait vu de plus rare en Portugal, c'était un roi qui commandait à tous, et à qui personne ne commandait.

TROISIÈME ÉPOQUE.

RÈGNE D'EMMANUEL.

*Grandeur de l'empire portugais dans
l'Inde.*

Nous arrivons à l'époque d'Emmanuel, 1495. époque brillante sans doute, mais vantée par la plupart des historiens du Portugal avec une immodération qui dispose les esprits non prévenus à contester quelque chose à ce prince. Il fut nommé le *Grand* comme son prédécesseur; ce qui seul pourrait motiver la défiance de la postérité, car un trône porte rarement deux grands hommes de suite. Quelques uns l'ont appelé le *Fortuné*. Il eut le bonheur d'être environné et servi par des hommes prodigieux : cependant, peu séduits par le tableau pompeux des prospérités de son règne, d'autres ont prétendu qu'il n'avait pas mieux profité de leurs travaux et de leurs conquêtes qu'il n'avait récompensé leurs services. En effet, ses plus illus-

tres serviteurs ne furent payés que de la plus noire ingratitude, et le cri de d'Albuquerque mourant doit retentir dans l'histoire des grands hommes malheureux : « *Au tombeau !* » s'écria-t-il, *vieillard fatigué, au tombeau !* » Toutefois, parcourons rapidement les faits : nous verrons ensuite les appréciations diverses qu'ils ont provoquées.

La première opération du nouveau règne fut l'expulsion des Maures et des juifs du Portugal, mesure sans utilité, qui paraît n'avoir eu pour motif, de la part d'Emmanuel, que de complaire à la Castille, et d'obtenir en mariage l'héritière présomptive de ce royaume, l'infante Isabelle. On en fit des esclaves, et tous les jeunes *infidèles* de l'un et de l'autre sexe, au-dessous de l'âge de quatorze ans, furent enlevés à leurs parents pour être baptisés.

Emmanuel avait eu de son mariage avec Isabelle un fils qui fut déclaré héritier des couronnes de Portugal, de Castille et d'Aragon : il mourut dans la même année, et sa perte trompa l'ambition de son père encore plus qu'elle n'affecta sa tendresse.

Vasco de Gama paraît sur la scène. Vasco de Gama partit accompagné de ses deux frères (Nicolas Coello et Gonsalve Nugnez) et d'un très petit nombre d'hommes. Malgré les expéditions multipliées maritimes qui avaient eu lieu depuis un siècle, Gama, annonçant qu'il voulait doubler le cap des Tempêtes, excitait l'effroi des uns et la pitié des autres. Cette entreprise paraissait trop grande pour un mortel : elle était en effet une des plus hardies que le courage humain pût tenter alors. Ce n'est point, comme le remarque fort bien le savant auteur de *l'Histoire de la littérature du Midi*, ce n'est point avec les impressions de notre époque qu'il faut juger les tentatives et les efforts des hommes du xvi^e siècle. Aujourd'hui que toutes les mers ont été mille fois sillonnées, et que l'imposante magie des distances a disparu devant une triviale facilité de communications, nous avons de la peine à nous figurer tout ce qu'une pareille navigation pouvait alors avoir d'extraordinaire ; mais il faut remarquer que longtemps le Cap-Vert, à l'extrémité de l'em-

1497.

pire de Maroc , avait été le terme des pérégrinations européennes sur l'océan Atlantique. « Les honneurs, les récompenses accordées par l'infant don Henri, dit M. Sismondi, et plus encore l'appât du pillage sur une côte que l'on abandonnait à dessein à toutes les extorsions des aventuriers , entraînèrent avec peine les Portugais sur les limites du Grand-Désert. Mais le cap Bojador leur opposa bientôt une nouvelle barrière et de nouvelles terreurs ; il fallut douze ans de tentatives avant qu'ils pussent se résoudre à le franchir. C'étaient à peine soixante lieues de côtes de découvertes, et il y en avait encore deux mille à faire pour arriver à la pointe d'Afrique. En 1486, une tempête porta Barthélemy Diaz au-delà du cap Bonne-Espérance, qu'il passa sans le voir. Il s'aperçut alors que la côte , au lieu de courir toujours vers le sud , retournait vers le nord ; mais ses munitions étaient épuisées, ses matelots accablés de fatigue et découragés ; et quoiqu'il entrevit déjà le parti qu'on pourrait tirer de sa découverte , il en abandonna le fruit à quelque autre plus

heureux ou plus habile que lui. » Tel était l'état des connaissances portugaises sur cette navigation, lorsque le roi Emmanuel chargea Gama de pénétrer aux Indes par cette route. La flotte destinée à cette entreprise était composée seulement de trois petits vaisseaux de guerre et un de transport; elle portait en tout cent quarante-huit hommes d'équipage. Elle partit du port de Belem, à une lieue de Lisbonne, le 8 juillet 1497. Le poëte qui s'est immortalisé en chantant Vasco de Gama, le Camoëns, a retracé d'une manière pathétique les circonstances du départ; et les beaux vers de la *Lusiade* sont le monument le plus sûr que l'histoire puisse consulter pour juger de l'impression que ce vaste dessein produisait sur les hommes de cette époque (1).

Vasco de Gama, ayant franchi le cap, visite une partie de la Cafrerie, à laquelle il donne le nom de pays de Natal, découvre ensuite l'île de Mozambique, et va à Melinde, où il obtient des pilotes qui le

(1) Voyez la note 2, à la fin du volume.

mènent à Calicut, sur la côte de Malabar.

1498. Après avoir poussé sa navigation dans ce nouvel océan jusque près de Goa, Gama s'arrête et revient à Lisbonne. Ce succès détermine aussitôt une autre expédition; le roi Emmanuel fait partir Pierre Alvarez Cabral avec treize vaisseaux. On se présentait en foule pour monter sur la nouvelle flotte destinée au voyage des Indes. Cabral découvrit le Brésil; il y fut poussé par les vents le vingt-quatrième jour de sa navigation, et toucha à l'endroit où se trouve maintenant la ville de Porto-Seguro. Poursuivant sa destination, Cabral aborda le premier à Quiloa, capitale d'un royaume arabe très puissant, et de là passa dans l'Inde.

1500.

En même temps Gaspard Cortereal visitait Terre-Neuve, explorait le fleuve Saint-Laurent, et reconnaissait la partie de l'Amérique appelée Terre de Labrador, jusqu'au détroit d'Hudson, qu'il nomma détroit d'Aniam.

Gama avait conclu un traité de commerce avec le Zamorin, empereur du royaume de Calicut; mais les musulmans,

à la veille de se voir arracher le commerce de ces riches contrées par un chrétien audacieux , parvinrent à exciter l'inquiétude de ce prince sur les projets de l'ambition européenne. Cinquante des compagnons de Cabral furent massacrés par le peuple de Calicut. Le Portugais, par représailles, brûla tous les vaisseaux arabes qui étaient dans le port, foudroya la ville, et de là se rendit à Cochin, ensuite à Cananor.

Après Cabral, le Florentin Améric Vespucci, au service du Portugal, visita deux fois le Brésil et en prit possession pour Emmanuel. 1503.

Ce grand roi était loin d'accomplir des merveilles en Europe , tandis que ses sujets faisaient résonner son nom aux oreilles des empereurs de Calicut et de Narzingue. Il s'obstinait comme ses prédécesseurs en tentatives infructueuses contre cette portion de l'Afrique qui contient les royaumes de Fez et de Maroc, désignée anciennement sous le nom de Mauritanie Tingitane. Il imagina, probablement pour ranimer la confiance de ses sujets en faveur d'une nouvelle expédition contre les

Barbares, de faire un solennel pèlerinage à Saint-Jacques de Galice. Cette seconde expédition fut contrariée par la peste. La famine vint ajouter ses horreurs à la contagion ; et l'année suivante, d'affreux tremblements de terre désolèrent plusieurs parties du Portugal.

Ces malheurs multipliés, loin de ralentir l'ardeur aventureuse de la nation, semblaient l'enflammer encore plus à chercher des cieux nouveaux. Alphonse et François d'Albuquerque partirent avec six vaisseaux pour aller continuer l'exploration de l'Inde. La faiblesse de ce troisième armement semble indiquer que les ressources étaient diminuées par l'effet des fléaux qui assiégeaient le royaume.

Les missionnaires commençaient à monter sur les navires qui portaient pour les Indes, et avec eux portaient des semences de cruauté et de désordre.

Ils s'étaient établis déjà dans le royaume de Congo, ils y avaient baptisé un prince qui, devenu chrétien, usurpa, par le conseil et le secours de ses convertisseurs, la couronne de son frère. On verra le pro-

sélytisme le plus fougueux et le plus inhumain, marchant sans relâche à la suite des Portugais, s'emporter à des excès bien plus odieux encore. Dès que le mot de religion et de foi évangélique était prononcé, ce peuple, si remarquable par la supériorité de son intelligence, semblait perdre la faculté de raisonner. A cette époque même l'histoire fournit une épouvantable preuve de ce que j'avance. Cet exécrationnable fanatisme ne pardonnait pas seulement aux victimes converties qu'il avait à son aise plongées dans ses poisons; et les *nouveaux chrétiens*, c'est-à-dire les Maures ou les juifs baptisés, étaient comme une proie que l'on tient sous la chaîne, destinée à entretenir l'irritation et le grondement sanguinaire du tigre qui doit s'en alimenter. Le peuple était ce tigre, et les moines le faisaient tel. Deux dominicains 1506. vengèrent sur tous les juifs l'imprudence que l'un d'eux avait eue de vouloir contester la réalité d'un grand miracle qui s'opérait tous les jours dans l'église du patron de leur ordre. Ce miracle consistait en un cristal placé sur un crucifix qui ré-

fléchissait les rayons du soleil , pourvu cependant qu'il fût beau temps. Les *vieux chrétiens*, indignés qu'un juif osât semontrer rebelle au dogme de l'*autorité* en matière de foi, lui firent payer cette témérité de la vie. Ce meurtre d'un seul homme aurait pourtant suffi à l'irritation populaire ; mais il ne pouvait contenter les enfants de saint Dominique. Ces deux moines, s'armant chacun d'un crucifix, parcoururent les rues de Lisbonne , en proférant des cris d'extermination contre la race juive. Le peuple obéit, se lève en fureur, et le massacre dura pendant trois jours entiers. Personne ne douta plus de la réalité du miracle ; et l'avantage d'avoir maintenu dans son intégrité la croyance publique ne fut pas trop payé par le sang de trois mille juifs de tout âge et de tout sexe.

Le roi Emmanuel, que la peste avait forcé de se réfugier avec toute sa cour à Abrantès , n'en jugea pas de même. Il envoya à Lisbonne des commissaires pour faire pendre les moines qui lui massacraient ses sujets par milliers pour la plus grande gloire de Dieu. Leurs principaux

complices eurent aussi le bénéfice du martyre ; et la ville entière , coupable d'avoir souffert cette horreur , fut punie par la perte de ses privilèges.

Les heureuses expéditions sur la côte orientale de l'Afrique et dans la mer des Indes continuaient ; les infructueuses et coûteuses tentatives sur l'Afrique frontière 1508. marchaient de front avec elles. L'année d'avant , Emmanuel avait obtenu du pape une bulle de croisade contre les Maures des montagnes qui bordent le désert de Zara. On voulait absolument vaincre des barbares que leur férocité et leur situation rendaient indomptables : il eût fallu les civiliser ; mais on redoublait leur horreur profonde pour le nom chrétien , en allant leur prêcher l'évangile à coups de canon.

Albuquerque venait de découvrir l'île 1503. de Zanzibar , et il avait imposé à son souverain un tribut annuel. Plusieurs autres états arabes se soumirent au même vasselage , plus vaincus , dans le premier moment , par leur étonnement de l'audace des aventuriers portugais que par la force des armes. Cependant l'indignation succé-

dait à la surprise, et la réflexion ramenait le vœu de la résistance contre cette poignée de conquérants imprévus. Le roi de Calicut, qui les abhorrait, se ligua avec le soudan d'Égypte. Ce dernier était excité par les émissaires de Venise à entreprendre une guerre à laquelle d'ailleurs il avait le plus évident intérêt.

Depuis que les mamloucks s'étaient emparés d'un trône dont ils étaient l'appui, ils avaient souffert que l'Égypte servît d'entrepôt au commerce des nations d'Europe avec l'Inde : ce qui était dans la destinée naturelle de ce beau pays. Les Pisans, les Florentins, les Catalans, les Génois, mais surtout les Vénitiens, profitèrent tour à tour de cette heureuse facilité; mais lorsque les Portugais s'avancèrent en vainqueurs, le soudan s'éveilla sur ce singulier trône qui ne subsistait que d'un droit universel de transit imposé à l'industrie commerciale du monde. Ses douanes, qui prélevaient le droit de cinq pour cent sur les marchandises des Indes à leur entrée, et celui de dix à leur sortie, furent frappées d'une paralysie soudaine, et ne ren-

daient plus rien ; les banqueroutes se multipliaient ; et le peuple , jeté dans la révolte par la faim , redemandait sa prospérité passée , appuyé par une milice turbulente qui n'était plus payée avec l'exactitude si nécessaire pour les stipendiés. Cependant le soudan n'avait qu'un fantôme de marine ; et d'ailleurs la mer Rouge , seule voie praticable pour arriver au but , n'offrait rien de ce qu'il fallait pour construire des vaisseaux. Les Vénitiens levèrent cet obstacle ; ils envoyèrent à Alexandrie des bois et d'autres matériaux : on les conduisit par le Nil au Caire , d'où ils furent portés sur des chameaux à Suez.

La superbe Venise voyait avec douleur décliner sa puissance depuis que Lisbonne faisait flotter dans les mers qui reçoivent les flots du Gange son pavillon victorieux. Le mariage annuel du doge avec l'Adriatique n'était plus béni de la fortune , il n'était plus fécond en trésors. Il était bien difficile de rappeler un commerce qui avait pris d'autres directions et une prospérité capricieuse qui se plaisait maintenant à

enrichir les rives du Tage. On avait vieilli, et on le comprenait à Venise : ainsi il fallait mourir ; mais les états ne se résignent pas plus volontiers que les hommes à cette éternelle loi de la nature.

1506. En se préparant à défendre les pays conquis, les Portugais travaillaient sans relâche à l'agrandissement de leur domination. Pierre de Rhaja bâtissait un fort à Sofala, pays dépendant du Monomotapa, toujours sur la côte orientale d'Afrique ; et Tristan d'Acunha explorait avec soin l'île de Madagascar, qui, sur les cartes de l'époque, porte le nom de Saint-Laurent. En même temps un autre héros des découvertes, celui qui a marché de plus près sur les traces d'Albuquerque, Antoine d'Almeida, découvrait les îles de Ceylan et de Sumatra. Son frère, François d'Almeida, formait des établissements dans les royaumes de Quiloa, de Cananor, de Narzingue, de Cochîn, et prenait possession des îles Maldives. François d'Almeida était parti de Lisbonne avec la qualité de vice-roi. Nulle part on ne s'établissait sans combattre, et le sang des mahométans vain-

cus humectait toujours le ciment avec lequel on bâtissait des forts sur leurs territoires.

Ormuz venait de tomber au pouvoir de l'entrepreneur Albuquerque ; une forteresse s'était aussitôt élevée pour préserver cette importante conquête ; et l'Inde tout entière tremblait en voyant les Européens aussi solidement adossés aux portes du golfe Persique. La ville d'Ormuz , bâtie dans le ^xⁱ^e siècle par un conquérant arabe , est assise sur un rocher stérile au débouché du détroit de Mollandour , à l'entrée du golfe , et commande par conséquent le passage de la mer d'Arabie dans la mer des Indes. Cette position unique en avait fait la capitale d'un royaume intermédiaire entre l'Arabie et la Perse , et l'entrepôt du commerce de ce dernier empire avec toutes les contrées de l'Inde. Les villes d'Occident les plus favorisées par la fortune , les ports les plus célèbres et les plus fréquentés par les vaisseaux des nations laborieuses et opulentes , n'ont rien offert de plus magnifique depuis la découverte du passage de Bonne-Espérance ,

1507.

que la prospérité de la ville d'Ormuz avant cette époque. Toutes les voluptés de l'Asie y roulaient parmi des flots d'or; tous les arts qui flattent les sens y prodiguaient leurs tributs, et les plus belles filles des heureuses régions, berceau de l'espèce humaine, venaient y combler la mesure de ces enchantements. Ce qui paraît le plus digne de remarque dans les traditions presque fabuleuses de ce luxe prodigieux, c'est que la magnificence publique égalait l'aisance particulière. L'étranger étonné foulait dans les rues les tapis somptueux dont la pauvre Europe décorait à peine les palais de ses princes; et de splendides édifices, ouverts aux voyageurs, offraient les douceurs d'une hospitalité gratuite à ceux qui voulaient en profiter. Il n'y a rien de semblable dans l'histoire des sociétés d'Occident. Cette opulence s'exerçant dans une si vaste sphère d'activité, et répandant ses douceurs avec des formes si larges, si primitives, si favorables à l'égale distribution des biens, semble un terme de comparaison écrasant pour les nations

héritières des Persans et des Arabes dans la carrière du commerce et l'exploitation des trésors de l'Inde.

On juge avec quelle soif frénétique de l'or et du plaisir les brigands chrétiens, car enfin les Portugais n'étaient pas autres, se précipitèrent parmi ces délices. Dès le premier abord, ils remplirent ce paradis terrestre de dévastations et de sang; ils massacrèrent, pour jouir avec plus de sécurité; cependant ils avaient à combattre encore. La nécessité enseigna les alliances, forma des ligues contre eux, et les divers potentats de l'Inde tendirent les bras aux Arabes, leurs anciens conquérants. Albuquerque fut assiégé dans les deux ports d'Ormuz, et détruisit ses nombreux adversaires avec cinq navires. Antoine Almeida, attaqué auprès de Diu par les flottes combinées des rois de la presqu'île, ne fut pas 1509.
moins heureux deux ans après. Selon l'auteur de l'*Histoire philosophique*, les Portugais auraient pourtant été battus dans cette occasion : « Mais bientôt ils reprirent la supériorité pour ne la plus perdre; les armements qui continuèrent à partir d'E-

gypte furent toujours battus et dispersés par les petites escadres portugaises qui croisaient à l'entrée du golfe (1). »

Les rivalités qui commençaient à naître parmi les chefs portugais furent habilement mises à profit par leurs adversaires, et il ne fallait pas moins qu'un homme du génie et du caractère d'Albuquerque pour persister dans ses projets de conquêtes et ne pas rétrograder dans la route des succès, malgré les obstacles que lui opposaient les siens. Il marchait de victoire en victoire avec des soldats mutinés et rebelles, et qui chaque jour s'abreuvaient à la fois de délices, d'insolence et de sang.

1511. Ce grand homme acheva la conquête de Ceylan, commencée par son prédécesseur Almeida. Il s'empara de la presqu'île de Malaca, qui borde et domine le détroit du même nom. La ville de Malaca était un des plus considérables marchés de l'Inde, et l'un des ports les plus fréquentés par les vaisseaux et les pavillons de toute l'Asie. Les Portugais s'étaient d'abord pré-

(1) *Hist. philosoph.*

sentés dans cette ville comme négociants ; mais le bruit de leurs sanglantes usurpations démentait la prétention d'un titre si pacifique. Les Arabes fomentèrent un complot dont l'exécution ne fut que partielle, et n'amena que le massacre d'un très petit nombre d'Européens. Cet événement tourna au profit des vues ambitieuses du chef portugais, non qu'il eût réellement besoin d'un motif spécieux pour des hostilités, mais la crainte et la vengeance ranimèrent la vertu ou la férocité de ses troupes. Les Malais déployèrent dans cette lutte une intrépidité obstinée digne de plus de succès.

Après la prise de Malaca, les rois de Siam, de Pégu, et plusieurs autres, consternés d'une victoire présage si menaçant pour eux, envoyèrent des ambassadeurs à d'Albuquerque pour lui offrir leur commerce et lui demander l'alliance du Portugal.

Les villes de Calicut et de Dabul furent 1508
soumises à la même époque ; et la con-
quête de l'île importante de Goa suivit de 1510.
près tant de victoires profitables. La pre-

mière de ces villes , capitale du royaume de ce nom , avait été visitée déjà par Almeida , mais il n'était résulté de ses tentatives pour prendre pied sur ce territoire perfide qu'une feinte alliance avec les Portugais et le massacre d'une partie d'entre eux. Albuquerque ne se fit pas faute de représailles ; mais elles furent coûteuses et amères , et lui-même faillit perdre la vie dans cette occasion.

Un revers de fortune plus imprévu et plus fatal compromit en même temps la gloire et termina la vie de son prédécesseur et son rival dans cette brillante carrière , Almeida , l'ancien vice-roi. Il revenait en Europe chargé de lauriers et de richesses. Ayant mouillé et pris terre à la pointe d'Afrique , les Cafres , comme pour justifier la fiction du Camoëns et la prédiction du géant des tempêtes , massacrèrent les Portugais avant qu'ils eussent pu regagner leurs vaisseaux ; et le vieux Almeida , cherchant à les rallier , tomba mortellement atteint d'un coup de flèche

La prise de possession de Goa , fruit d'un

accident heureux, ne fut pas définitive. Les habitants, qui avaient ouvert leurs portes aux Portugais sans résistance, se soulèvent un jour, et, conduits par leur roi Idalcan, surprennent et dispersent les étrangers. Une nouvelle guerre de ce prince, avec son voisin le roi de Narzingué, ayant reproduit l'occasion de triompher à peu de frais, le vigilant Albuquerque ne la laissa pas échapper; il emporta la place d'assaut; et cette fois, pour prévenir un soulèvement, il extermina tout ce qui pouvait lever une lance. Cette cruauté fit abhorrer le nom portugais; mais elle imprima la terreur de celui d'Albuquerque. Le valeureux Idalcan céda à la destinée, sans abandonner définitivement aux chrétiens une aussi belle conquête.

Goa, située dans l'île de Ticuarin, qui a dix lieues de tour, partageait alors avec la ville d'Ormuz les faveurs du vaste commerce de l'Orient. Cette ville devait également à la beauté de son port sa célébrité et son opulence. Cet Idalcan qui venait de la perdre était un officier du roi de

Décan : il s'était fait roi lui-même à la première occasion. Là où le pouvoir n'est que despotisme, l'usurpation est à la fois séduisante, facile, mais périlleuse.

C'est après la conquête de Goa que d'Albuquerque alla renouveler contre Malaca des tentatives qui, cette fois, furent couronnées d'un entier succès. Pendant cette expédition, le prince dépossédé dont nous venons de parler, Idalcán, attaqua les Portugais une troisième fois. Après sa défaite, de nouveaux chefs maures parurent sur la scène, poussés d'ambition ou de patriotisme; tous succombèrent sous la supériorité des armes portugaises. Cinquante
1512. soldats d'Albuquerque, prisonniers ou déserteurs durant les vicissitudes de cette guerre de Goa, s'étaient faits mahométans et suivaient la faction d'un capitaine maure nommé Rosalcán. Ils furent repris dans une forteresse, et d'Albuquerque leur fit couper le nez et les oreilles pour les punir de l'abandon de la foi de leurs pères. Ce terrible châtiment n'empêcha pas cette sorte d'apostasie de se reproduire; et à partir de ce moment, les renégats devin-

rent assez nombreux dans l'Orient pour constituer une classe d'hommes particulière ; classe méprisée , mais utile par la connaissance que ces apostats acquéraient de la langue et des mœurs des peuples dont ils adoptaient les croyances. Avec le temps , la rigueur des lois se serait adoucie à leur égard , si la naissance de l'inquisition ne fût venue renvenimer toutes les exagérations et toutes les inimitiés religieuses.

On a vu que les tentatives des Portugais pour s'établir sur les plages africaines étaient infiniment moins heureuses que leurs expéditions de l'Inde. Jusqu'à l'époque où nous sommes parvenus , leurs établissements , fort restreints dans la Mauritanie , anciennement appelée Tingitane , avaient été contestés et précaires. A l'époque où les royaumes de Calicut, d'Ormuz, de Goa et vingt autres tombaient sous la fortune d'Albuquerque , un autre grand homme , digne de lui être comparé pour les talents , et qui sans doute le surpassait en vertu , Fernandez d'Atayde , gouverneur de Saffi , remporta de grands avan-

tages contre les princes noirs des pays voisins, tels qu'Azamor, Almedine, Mequinez.

1513.

Trois ans s'étaient à peine écoulés, que le désert vomit de nouveau une multitude de ses féroces enfants. Si nous écrivions avec plus de détail le récit des prouesses auxquelles donnait lieu de part et d'autre cette dispute si longue et si acharnée pour la possession des rivages de l'Afrique, nous pourrions étonner les oreilles de nos lecteurs de plus d'un nom barbare qui retentissait alors depuis les colonnes d'Hercule jusqu'aux monts Pyrénées; mais parmi tant de célébrités guerrières, devenues la proie de l'oubli, nous ne devons guère citer que les Portugais, nommer Atayde, et laisser à leur obscurité les *Alibarax*, les *Almandarin* et les *Jabentafuz*.

Il paraît que l'administration des gouverneurs portugais, ou alcades, dans les établissements d'Afrique, était accablante. Les Maures indignés défendaient leur sol: et, sous ce rapport, quelque sauvages qu'ils fussent, ils paraissent bien plus intéres-

sants que les chrétiens. La nature veut éternellement que, barbare ou policé, chaque peuple reste maître chez lui; mais enfin c'est des vainqueurs que nous avons à tracer l'histoire.

Ces derniers croyaient apparemment agir en représailles de l'ancienne invasion; ils pensaient avoir le droit de conquérir et de soumettre qui les avait conquis et dominés. De là vient que dans les historiens portugais, par une insolence de discours d'ailleurs fort usitée chez les adorateurs serviles du succès, les Maures sont toujours nommés des rebelles; à la vérité, la fortune se mettait toujours de la partie pour légitimer cette dénomination. Dans l'occasion dont nous venons de parler, tous les efforts du roi de Fez n'aboutirent encore qu'à une défaite : il fut battu par Édouard Menezès, gouverneur de Tanger.

Le roi de Maroc fut plus heureux que son voisin. Il attaqua la ville de Saffi, défendue par le vaillant Atayde. Les Portugais ayant, avec leur confiance accoutumée, fait une sortie, se virent sur le point

1513.

d'être accablés par le nombre ; mais , dans ces occasions désespérées , il se trouvait toujours un homme capable d'un acte inattendu de force et d'audace pour changer la face des choses. Ici , un officier portugais , que les historiens nomment Barriga , s'élançant vers le chef des Maures , l'âme de tous leurs mouvements , l'attaque , le combat , et le renverse d'un coup de lance. *Jahomazende* a péri ! s'écrient les barbares ; cette sinistre nouvelle court et dissipe en un clin d'œil leurs bataillons , en faisant succéder l'étonnement et la peur à leur bravoure superstitieuse. Ils retombèrent sous un joug plus accablant pour obtenir la paix. La révolte suivit immédiatement la conclusion de ce nouveau traité. C'est un trait d'inconséquence qui se reproduit souvent dans l'histoire des Maures d'Afrique , et qui peut donner une idée de cette inquiète mobilité dans les desseins , et de cette indocilité féroce sous un joug consenti , qui les distingue de la plupart des autres races musulmanes , en général éminemment susceptibles de patience et de résignation.

Fernandez d'Atayde surprit l'armée du roi de Maroc, le força à la retraite, et poussa ses courses jusqu'au pied du mont Atlas.

Emmanuel s'obstinait comme ses prédécesseurs à arracher le littoral de l'Afrique à ses barbares maîtres. Le but n'était pas condamnable : c'était une contrée précieuse à rendre à la civilisation et à la culture ; mais les moyens étaient mauvais. Avouons pourtant qu'il était difficile d'en employer d'autres que ceux de la force. Depuis tant de siècles que ces brigands infestent les frontières maritimes des nations chrétiennes du Midi, nulle autre idée que celle de leur extermination par une croisade générale ne s'est encore offerte aux princes de l'Europe ; et cette idée même ne se réalisera peut-être que lorsque le Nord, refusant de nouveau le fardeau d'une population trop prospère, jettera vers les régions du Sud quelque puissante émigration.

Une nouvelle expédition de plus de vingt-cinq mille hommes partit des ports des Algarves au moment où Atayde met-

tait en déroute l'armée du roi de Maroc. La ville d'Azamor fut assiégée avec vigueur. Les habitants, hors d'état de se défendre contre le formidable appareil d'artillerie qui environnait leurs remparts, s'enfuirent pendant la nuit. Quelques juifs ouvrirent les portes aux assiégeants. Le butin fut immense, et la reddition de cette place entraîna celle des villes d'Almédine et de Hita. Après cette victoire, le roi d'Espagne voulut entrer en partage, avec le roi de Portugal, son gendre, des pays conquis en Afrique. Ce dernier refusa, se prévalant d'une concession du saint siège, qui attribuait exclusivement aux souverains de Portugal le droit de conquérir le royaume de Fez. Ces contestations étaient bien inutiles : les Africains, fidèles à leur caractère, ne tardèrent pas à courir de nouveau aux armes ; et toutes ces contrées, tributaires d'un jour, recouvrèrent leur indépendance dans l'espace de trois ans. De 1513, époque des plus brillants succès d'Atayde, jusqu'en 1517, le Portugal s'épuisa en trois expéditions également malheureuses. Des combats et de la férocité,

des trêves consenties par la lassitude , et rompues par la cupidité ou la perfidie , telle est la succession assez monotone d'aspects toujours les mêmes. Tout l'art du narrateur s'épuiserait en vain à varier l'effet de pareils tableaux ; mais le privilège du *résumé* en fait justice.

Le catholicisme , marchant à la suite des Portugais conquérants, soit dans l'Afrique soit dans l'Inde , faisait des progrès moins bruyants , mais plus sûrs que le pouvoir politique ; et ce qu'il y a de remarquable , c'est qu'il ne rétrogradait pas dans ses conquêtes. A l'époque où nous sommes parvenus , on voit un roi de Congo , qui s'appelait Alphonse , preuve qu'il était baptisé , envoyer des ambassadeurs au roi de Portugal et au pape. Emmanuel , fier des triomphes que ses armes procuraient à la religion , fait partir Tristan d'Acunha pour Rome , accompagné d'une suite magnifique , et avec la mission de charmer les oreilles du très saint père du récit de la conversion du roi de Congo et de beaucoup d'autres pieuses merveilles. Cet ambassadeur offrit au pape de magnifiques

1513.

1514.

présents, parmi lesquels figuraient des monstres de l'Afrique, des lions, des tigres et des panthères, qui, dit-on, étaient apprivoisés : la férocité apparemment restait tout entière aux hommes, convertisseurs et convertis (1). Le pape fut très content de tout ce qu'on lui fit voir et de tout ce qu'on lui raconta, et donna au roi de Portugal une marque éclatante de sa reconnaissance : il lui permit de prélever à son profit une partie des revenus ecclésiastiques de son royaume, pour faire face aux frais de la guerre contre les Maures. Em-

(1) Entre autres raretés présentées au saint père fut un éléphant qui l'adora trois fois. « On lui avait appris, dit La Clède, à fléchir les genoux devant les princes, et à danser au son de la flûte. » Voilà un éléphant bien élevé ; mais voici qui est plus important : « Tristan se rendit au consistoire, où il exposa les motifs secrets de son ambassade. *Premièrement* il demanda un concile pour remédier aux désordres et aux débauches outrées des prêtres et des moines, dont les mœurs dissolues et mondaines obscurcissaient tout l'éclat de l'Église. »

LA CLÈDE, tom. 1^{er}, pag. 601 de l'édit. in-4°.

manuel ne jugea pas à propos d'user complètement de la faculté qui lui était si généreusement accordée : apparemment il craignit son clergé (1).

Une reine d'Abyssinie, entendant parler des Portugais, envoya aussi des ambassadeurs à Lisbonne. Leur mission était de soumettre à l'examen des théologiens portugais le formulaire de la croyance de cette princesse, ensuite de payer la consultation avec un morceau de la vraie croix. On sait que le culte des Abyssins est un mélange bizarre de christianisme, de judaïsme, de sabéisme, et de vingt idolâtries africaines et mahométanes.

Nuno Fernandez d'Atayde, poursuivant ses succès, enleva encore aux Maures plusieurs villes. Quelques princes mahométans s'étaient unis aux chrétiens. Tous les

(1) Ce clergé avait éclaté en invectives et en menaces contre Emmanuel : sa réserve généreuse le calma. « Dès que les prêtres et les moines furent satisfaits du côté de l'intérêt, dit La Clède, ils ne virent plus dans le roi qu'un prince juste, pieux et équitable. »

autres petits rois d'Afrique sentirent la nécessité de former une ligue vigoureuse et compacte contre de si opiniâtres étrangers. La guerre recommença avec fureur. A la prise du château d'Amagar, plus de mille femmes et enfants furent passés au fil de l'épée. Tout ce carnage ne servit qu'à donner à la résistance des Africains ce qu'elle n'avait peut-être pas encore eu, la fécondité du désespoir. Un de leurs chefs, Rah-Beuxamut, dont la femme était tombée au pouvoir des Portugais, trouva dans le désir de la délivrer un stimulant pour les plus audacieuses entreprises. Il fit d'incroyables efforts pour ranimer le courage abattu de ses compatriotes, et y parvint. Un jour il les mène au combat, surprend les Portugais, les enfonce, les disperse, les massacre, et délivre la femme pour laquelle il avait combattu. Atayde fit des prodiges pour rallier et rassurer les siens : il y serait peut-être parvenu, mais il tomba sous la flèche d'un Maure, et n'eut pas la douleur de voir la déroute entière des soldats qui jusque là avaient été victorieux avec lui.

Ce malheur ouvrit les yeux d'Emmanuel sur cette longue et onéreuse illusion de la guerre d'Afrique. Il voulait y renoncer ; il céda pourtant aux conseils des chefs maures qui s'étaient donnés aux Portugais. Nuno Mascarenhas fut nommé successeur d'Atayde. Soixante vaisseaux furent équipés , mais la mésintelligence des gouverneurs dans les places d'Afrique fit échouer cette expédition. La guerre se prolongea encore durant plusieurs années, sans grandeur, sans résultat décisif ; et ce détail de surprises, de massacres et de trahisons est absolument sans intérêt. Dès cette époque, qui commence à la mort d'Atayde, les Maures, jusqu'ici qualifiés de rebelles chez les historiens, sont appelés brigands. Ce changement d'épithète, en servant à rectifier des récits mensongers, indique assez que depuis lors les chrétiens ne furent pas heureux dans cette partie de l'Afrique. 1516.

Au reste, en accordant à la valeur des Portugais de ce temps l'admiration qu'elle mérite, il doit être permis de croire que l'injurieuse désignation infligée par leurs

1519. historiens aux Maures leur convient encore mieux (1). Il est douteux que ces derniers aient surpassé en férocité un gentilhomme nommé Antoine Leytan, officier sous les ordres d'Alvar de Noronha, gouverneur d'Azamor. Parmi les prisonniers confiés à la garde de cet homme, se trouvait une jeune femme, à laquelle il coupa les mains et les pieds pour la dépouiller plus aisément des bracelets d'or qu'elle portait comme marque de distinction. Cependant l'armée tout entière vit avec horreur un acte de barbarie aussi prodigieux; et Leytan, à qui les sollicitations des gentilshommes, ses pairs, épargnèrent le supplice qu'il avait mérité, fut pourtant dégradé de noblesse, de rang militaire, et renvoyé prisonnier en Portugal.

1520. Les Maures de Tétuan commencèrent leurs brigandages à cette époque. En considérant avec attention l'histoire de cette malheureuse Afrique, on serait presque tenté de croire que les Maures qui habitent ce beau littoral ont été transformés

(1) Voyez la note 2, à la fin du volume.

en une population de voleurs et de pirates, par l'acharnement avec lequel les Portugais leur firent la guerre durant un siècle et demi. Ils habitaient et cultivaient les plus belles plages qui soient au monde; et certes, les Maures avaient prouvé en Espagne, et leur expulsion a prouvé plus tard, qu'ils étaient un peuple éminemment agricole et industrieux. Mais près de deux siècles de déprédations et de ravages depuis le détroit jusqu'à Tunis, et depuis la mer jusqu'aux racines de l'Atlas, avaient changé en désert le sol le plus fertile, et il avait fallu que le soc de la charrue se transformât partout en fer de lances. Les Maures sont restés ce qu'on les a faits. Quand l'homme s'est baigné dans le sang, a vécu de rapines et dormi sous les cieux, il est insensible aux douceurs de la cabane et aux attraits d'une vie régulière et sans péril.

Revenons sur nos pas pour voir la suite des expéditions de l'Inde. Cette riche contrée offrait à l'ambition portugaise la matière de succès à la fois plus faciles

et plus profitables; une journée n'y détruisait pas le fruit de dix ans de travaux, et la conquête marchait dans une progression constante.

1510

à

1520.

La prise de l'île de Goa avait entraîné celle des îles de Chorân, Divar et Salsette. La presqu'île de Malaca avait subi le même sort, et les rois de Siam et de Sumatra avaient reconnu la protection d'Albuquerque. Ce grand capitaine bâtissait des forteresses à chaque pas; cette prévoyante politique l'avait rendu maître absolu de Calicut; ensuite il était aisément parvenu à expulser les Arabes d'Aden, et à ouvrir la mer Rouge aux flottes portugaises. A la même époque, Jacques Siqueira faisait alliance avec plusieurs princes de la partie occidentale de l'île de Sumatra, et Antoine Abreu découvrait les Moluques. Les Portugais s'y établirent aussitôt, toujours en commençant par élever des forts. Tidor et Ternate furent les premiers de ces établissements.

Malgré les deux ports qui faisaient l'orgueil et la puissance de la ville d'Ormuz,

Albuquerque donna la préférence à celle de Goa (1) pour en faire le siège de l'empire portugais dans l'Inde. Les compagnons de sa conquête, et la plupart de ceux que Lisbonne envoyait tous les ans, s'y établirent : Goa fut bientôt une autre Lisbonne. C'est là qu'entouré de ses guerriers, Albuquerque partageait entre eux les terres des vaincus, leur donnait pour épouses les filles des Maures et des Indiens exterminés ou chassés par leur valeur, et se plaisait à présider aux fêtes et aux plaisirs qui enchaînaient un moment l'activité dévorante de ces brillants dévastateurs de l'Asie. C'est là qu'il recevait les ambassadeurs des princes des contrées opulentes qu'arrose le Gange, comme s'il eût été un monarque plus puissant qu'eux tous. Tandis qu'il s'enivrait de la gloire d'une situation si haute, la fortune lui préparait de cuisants retours.

Les immenses travaux de ce grand homme ne le garantirent pas du sort com-

(1) Cette ville faisait partie du royaume de Visapour, débris de celui de Décan.

munément réservé aux plus nobles instruments de l'ambition des rois, *ces illustres ingrats*. Devenu l'objet de vagues soupçons à la cour de Portugal, il allait être remplacé dans son commandement au moment même où il venait d'établir irrévocablement la puissance des Portugais dans le golfe Persique, en s'emparant de la ville d'Ormuz. Il avait laissé sur le trône de cette ville un fantôme de roi et fait conduire à Goa tous les princes de la famille royale, au nombre de plus de trente, qui avaient chacun des droits à succéder. Il tomba malade après cette dernière expédition, et la mort lui épargna l'humiliation de sa disgrâce. En apprenant que Lopez Soares d'Alvarenga, son ennemi personnel, était précisément celui qui arrivait d'Europe pour lui ravir la vice-royauté, et que Vasconcellos, renvoyé par ses ordres en Portugal comme criminel, revenait avec le titre de commandant du royaume de Cochin, Albuquerque éclata en reproches contre son souverain; ensuite, par un retour sur lui-même plein d'amertume, il s'accusa d'avoir versé des

torrents de sang et encouru l'exécration de l'Asie pour satisfaire l'ambition et la cupidité de ce prince ! Il terminait ces réflexions accablantes par des paroles qui en expriment fidèlement tout le poids : *Au tombeau, vieillard fatigué, descends au tombeau !*

Il écrivit pourtant à Emmanuel avant d'expirer, et le ton plein de fierté de sa lettre méritait la mention que les historiens en ont faite : le sentiment d'une profonde indignation y transpire quoiqu'il ne s'y montre pas. « J'ai un fils dans le royaume, lui dit-il, faites-le grand à proportion de mes services. »

Telle fut la fin du conquérant portugais. Ses derniers moments affligent et ses remords consolent ; ils justifient toute la pitié mêlée d'admiration qu'on lui accorde. Il expia sa gloire trop sanglante ; et le superbe mépris des cours, en accablant sa vieillesse, vengea l'humanité. Plût au ciel que tous les serviteurs des monarques ambitieux fussent ainsi payés de leurs travaux ! si les talents et le génie ne se dévouaient pas si souvent au pou-

voir, la terre n'aurait pas tant d'esclaves.

Cet exemple pourtant ne dégoûta personne ; les navires poursuivirent leur route , et les soldats formés sous d'Albuquerque accomplirent ses desseins. Un capitaine nommé Abreu avait déjà découvert les Moluques , comme nous l'avons dit ci-dessus ; favorisé par un hasard qui semblait devoir opérer sa ruine , après avoir visité les îles de Java et de Banda , il planta le pavillon portugais dans tout ce vaste archipel. Cet événement mérite quelques détails.

1511. Une tempête avait dispersé la petite flotte du capitaine Abreu et jeté l'un de ses vaisseaux dans les îles Lucopines, où ce navire se brisa contre un rocher. L'officier intrépide qui le commandait parvint à se sauver à terre avec tous les hommes de son équipage. Des pirates infestaient ces côtes dangereuses, et les Portugais, échappés à la tempête, devaient tomber sous le poignard des Malais. Ils se tiennent en embuscade, et bientôt une bande d'écumeurs de mer vient descendre sur la grève pour y disputer à la vague

mugissante les débris du naufrage et les naufragés. La plage , sans dépouille , trompe leur avidité ; ils s'enfoncent dans l'île , cherchant la proie qui se dérobe à leurs regards : mais à peine sont-ils éloignés , que les Portugais courent aux caravelles des brigands , massacrent le petit nombre d'hommes qui s'y trouvaient , et lèvent l'ancre. Les pirates se voyaient à leur tour condamnés à périr de faim et de misère. De loin ils ont aperçu leur désastre ; ils accourent poussant de grands cris , et font retentir le rivage , non plus de leurs féroces menaces et des élans d'une avidité sauvage , mais de leurs supplications. Ils tendent les mains vers les navires prêts à s'éloigner , et demandent d'être reçus à bord , promettant aux Portugais de les conduire dans des îles d'une magnifique fertilité en toutes choses et tous biens de la terre.

Les pirates tinrent parole et dirigèrent le vaisseau vers l'île d'Amboine , dont les habitants reçurent les étrangers avec tout l'empressement de la plus sincère humanité. Les Portugais , par reconnaissance , aidèrent ce peuple contre des voisins avec

lesquels il était en guerre. Ils se battirent avec la valeur qui leur était familière, et montrèrent leur supériorité accoutumée sur les Indiens. Aussitôt, sur le bruit de leurs exploits, le roi de l'île de Ternate leur envoie des ambassadeurs, et invite Serran, capitaine de ces vaillants naufragés, à venir dans sa cour avec ses braves compagnons. Ce roi de Ternate, que l'historien (1) à qui nous empruntons ce récit appelle Boleiffa, était en guerre avec Almanzor, roi de Tidor. Ce dernier, redoutant la valeur portugaise, demanda la paix qu'il n'aurait pas accordée, et fit les conditions les plus avantageuses à son ennemi. Boleiffa combla les étrangers ses protecteurs des marques de sa reconnaissance, les engagea à rester dans son île, et les pria d'y bâtir une forteresse. Si le fait est vrai, c'était porter la reconnaissance un peu loin. Quoi qu'il en soit, les trafiquants arabes ou sarrasins, qui déjà s'enrichissaient par la fréquentation des

1520.

(1) JEAN DE BARROS, *Décad.* — AGENSOLA, *Conquête des Moluques.*

Moluques, redoutant la concurrence des Portugais, empoisonnèrent le roi qui les traitait avec tant d'affection et de faveur. Ce prince en mourant recommanda à sa femme de garder fidèlement l'alliance qu'il avait contractée avec eux. Telle fut l'origine de l'établissement des Portugais dans les îles qui seules ont long-temps fourni au luxe de l'Europe le girofle et la noix muscade. Les Moluques ont été nommées les mines d'or de la fameuse compagnie hollandaise des Indes, dans le temps de sa prospérité. Les Hollandais pensionnaient les rois de Tidor et de Ternate maîtres de cet archipel, et ils les avaient réduits à la condition d'esclaves bien nourris; mais depuis que l'Inde a passé sous la domination des Anglais, ces restes humiliés de la royauté indigène ont disparu, et l'Angleterre ne paie plus que ceux dont les bras travaillent à son profit.

Les Portugais ne trouvèrent pas une hospitalité si généreuse, ou, pour mieux dire, si imprévoyante, dans les îles de la Sonde. C'est dans ces grandes îles que

la race malaie a toujours mieux laissé voir les larges traits qui la caractérisent , et dont le plus frappant est une indomptable férocité.

Les souverains de l'île de Sumatra , divisée en plusieurs royaumes , opposèrent une courageuse résistance , et de quelque bruit que la renommée des Portugais eût frappé leur oreille , ils ne se rendirent du moins qu'à l'autorité de la victoire. Deux de ces royaumes étaient gouvernés par des femmes. Il est à remarquer , pour l'honneur de ces deux reines , qu'elles firent leur devoir comme les autres princes , sans tenir compte des motifs qui auraient pu disposer leur imagination à quelque condescendance pour les fiers étrangers. La reine du royaume de Coulam surtout ne rêvait que l'extermination totale de ces blancs chrétiens venus de l'Occident. Hector Roderic , le chef de ceux qui avaient envahi ses états , n'échappa à sa fureur que par le secours du gouverneur de Cochin.

1513- Les îles de Bornéo et de Célèbes avaient
1520. été visitées à la même époque Dès 1516 ,

Perez Andrade était arrivé à la Chine, et l'année suivante Thomas Perez était allé comme ambassadeur à la cour du souverain de ce grand empire, pour obtenir l'établissement de ses compatriotes à Macao.

Le vaisseau de Perez Andrade était le premier venu des mers de l'Occident sur les côtes de ces *régions sériques*, si peu connues des anciens, et matière de tant de fables extravagantes pour les peuples du moyen âge, qui les désignaient par le nom d'empire du Cathay (1).

Emmanuel ne tarda pas à suivre au tom- 1521.
beau le grand homme que son ingratitude y avait précipité. On avait parcouru un vaste espace sous ce règne. Trente ans s'écoulaient à peine depuis que le cap des *Tourmentes* avait été doublé pour la première fois, et déjà la côte occidentale et la côte orientale de l'Afrique étaient explorées, et les vastes mers des Indes sillonnées par les vaisseaux de l'Europe; déjà le nom portugais était connu, craint et respecté jusqu'au Japon; du fond du golfe Persique

(1) Voyez la note 2, à la fin du volume.

jusqu'aux plaines du Visapour, jusqu'aux sources du Gange, cent forteresses hérissées de bronze servaient de garantie à cette nouvelle puissance, à ce colossal empire, dont les progrès et la soudaineté étonnent l'imagination.

La flatterie contemporaine décerna à Emmanuel le double titre de Grand et d'Heureux. La postérité s'est montrée plus difficile. En considérant que son bonheur fut viager, et que son époque, vantée comme l'âge d'or du Portugal, est à la fois la suite et le terme du grand mouvement imprimé à la nation par ses prédécesseurs, des écrivains impartiaux transportent volontiers à ces derniers la meilleure part de leur estime; ils imputent de grandes fautes à Emmanuel, et semblent vouloir borner son génie à l'amour d'une vaine pompe et à l'ardeur inhumaine du prosélytisme (1). C'est une question qui s'élève souvent au sujet des rois qui ont porté le sceptre dans des temps de grand mouve-

(1) LIACNO, *Essai pour servir à l'histoire des nations espagnoles et portugaises*. Berlin, 1820.

ment pour l'esprit humain , de savoir si leur génie fut résultat ou mobile dans le siècle qui porte leur nom. Au bout de cette question , toujours des passions contraires cherchent , avec un pareil aveuglement , une solution tranchante et absolue ; probablement la justice et la vérité ne peuvent en avouer qu'une très conditionnelle ; car les hommes , princes ou particuliers , je parle de ceux qui influent , sont à la fois effet et cause dans la marche des événements que leur passage doit accélérer ou ralentir.

Et non seulement on refuse à Emmanuel d'avoir eu en propre aucune grande idée , d'avoir médité avec intelligence et réflexion aucun vaste dessein , mais encore on l'accuse de n'avoir pu comprendre la sagesse et la portée de ceux de Jean II son père. Ce prince avait , dit-on , conçu l'expédition d'Afrique sur un plan qui garantissait à la fois la conquête , la civilisation de cette partie du monde , et l'impérissable prospérité du Portugal et de l'Espagne , si toutefois l'on peut dire qu'il y ait quelque chose d'impérissable ici-bas. Le grand

Alphonse d'Albuquerque, disent ces écrivains, fut l'homme de ce siècle; il avait conquis et organisé cet empire asiatique composé du Malabar, de Ceylan, des côtes des îles de la Sonde, de la presqu'île de Malaca, et de l'île d'Ormuz; il avait rempli l'Orient de la terreur et du respect du nom portugais, reçu les ambassades et les soumissions des rois de Siam et de Pégu; il avait humilié le roi de Perse; et, malgré de sanglants abus de la victoire, son nom et sa mémoire furent révéérés des Indiens, tant ses successeurs lui furent inégaux. Mais lui Emmanuel, qu'a-t-il fait? Ce fastueux mendiant des bénédictions pontificales envoya à Rome un éléphant dressé à adorer le pape, ruina son royaume, martyrisa les juifs, plongea d'Albuquerque au tombeau, chargea de fers un autre héros, Duarte Pacheco, dont les exploits avaient aussi étonné l'Inde, et ne fut juste une fois, avec Vasco de Gama, qu'en cédant à un caprice de justice d'Alvaro de Costa, son favori (1). Il faut ajouter qu'Em-

(1) Voir l'auteur déjà cité, le chevalier Liagno.

manuel, malgré son zèle pour la propagation de la foi, ne faisait tant sa cour au saint père que pour en obtenir la permission de dépouiller les monastères et les églises. Sous son règne, le caractère national éprouva une altération considérable, et qui se fit particulièrement sentir autour de lui. Les richesses et le commerce, au témoignage des mêmes historiens, avaient perverti les anciennes et fortes mœurs. Le courage des Portugais commençait à devenir de l'arrogance; l'égoïsme et la vanité, à remplacer une noble ambition et un généreux dévouement à l'état. Ainsi rien n'atteste la grandeur personnelle d'Emmanuel parmi les grandes choses de son temps. Quant à cet autre titre de Fortuné, on ne le trouverait guère établi sur des fondements plus certains, en examinant froidement les choses. Il faut au surplus s'en rapporter à Emmanuel lui-même : tel fut l'excès de ses chagrins, à la suite de ses désastreuses expéditions d'Afrique, qu'il voulut résigner la couronne à son fils. Ces velléités d'abdication sont, il faut en convenir, le symptôme le

plus irrécusable d'un profond accablement moral, d'un désespoir réel chez les rois à qui elles prennent.

Après avoir exprimé, d'après des écrivains modernes, quelques traits d'un jugement aussi sévère, il faut, pour être juste et remplir notre tâche, avertir le lecteur que peu de princes ont été plus loués et plus admirés par ceux de son temps et de son pays, qu'Emmanuel. Son règne et son caractère sont le sujet des opinions les plus contradictoires qu'il soit possible de se figurer; celui même qui se montre le plus rigoureux à son égard (1) finit par énumérer les bienfaits de son administration : les finances organisées, d'immenses arsenaux approvisionnés, trente forteresses bâties, une armée aguerrie, une marine maîtresse des mers, le commerce, l'industrie et l'agriculture dans un état florissant, des établissements faits pour consolider la prospérité publique dans tous ses détails. Il ajoute qu'Emmanuel fut aussi juste que doux, aussi sévère que bon. Il

(1) Toujours Liagno.

est difficile de concilier le sens de ces expressions avec celles qui font de ce prince un monstre d'ingratitude et l'inutile artisan de représentations pompeusement puérielles ; un prince , en un mot , qui *a usé sans but l'opulence et le pouvoir de l'état* (1). Or, si telle est l'incertitude et le conflit des idées d'un homme qui paraît avoir fait de l'histoire de la péninsule entière une étude consciencieuse et approfondie , le lecteur comprendra qu'il n'est aisé ni de s'éclairer ni de se décider sur ce sujet ; mais peut-être conclura-t-il avec nous que la déposition de la grande majorité des historiens en faveur d'Emmanuel doit laisser ce prince en possession d'une assez belle portion de respect et de gloire.

Emmanuel compléta l'édifice législatif dont les lois promulguées par ses devanciers n'étaient en quelque sorte que les matériaux. L'ordonnance manuéline, *ordenação manoelina*, est le résultat de la refonte de l'ancien code visigothique et des essais postérieurs, qui en avaient étendu

(1) Page 242 de la 2^e partie du tome 1^{er}.

ou modifié les dispositions suivant les besoins des temps. Les ordonnances de quelques uns de ces rois forment un singulier contraste avec l'époque réputée si barbare qui les vit naître , et la libéralité de leur esprit est une sorte d'anachronisme. Jetons un rapide coup d'œil sur l'histoire de cette législation ; car aucun monument ne peut mieux exprimer le caractère d'un peuple et ses variations successives que le recueil de ses lois. Le règne célèbre d'Emmanuel occupe à peu près le point du milieu dans l'espace de six cents ans qu'embrasse l'histoire de la monarchie portugaise , depuis sa fondation , à la fin du ^x^e siècle , jusqu'à nos jours ; et cette époque est la plus favorable pour regarder en avant et en arrière , et voir, comme d'un sommet dominant, la source des institutions et le terme où leur existence s'est arrêtée.

Les nations très avancées distinguent soigneusement entre la législation politique et civile ; mais chez les peuples qui commencent , il n'y a guère lieu à cette distinction ; et il arrive souvent que de

simples réglemens sur les détails des mœurs et de la vie privée tiennent à la loi de l'état. L'histoire du Portugal offre un exemple de cette sorte de confusion très naturelle, et le lecteur a pu le remarquer lorsque nous lui avons parlé de la tenue des états de Lamégo, sous Alphonse I^{er}, en 1143. Nous résumerons donc ici quelques faits et quelques réflexions sur la législation politique et civile tout ensemble, pour obéir à la loi du sujet plutôt qu'à celle de l'usage adopté de nos jours, dans la séparation rigoureuse de ces matières.

Jusqu'à la fin du x^e siècle, les lois des Visigoths furent le code de toute la monarchie de Léon, et par conséquent du Portugal, qui en dépendait alors. Les Maures conquérants avaient respecté les lois des vaincus; d'ailleurs on sait le peu de temps qu'ils possédèrent cette partie de la péninsule.

Dès qu'Alphonse Henriquez, ou Alphonse I^{er}, fut proclamé roi sur le champ de bataille, des lois municipales et des privilèges vinrent compliquer la simplicité un peu barbare du code ancien, qui

n'était que celui des hommes du Nord , dont la valeur sauvage avait arraché l'Espagne au joug de la décrépitude romaine. En 1139 et 1143 , les états de Lamégo réglèrent , ainsi qu'on l'a vu plus haut , la succession au trône , l'acquisition ou la perte des titres de noblesse , les jugements , la procédure , certains délits et leur pénalité. Ces nouvelles lois ne furent que surajoutées , en quelque sorte , au code des Visigoths , dont beaucoup de dispositions subsistèrent ; à celles des lois de Léon , qui avaient modifié ce code , et enfin aux lois municipales du comte Henri.

Alphonse I^{er} , en adoptant pour ses sujets chrétiens l'ensemble de cette législation , permit aux Maures qu'il avait soumis d'avoir des juges de leur nation , et de suivre leurs propres lois dans les transactions civiles. Alphonse II eut des vues législatives encore plus élevées , et promulgua , en 1212 , aux états de Coimbre , des lois qui feraient honneur aux siècles les plus éclairés.

Ces lois établissaient l'égalité des hommes devant la loi , en matière de contesta-

tions civiles; elles prévenaient les sanglantes précipitations de la passion ou de l'erreur dans les jugements, en différant de vingt jours l'exécution du criminel condamné à mort; elles proclamaient d'autres principes d'une équité lumineuse (1), par exemple, la liberté de conscience; et réformaient une multitude d'abus résultant des usurpations du clergé. « Aussi, dit l'auteur à qui nous empruntons ces faits, produisirent-elles le scandale d'une révolte sacerdotale. »

Aux états tenus en 1251, Alphonse III promulgua également quelques bonnes lois, et le code de ce prince tient le second rang dans l'ordre d'importance et d'époque des monuments de la législation portugaise. « L'incomparable fils de ce monarque, le roi Denis, ajouta à ce code plus de vingt-deux lois qui portent l'empreinte du génie de la justice. » Elles offrent, entre autres preuves remarquables de la haute et paternelle sagesse qui présida à leur conception, la disposition qui permet les

(1) ANT. BRANDAM, *Monarq. lusitana*, cité par Liagno.

appels au roi en toutes sortes de matières, sans détours et sans délai (1). Enfin, le clergé s'y trouvait de nouveau réprimé et limité, et la mendicité proscrite.

Sous Jean I^{er}, le célèbre jurisconsulte Jean de Regras introduisit le code justinien, traduit en portugais, et l'on commença à porter la cognée dans la forêt de tant de lois successivement accumulées. Le code alphonsin, *codigo alfonsino*, fut promulgué par Alphonse V en 1446. Les codes postérieurs à celui-ci sont ceux d'Emmanuel et de Philippe II. Celui d'Emmanuel fut publié en 1512. Celui de Philippe II ne fut publié que sous son successeur Philippe III, en 1595 : il a été réimprimé en 1744, et l'on s'est étonné avec raison que les Portugais aient laissé subsister sur la table de leurs lois le nom d'un tyran aussi exécrationnable, depuis qu'ils ont reconquis une existence nationale.

Quant à la législation politique du Portugal, comme ce royaume se forma d'un démembrement de l'ancienne Espagne,

(1) ANT. BRANDAM, *Monarq. lusitana*, chap. 58.

ses constitutions eurent, dans l'origine, les mêmes éléments, et, dérivant des mêmes sources, subirent à peu près les mêmes vicissitudes. Le Portugal eut des cortès formées, comme celles d'Espagne, de la noblesse, du clergé et des communes. Ces cortès constituaient-elles une véritable représentation nationale? Non, puisqu'elles n'étaient que le gouvernement des vainqueurs, c'est-à-dire des hommes du Nord, qui avaient converti en maison la tente vagabonde (1).

Quoi qu'il en soit, l'esprit d'indépendance qui préside toujours aux commencements des monarchies dont le berceau fut un camp et le sceptre une épée, tem-

(1) L'auteur de la *Statistique du Portugal*, tirant du même fait une conséquence entièrement contraire, affirme que ces cortès représentaient la nation, apparemment parce que le peuple des vaincus ne devait pas compter. Cette logique nous paraît aussi peu exacte que généreuse, et nullement digne de l'écrivain savant et estimable que nous osons contredire dans cette occasion, quoique nous ayons à son livre des obligations réelles.

péra la monarchie, qui ne fut jamais absolue, bien qu'héréditaire dans les premiers temps. Mais ce premier âge fut en tous lieux de courte durée; et en Portugal, comme ailleurs, la féodalité devenue puissante, exerça une oppression qu'elle n'avait pas permise au trône; et ce ne fut qu'après avoir triomphé des barons ou grands vassaux que les rois entrèrent dans les routes du pouvoir absolu, où leur chemin fut rapide.

Dans l'indication ou le développement de ce grand fait, il faut nécessairement généraliser les termes de l'exposition; car parler de ce qui a ri va dans une contrée de l'Europe, c'est raconter ce qui se fit dans l'Europe entière, sauf pourtant quelques différences d'accident ou de localité.

Le roi convoquait les cortès et pouvait les dissoudre. Il fallait un appel formel de sa part aux titulaires ou feudataires qui les composaient en très grande majorité, et aux municipalités, pour envoyer leurs procureurs (*procuradores do povo*).

Dans l'espace de cinq cent vingt-cinq

ans , les cortès ont élu cinq rois , savoir : Alphonse I^{er}, Alphonse III, Jean I^{er}, Jean IV, et Pierre II. Dans les cortès de Coimbre , sous Jean I^{er}, le peuple dit qu'il ne voulait pas la guerre , à quoi le roi répondit que la paix et la guerre seraient toujours faites selon l'avis de ses peuples.

C'est aux cortès que les rois demandaient les subsides pour fournir aux frais de guerre ou d'administration ; et les procureurs du peuple déterminaient ce qu'on devait leur donner. Dans les cortès de Coimbre, en 1387, Jean I^{er} obtint du peuple la *siza* (le dix pour cent de la vente) ; et dans celles de Braga, de la même année, la *siza* double. C'est en 1641, 1645 et 1646 que les cortès de Lisbonne établirent les décimes pour soutenir la guerre de l'acclamation, et, d'après ce principe, les peuples répondirent à Philippe II que ce n'était pas un péché de se soustraire au paiement de la *siza*, dont la perception avait été prorogée au-delà du terme fixé par les cortès.

Ces anciennes cortès ont été convoquées

quatre-vingt-dix-sept fois (1). L'auteur qui a supputé avec cette précision arithmétique les diverses tenues de ces assemblées fait remarquer, avec beaucoup de raison, que rien n'a été plus irrégulier et plus variable que le mode de leur composition : remarque qui peut servir à prouver, contre l'opinion du même écrivain, que leur influence sur la liberté et le bonheur de la nation doit avoir été à peu près nulle. Que devient une représentation nationale dont le mode de composition est asservi au bon plaisir du pouvoir ? Ce qu'elle devient, nous le savons. Mais à défaut d'expérience *à bout portant*, le bon sens dirait assez que là où la composition d'une représentation nationale n'est pas la loi politique suprême, autant que le principe même qui reconnaît la nécessité de la représentation ; que là, dis-je, il n'existe plus qu'un simulacre, et au lieu de liberté, un moyen légal d'oppression entre les mains de la royauté.

Les dernières cortès assemblées d'après

(1) Adrien Balbi.

l'ancien mode furent celles de 1697, sous Pierre II. Depuis, les rois se dispensèrent de l'embarras de ces tenues d'états dans des vues d'*économie*, tout en protestant de leur respect pour les usages et coutumes de la nation. On verra plus tard en quoi les cortès de 1821 ont différé de ces anti-ques assemblées.

Nous allons aborder l'époque où le Por- 1521.
tugal commença à voir décliner sa puissance et sa gloire. De grands hommes soutinrent encore la renommée portugaise dans les Indes; mais le fruit de tant de succès devint de jour en jour plus infructueux à la mère patrie; des vaisseaux chargés de trésors arrivaient tous les ans sans pouvoir raviver la fécondité du sol, ni ranimer la vigueur des bras et l'activité de la pensée dans cette monarchie désormais dévouée au jésuitisme et à l'inquisition. D'affreux tremblements de terre semblèrent conspirer, avec ces deux fléaux, la ruine du Portugal: quelle trinité sinistre! Jean III avait de l'humanité et d'excellentes intentions; mais de quoi servent des vertus exploitées par le fanatisme.

Les rois de l'Inde, revenus de leur étonnement, et révoltés de l'arrogance portugaise, ne laissèrent pas aux vice-rois et gouverneurs les douceurs d'une possession tranquille : cent fois vaincus, ils revenaient cent fois au combat ; et dans ces belles et malheureuses contrées, il existait contre les Portugais cette conspiration naturelle, tacite et permanente qui se forme contre toutes les oppressions vastes et les occupations démesurées. Les rois d'Ormuz et de Calicut, avec eux cet Idalcan à qui l'on avait enlevé Goa, et qui vivait toujours dans l'espoir de se réintégrer par la destruction de ses spoliateurs, firent de prodigieux efforts ; mais le concert et la bonne intelligence manquaient à ces princes, encore plus que la tactique ; ils dépensaient leur courage en pure perte. La trahison faisait toujours avorter leurs plans : c'est le sort de toutes les confédérations de rois trop nombreuses.

Établis dans le royaume de Colombo, les Portugais, par leurs vexations, poussèrent les naturels au désespoir. Assiégés

dans leur forteresse commandée par Lopez Brito , ils firent une sortie dont l'affreux résultat fut la dévastation de toute la contrée et le massacre des habitants de tout âge et de tout sexe. L'île entière s'émut au bruit de cette horrible victoire ; les Ceylanais accoururent en foule sous les remparts de ce repaire ; mais , s'il faut en croire les historiens portugais , un secours de cinquante hommes envoyés à Brito par le gouverneur de Cochin suffit à celui-ci pour les terrasser une seconde fois, et réduire leur prince à une paix humiliante.

Les mêmes tentatives, suivies des mêmes vengeance, se répétaient à Malaca, à Cochin et dans les îles de la Sonde , et même dans les Moluques , où la domination des Portugais s'était établie avec tant de facilité. Partout il fallait souvent renouveler le combat et la victoire. Malgré leur constante infériorité militaire , les princes indiens avaient compris qu'il ne s'agissait que de prolonger la lutte ; car enfin , pour peu que le sang portugais y coulât goutte à goutte parmi des torrents de celui de

leurs sujets , il devait encore plus tôt tarir. L'époque de l'épuisement est toujours plus prochaine pour les moins nombreux. Mais cette considération n'avait pas plus échappé à leurs vainqueurs ; aussi les Portugais *exterminaient* tant qu'ils pouvaient : chaque rébellion , ainsi nommaient-ils la résistance des naturels , augmentait l'exaspération de ces hommes , qui croyaient avoir le droit de dormir sur la foi des traités imposés par la victoire ; et chaque nouvel avantage de leur part occasionait un carnage plus considérable. Enfin , il paraît assez évident que le terme de la résistance ne fut que celui de la presque dépopulation de ces diverses contrées. Tel est pourtant le sort de la force , si enorgueillie de la peur qu'elle fait aux hommes : elle ne peut trouver un sommeil sans trouble que sur les ossements et les débris de tout ce qui a la vertu de s'indigner.

1523. Le roi de Bintam avait mis sur pied une armée de vingt mille hommes, dont il avait donné le commandement à d'Avelar, Portugais renégat, pour assiéger Malaca du côté de terre, tandis qu'il devait l'attaquer

par mer. Le gouverneur de Malaca fit une sortie, dispersa les Indiens, et les massacra en détail.

Le roi de Pam s'était aussi *révolté*: Alphonse de Souza l'assiége dans sa capitale, brûle les vaisseaux qu'il trouve dans le port, égorge six mille Maures, emmène un plus grand nombre de captifs, puis assiége Patane, où s'étant saisi du roi, il le fait brûler dans des joncs (1). Les habitants épouvantés fuient dans les montagnes voisines; Souza descend à terre et ruine la place de fond en comble.

Voilà par quels moyens les Portugais étaient obligés de consolider leurs établissements. Il serait aisé de faire une accablante liste de ces terribles nécessités de la conquête; et il est impossible de les qualifier autrement qu'en les appelant des actes de férocité, malgré l'estime que l'on accorde justement au génie et à la valeur des Portugais de ce temps. Au reste, voici en quels termes s'exprime à ce sujet l'homme qui les a loués avec le plus d'en-

(1) BARROS, *Décad.*

thousiasme, je veux dire l'auteur de l'*Histoire des établissements européens dans les deux Indes* ; ce que pourraient avoir d'amer de pareils reproches pour un orgueil national trop susceptible et pour une admiration intolérante des exploits de ce temps sera plus supportable sous la plume d'un homme consacré par une grande renommée philosophique.

Après avoir tracé l'imposant tableau de toute cette gloire, de ces conquêtes et de ces trésors échus à la valeur portugaise, Raynal ajoute : « Tant d'avantages pouvaient » former une masse de puissance inébranlable ; mais les vices et l'ineptie de quelques commandants, l'abus des richesses, celui de la puissance, l'ivresse des succès, l'éloignement de leur patrie, avaient changé les Portugais. Le fanatisme de religion, qui avait donné plus de force et d'activité à leur courage, ne leur donnait plus que de l'atrocité. Ils ne se faisaient aucun scrupule de piller, de tromper et d'asservir des idolâtres (1).

(1) Voyez la note 4, à la fin du volume.

» Ils pensaient que le pape , en donnant
 » aux rois de Portugal les royaumes d'Asie,
 » n'avait pas refusé à leurs sujets les biens
 » des particuliers. Tyrans des mers de
 » l'Orient, ils y rencontraient les vaisseaux
 » de toutes les nations. Ils ravageaient les
 » côtes, ils insultaient les princes, et ils
 » devinrent dans peu l'horreur et le fléau
 » des peuples.

» Le roi de Tidor fut enlevé dans son
 » palais et massacré avec ses enfants, qu'il
 » avait confiés aux Portugais.

» A Ceylan, les peuples ne cultivaient
 » plus la terre que pour leurs nouveaux
 » maîtres, qui les traitaient avec barbarie.

» Ils avaient établi l'inquisition à Goa,
 » et quiconque était riche devenait la
 » proie des ministres de cet infâme tri-
 » bunal.

» Faria, envoyé contre des corsaires
 » malais, chinois et autres, alla piller les
 » tombeaux des empereurs de la Chine
 » dans l'île de Calampai.

» Souza faisait renverser toutes les pa-
 » godes sur les côtes de Malabar, et on
 » égorgeait inhumainement les malheu-

» reux Indiens qui allaient pleurer sur les
» ruines de leurs temples.

» Corréa terminait une guerre vive avec
» le roi de Pégu, et les deux partis de-
» vaient jurer l'observation du traité sur
» les livres de leurs religions. Corréa jura
» sur un recueil de chansons, et crut élu-
» der un engagement par ce vil stratagème.

» Nuno d'Acunha voulut se rendre
» maître de l'île de Daman, sur la côte de
» Cambaye : les habitants offrirent de la
» lui abandonner s'il voulait leur permettre
» d'emporter leurs richesses : cette per-
» mission fut refusée, et Nuno les fit tous
» passer au fil de l'épée.

» Diégo de Sylveira croisait dans la mer
» Rouge. Un vaisseau richement chargé
» le salua. Le capitaine vint à son bord,
» et lui présenta, de la part d'un général
» portugais, une lettre qui devait lui ser-
» vir de passe-port. Cette lettre ne conte-
» nait que ces mots : Je supplie les capi-
» taines des vaisseaux du roi de Portugal
» de s'emparer du navire de ce Maure
» comme de bonne prise. Sylveira s'empara
» du navire.

» Bientôt les Portugais n'eurent pas les
 » uns pour les autres plus d'humanité et
 » de bonne foi qu'ils n'en avaient pour les
 » naturels du pays. Presque tous les pays
 » où ils commandaient étaient divisés en
 » factions.

» Il régnait partout dans leurs mœurs
 » un mélange d'avarice, de débauche, de
 » cruauté et de dévotion. Ils avaient la
 » plupart sept ou huit concubines qu'ils
 » faisaient travailler avec la dernière ri-
 » gueur, et auxquelles ils arrachaient l'ar-
 » gent qu'elles avaient gagné par leur
 » travail. Il y a loin de cette manière de
 » traiter les femmes aux mœurs de la che-
 » valerie.

» Les commandants, les principaux of-
 » ficiers, admettaient à leur table une foule
 » de ces chanteuses et de ces danseuses
 » dont l'Inde est remplie. La mollesse
 » s'était introduite dans les maisons et dans
 » les armées. C'était en palanquin que les
 » officiers marchaient à l'ennemi. On ne
 » leur trouvait plus ce courage brillant
 » qui avait soumis tant de peuples. Il était
 » devenu difficile de faire combattre les

» Portugais lorsqu'il n'y avait pas l'appar-
» rence d'un riche butin. Bientôt le roi de
» Portugal ne toucha plus le produit des
» tributs que lui payaient plus de cent
» cinquante princes de l'Orient ; cet argent
» se perdait en passant d'eux jusqu'à lui.
» Il régnait un tel brigandage dans les fi-
» nances , que les tributs des souverains ,
» le produit des douanes qui devait être
» immense, les impôts qu'on levait, en or,
» en argent, en épicerie, sur les peuples
» du continent et des îles, ne suffisaient
» pas pour l'entretien de quelques cita-
» delles et l'équipement des vaisseaux né-
» cessaires.

» Il est triste d'arrêter ses yeux sur le
» moment du déclin des nations. Hâtons-
» nous de parler de l'administration de
» don Juan de Castro, qui rendit aux Por-
» tugais une partie de leurs vertus, etc. »

Tel est le langage de l'écrivain le moins suspect de préventions hostiles contre les Portugais, parmi les étrangers. Quant aux écrivains de leur nation, il ne faut leur demander à cet égard que des faits, et les faits, rendus avec naïveté, servent de cor-

rectif à l'absurde fanatisme de leurs jugements. On aurait peine à se figurer l'épouvantable sang-froid et l'étrange sécurité de conviction avec laquelle Jean de Barros raconte tant de scènes d'horreurs. Dans son livre, d'ailleurs justement admiré de sa nation comme un modèle d'éloquence historique, le caractère des Portugais conquérants des Indes est exprimé avec un frappant relief. « Leur indomptable courage, leur amour pour la gloire, pour la nouveauté, pour le danger, ne s'y montrent pas avec plus d'évidence que leur cupidité, leur férocité et leur aveugle fanatisme (1). »

Après avoir présenté ces divers témoignages au lecteur sur cette partie de l'histoire des Portugais, nous devons lui faire remarquer, pour être entièrement justes, que leurs vertus furent d'eux, et leurs crimes des hommes qui portaient un crucifix dans une main, un poignard dans l'autre, avec ces mots pour devise : *Contrains-les d'entrer*. D'où venait ce mépris altier pour

(1) SISMONDI, *Littérature du midi de l'Europe*, tome 4.

le titre d'homme , et cette prodigalité féroce du sang indien ? Elle venait de la qualité de chrétien ; et , grâce au zèle égaré des missionnaires du temps , les Portugais étaient d'impitoyables dévastateurs en vertu du titre qui aurait dû en faire les plus généreux et les plus doux des guerriers.

1524. Revenons au règne de Jean III ; jetons un coup d'œil sur ce qui se passa en Europe , et de là nous irons suivre dans l'Inde les nouveaux efforts des derniers grands hommes que le Portugal ait envoyés dans cette partie du monde.

Le lecteur sait qu'Alexandre VI , bon pape et grand géographe , avait mis fin à la querelle des couronnes d'Espagne et de Portugal , qui , depuis le voyage de Gama et de Colomb , se disputaient les mondes à découvrir. Le vicaire de Dieu avait sagement tiré une ligne infaillible du nord au sud , et divisé le globe en deux parties égales , en prenant les Hespérides pour point de départ. L'Espagne avait eu la moitié occidentale , et le Portugal , usant de la faculté de choisir , à cause de l'anti-

quité de son droit, celle de l'Orient. Cette grande opération géographique, constatée par un bref en 1494, avait pour *précédents* la bulle de Martin V, qui avait fait don au prince Henri de Portugal de toutes les terres à découvrir depuis le cap Bojador jusqu'aux Indes orientales, et les décrets confirmatifs des papes Eugène IV, Nicolas V et Sixte IV.

Après le bref d'Alexandre VI, chacun ayant poussé de son côté, les uns vers l'occident, et les autres vers l'orient, les Portugais conquièrent l'Asie, les Espagnols l'Amérique; ensuite de quoi ces rivaux, cherchant de nouvelles terres, se rencontrèrent entre l'océan Pacifique et l'océan Indien, et abordèrent presque en même temps aux Moluques. Or le terme correspondant de la ligne de démarcation ayant échappé à la prévoyance du vicaire de Dieu, chacun des deux peuples conquérants eut le droit de dire: De par le pape, ceci m'appartient.

Charles V prétendait que ces îles étaient comprises dans les 160 degrés de l'orient qui étaient échus aux Portugais. Ferdi-

nand Magellan, navigateur célèbre, qui avait abandonné le service du roi de Portugal pour se donner à l'Espagne, reçut l'ordre de son nouveau souverain d'aller s'emparer des Moluques. Les vents contraires et les courants l'ayant fait descendre dans les Manilles, il y fut massacré avec trente-cinq hommes qui l'accompagnaient. Gonçalez Gomez d'Espinosa, qui vint après, toujours pour l'Espagne, fut plus heureux, et jeta les fondements d'un établissement. Mais les vastes agitations de Charles V en Europe l'empêchèrent de soutenir ses prétentions en Asie : les Portugais, qui la voulaient toute pour eux, attendaient les Castellans au passage de Bonne-Espérance, et coulaient à fond leurs vaisseaux. On tint différentes assemblées à Séville et à Ségovie, sans que les géographes nommés pour résoudre la question parvinssent seulement à s'entendre. Enfin Charles, qui avait besoin d'argent, abandonna ces îles litigieuses aux Portugais pour un million de ducats (1).

(1) Les historiens varient sur la somme

C'est durant ces contestations que Jean III épousa l'infante Catherine, sœur de Charles V. L'empereur, de son côté, épousa la sœur de Jean III, et cette double alliance fit jouir le Portugal d'une paix profonde.

L'apparition des Français dans les mers du Brésil rappela l'attention et l'intérêt du gouvernement portugais sur ses possessions d'Amérique. Jean III destina une flotte aux *Indes occidentales*; c'est l'orgueil castillan qui avait appliqué à l'Amérique cette dénomination impropre, qui pourtant a long-temps été d'usage : les Espagnols voulaient aussi avoir des *Indes*.

Le Brésil fut divisé en capitaineries héréditaires; cependant, dans l'organisation de cette colonie, les idées religieuses, qui dominaient tous les plans de Jean III, prévalurent sur toutes les vues d'utilité directe, et la culture n'y reçut qu'une im-

comme sur l'époque du traité. Selon Argen-
sola, ce traité fut conclu à Saragosse en 1529,
et moyennant 560,000 ducats.

pulsion peu féconde. Il est probable que dès lors le germe jésuitique fut déposé dans ces contrées; car cette société, naissante à peine, jouissait déjà de beaucoup de faveur à la cour de Portugal, grâce à la bigoterie de son roi. En 1641, il fit venir de Rome les jésuites François Xavier et Simon Rodriguez.

L'affreuse inquisition avait précédé les jésuites. Dès l'an 1526 elle avait été établie à Lisbonne, et la rapidité de son influence dans toute la domination portugaise passe l'imagination.

Il faut que ses commencements aient absolument manqué de prudence et de modération, puisque le peuple portugais, indigné, réclama en masse contre l'existence du saint tribunal. Dans certains pays, sa tyrannie s'était d'abord trainée comme le serpent; mais en Portugal, elle s'élança comme le tigre, et le fanatisme lui-même en fut épouvanté. Périssent l'odieuse mémoire des rois qui ont couvé le monstre dans leur sein! et honte à l'écrivain, soit obscur ou célèbre, à qui sa conscience n'arrachera pas le même cri

qui nous échappe , quand il parlera de l'inquisition !

L'établissement de l'inquisition en Portugal fut l'ouvrage d'un imposteur très connu sous le nom *du faux nonce de Portugal*. Cet homme , nommé Jean Perès de Saavedra , de concert avec un jésuite , fabriqua une fausse bulle avec le même talent qui lui avait servi à gagner trois cent soixante mille ducats , en fabriquant de fausses lettres de change , et prit la qualité de légat *a latere* , ayant la mission d'organiser le saint tribunal. Il y réussit parfaitement : tout le monde le prit pour un véritable prince de l'église , et cette grande mystification fut consommée. Reconnu depuis pour escroc et faussaire , Saavedra fut condamné aux galères ; mais son ouvrage subsista. Ce qui est fait est fait , dit le pape Paul III , pour le moins aussi vénérable qu'Alexandre VI. En conséquence il délivra un bref confirmatif de tout ce qu'avait institué l'escroc galérien , qui depuis , rappelé du bagne , reçut les faveurs de la cour de Rome.

Quelques auteurs regardent l'établisse-

ment des jésuites comme postérieur de cinq ou six ans à celui de l'inquisition (1). La différence ne vaut pas la peine d'être discutée. Ce qu'il importe de fixer, c'est la désastreuse influence qu'ils exercèrent sur les destinées du Portugal et des Indes portugaises : or tous les historiens , à l'exception de ceux de la société de ces religieux , sont d'accord à cet égard ; il est de ces faits que l'historien le plus dominé par l'esprit de parti ne peut éviter qu'en foulant aux pieds la vérité. Que le lecteur veuille bien se souvenir que nous mettons ici tout notre mérite à la respecter : ce n'est point pour le stérile avantage de flatter des opinions philosophiques que nous racontons les crimes d'une ambition masquée de fanatisme ; si l'histoire que nous avons à exposer n'est faite que de cela , il n'y a pas de notre faute.

Cette impartialité véridique , notre suprême loi , nous oblige de dire que , parmi les premiers sujets de cette société dange-

(1) Liagno place leur entrée à Lisbonne à la date de 1541.

reuse , qui acquirent de la célébrité dans les affaires portugaises , il s'en trouva au moins *un* dont le christianisme fut de bonne foi , et qui eut des vertus : ce fut François Xavier, depuis canonisé à cause de sa mission et de ses miracles dans le Japon. On pourra me demander où est la bonne foi d'un missionnaire à prodiges : il est vrai que , pour faire des miracles, il faut nécessairement faire des dupes ; mais ce qui peut justifier saint François Xavier, c'est qu'il était dupe tout le premier de son imagination , manière de tromper le peuple qui n'est exclusive ni de la sincérité de la foi ni de la sainteté de mœurs. Toutefois ce saint homme a lui-même mérité , par l'ardeur sans mesure de son ambition convertissante , et par les ruses et les violences dont il ternit son apostolat , le blâme de tous ceux qui l'ont jugé d'après la rigueur des maximes évangéliques. La robe du jésuite malheureusement couvrait l'apôtre , et ce vêtement tient d'aussi près à la chair que la tunique empoisonnée du centaure Nessus.

Le roi Jean III, dit un historien portu-

gais, fut d'un cœur religieux, et il fut secondé par des religieux qui furent rois par le cœur (1). Le premier il admit en Portugal les pères de la compagnie de Jésus : il leur fonda la maison de Saint-Antoine, à Lisbonne, *l'aîné* de tous les établissements qu'ils aient possédés en propre dans le monde. Depuis, ce prince leur donna plusieurs autres domaines. Enfin, sa grande faveur d'une part, et leur *sainte industrie* (2) de l'autre, firent si bien, que dans très peu de temps ces bons pères eurent d'immenses possessions, avec *douze cent mille* ducats de rente, soit en Portugal, soit dans les pays conquis.

Jean III fit plus encore en faveur de cette société : il en devint membre ; il pronça les vœux des jésuites. « Dès lors, dit un écrivain de nos jours que nous avons eu

(1) Cette antithèse de mauvais goût, qui pourrait se prendre pour une épigramme contre les jésuites, malgré l'attachement que *Faria de Souza* fait paraître pour leur société, peint assez fidèlement l'excès de leur orgueil et les progrès de leur puissance.

(2) Expression de *Faria de Souza*.

occasion de citer déjà plusieurs fois , la noblesse portugaise commença à se voir obsédée par les corrupteurs de la morale chrétienne ; par cette école hypocrite qui , deux siècles plus tard , avait enfin imprégné de la théorie de l'assassinat et du régicide les plus grands seigneurs de ce pays (1).

» Mais , continue le même auteur , quoique Jean III , par sa prédilection insensée pour les jésuites , ait préparé des maux cruels à sa nation , l'histoire est forcée de convenir que , pendant un règne de trente-six ans , il gouverna ses peuples avec une grande sagesse et avec une tendresse paternelle. » Si bien que l'histoire de ce prince devint , comme celle de son illustre prédécesseur Emmanuel , un texte fécond des contradictions les moins réductibles dans une appréciation positive et fixe. On ne saurait dire au juste ce que la postérité leur doit de blâme ou de louange. En y réfléchissant attentivement , on trouve la clef de ces contradictions dans l'ascendant

(1) LIAGNO.

du monachisme sur ces rois malheureux. Livrés, quel que fût leur génie, à l'influence des moines, ils ne furent pas eux-mêmes, ou du moins ils ne suivirent pas des impulsions personnelles avec cette constance tranquille qui seule donne de l'accord et de l'harmonie à tous les actes d'une vie entière, et au caractère une véritable dignité. Ces princes étaient bons, et quelquefois grands quand ils secouaient le joug : de sorte que leurs vertus étaient intermittentes, et qu'ils avaient de la justice par accès. On dira qu'ils ont subi les idées et les mœurs de leur temps, ce qui paraît avoir un grand air de justice et d'impartialité; mais à cela on peut répondre qu'ils ont su briser le frein et mépriser la voix des oracles toutes les fois que leurs passions personnelles ont été trop contrariées. La superstition, chez les grands, n'est guère de bonne foi que lorsqu'elle les flatte : vérité de tous les temps.

Le Portugal doit à Jean III quelques établissements utiles; il aima les lettres et les sciences, et leur accorda cette protec-

tion dont les lettres se contentent avant qu'elles soient assez avancées pour comprendre qu'il leur faut de la liberté. Parmi les réformes législatives qui honorent son humanité, on peut citer celle de la loi qui condamnait les criminels à recevoir sur la face la flétrissure, châtiment de leur perversité. « Il est injuste, disait ce prince, s'ils peuvent se ranger à une vie meilleure, que les coupables traînent éternellement le témoignage infâme de leur vie passée. » De sorte que le fer rouge ne fut plus appliqué que sur l'épaule. Cependant Jean III traita avec la dernière rigueur un insensé qui osa dans une église, et en présence du prince lui-même, arracher l'hostie des mains du prêtre qui célébrait le saint sacrifice de la messe, *Quoi, toujours cette folie!* s'écria ce malheureux en empoignant le saint ciboire. Il fut brûlé vif.

Dans les guerres de l'Inde, qui continuaient avec acharnement, une foule d'hommes de courage et de génie, que les historiens nationaux nomment *d'illustres débris* du règne d'Emmanuel, soutinrent encore l'honneur et la puissance des ar-

mes portugaises au milieu de tous les délires ruineux de la rivalité , de l'ambition , de l'égoïsme.

Pendant que ces vaillants hommes remplissaient l'Asie du bruit de leurs conquêtes , d'autres continuaient , contre les Maures en Afrique , cette joute onéreuse où les villes , si souvent prises , perdues et reprises , s'usaient sous les armes avec leurs populations exterminées ; ne préparant ainsi de triomphe qu'à la férocité des lions et au triste silence du désert. Les femmes mêmes , dans cette brûlante contrée , semblaient vouloir disputer aux hommes la palme de cette valeur bouillante et de cette obstination à prix de sang qui caractérisait les Portugais. Au siège de Saffi , assiégée par le roi de Maroc avec cent mille hommes , elles eurent une part considérable à la glorieuse résistance qui pour le moment sauva cette place.

Mais il nous faut reprendre les choses en sous-œuvre , et suivre de plus près les traces de ces continuateurs de la gloire portugaise , avec les vicissitudes de la puissance de leur nation durant le règne

dont nous venons d'esquisser les principaux événements.

Garcie Henriquez , marchant sur les traces si heureusement aventureuses du capitaine Abreu , qui avait conquis l'île d'Amboine en faisant naufrage, découvrit, 1522. peu d'années après, les îles de Banda , si importantes pour leurs précieuses productions. De 1524 à 1529, Charles-Quint avait , comme nous l'avons dit , renoncé , moyennant de l'argent , à toutes prétentions sur les Moluques , et les divers souverains de ces îles avaient reconnu la protection de la nation portugaise ; ce qui , au moins dans l'opinion de ces derniers , valait autant que leur prêter foi et hommage en qualité de sujets. Ce droit de *protection* ne tarda pas à être contesté et repoussé : de là des guerres qui exercèrent la valeur et l'activité des Portugais durant tout le règne de Jean III. Le lecteur a vu les commencements de cette lutte entretenue par les jalousies et les divisions des roitelets qui se partageaient la domination de ces archipels nombreux.

Nous ne devons pas omettre en passant, 1522.

qu'à la même époque des corsaires français venant croiser sur les côtes de Portugal excitèrent l'inquiétude de cette puissance. Jean de Sylveira fut envoyé en France pour demander la restitution des prises faites sur les navigateurs de la nation. François I^{er}, dont le génie chevaleresque et le caractère généreux éclataient toujours en de telles circonstances, même aux dépens de ses intérêts, donna toute satisfaction à Jean III; et Honorat de Cais fut envoyé à Lisbonne en qualité d'ambassadeur, pour travailler au maintien de la bonne intelligence entre les deux états.

En Afrique, Mendez Zacotó, nommé gouverneur d'Azamor, détruisit le Maure Alimimer, l'un des princes maures les plus puissants, et dont la ville d'Euxovie reconnaissait la domination.

Edouard de Menezès avait succédé à Georges Siqueira dans la vice-royauté des Indes. C'est durant les premières années de son administration que plusieurs révoltes et trahisons eurent lieu de la part des peuples conquis, et surtout de la part des habitants d'Ormuz et de Calicut. Ce

vice-roi, qu'il ne faut pas confondre avec l'autre Menezès, qui fit la gloire de ce nom, était d'une avarice insatiable, et tandis qu'il ne songeait qu'à remplir ses coffres, les Portugais se voyaient de tous côtés insultés et massacrés par les vaincus. Il fallut remplacer ce lâche et cupide gouverneur, entre les mains de qui toute la conquête allait dépérissant avec rapidité. Jean III nomma à sa place le vieux Gama, le héros du cap des Tempêtes, qui le premier avait abordé dans ces contrées. Il partit, malgré son grand âge, avec une escadre de quatorze vaisseaux, ayant sous ses ordres, et en qualité de lieutenants, Henri Menezès, Pierre Mascarenhas et Lopez Sampajo, substitués l'un à l'autre pour se succéder dans la vice-royauté. La seule présence de ce grand homme, dont les vertus égalaient le hardi génie, suffit pour rétablir les affaires; malheureusement il mourut presque aussitôt. 1524. Henri de Menezès lui succéda dans le gouvernement, et son administration pleine d'intelligence, de vigueur et de justice, en domptant la rébellion, sut exciter la

reconnaissance et le respect. Les rois de Cananor et d'Ormuz lui envoyèrent des présents magnifiques : ce grand homme ne les accepta que pour les distribuer aux hôpitaux. Le roi de Calicut, qui persistait dans le projet de recouvrer son indépendance, fut étroitement bloqué dans sa capitale. Simon de Menezès, frère du gouverneur, Alvares Brito et Roderic Rapoze détruisirent les armements de quelques princes voisins, qui venaient au secours de leur allié de Calicut, avec de nombreux bâtiments de toute grandeur. Deux bateaux montés par cinquante hommes coulèrent à fond, brûlèrent ou firent échouer des vaisseaux portant huit mille hommes, tel est du moins le rapport des historiens portugais.

Le roi de Calicut, forcé à la paix, reçut garnison dans sa citadelle, et presque aussitôt voulut en chasser les Portugais. Il en fit le siège sous la conduite et par le conseil d'un ingénieur renégat sicilien. A la suite de ce siège infructueux, la citadelle de
1525. Calicut fut démolie, et le vice-roi conçut le plan de la forteresse de Diu, qui lui pa-

rut, par sa position géographique, un point de défense et un boulevard plus avantageux. Mais le terrain sur lequel on voulait bâtir fut long-temps disputé, et ce n'est que plusieurs années après que la ville de Diu tomba au pouvoir des Portugais, et vit s'élever cette forteresse depuis si fameuse par les divers sièges qu'elle soutint. Au nombre des princes ligüés pour défendre cette place, nous retrouvons cet éternel Idalcan, qui, après avoir long-temps disputé Goa aux Portugais, s'était fait prince ou roi d'une autre province démembrée, comme le Visapour, de l'ancien royaume de Décan.

Henri de Menezès suivit de près au tombeau Vasco de Gama, dont il s'était montré le digne successeur: il mourut deux ans après lui, à Cananor. Il était le troisième vice-roi depuis que l'on disait l'*Asie portugaise*. On ne trouva pas dans ses coffres de quoi pourvoir à ses funérailles: voilà des vertus; il n'y en a pas de plus riche étoffe que cette exquise et grande probité qui résiste à l'attrait corrupteur de la conquête. En général, guerre signi-

fic pillage; et pour prendre à la pointe de l'épée, chacun trouve son excuse dans l'exemple de tous. Aussi bien cette morale était, comme nous l'avons déjà dit, la plus commune parmi les Portugais; et tandis que les compagnons de Menezès demandaient un linceul au trésor public pour ensevelir leur capitaine, deux braves brigands, après s'être gorgés de richesses aux Moluques, savoir, Antoine Brito et Garcie Henriquez, se battaient entre eux pour le gouvernement de ces îles.

Bientôt les vice-rois donnèrent eux-mêmes l'exemple de ces honteuses dissensions, dont l'amour de l'or, plus encore que l'amour du pouvoir, était le mobile. Mascarenhas avait été désigné par Menezès mourant pour lui succéder: cependant cet officier, occupé alors dans une expédition lointaine, fut conditionnellement remplacé par Sampajo. Sampajo ne perdit pas de temps pour se faire une réputation de valeur et d'habileté. Il va, il cherche l'ennemi, et, à l'embouchure du fleuve Bacanor, avec une poignée de soldats, défait douze mille Naïres ou Malabares. Par ses

lieutenants, il étend ses succès aux Maldives, aux îles de la Sonde; fait reconnaître son autorité aux Moluques, et bâtit des forteresses partout. De si brillants succès l'accréditent, et le roi de Portugal, par des ordres nouveaux, le maintient dans la vice-royauté au préjudice de Mascarenhas.

Mascarenhas refusa de se soumettre à la royale contradiction qui lui donnait pour chef celui qui n'avait dû être que son successeur dans le plan secret remis à Gama, et il se présenta devant Goa pour y établir sa vice-royauté. Sampaio, à qui son autorité et son adresse avaient attiré beaucoup de partisans, fut bien servi par eux. Mascarenhas lui fut amené à Cananor, chargé de chaînes, et tous ceux qui élevèrent la voix en sa faveur furent plongés dans les cachots. Une usurpation si dépourvue de ménagements souleva et divisa les esprits. Simon de Menezès, commandant de la citadelle de Cananor, rend la liberté à Mascarenhas, et le proclame vice-roi des Indes. Le parti de ce dernier trouva de puissants alliés parmi les officiers les

plus influents par la naissance et les richesses. La guerre civile était imminente ; il fallait se battre ou arbitrer. Se battre, c'était donner gain de cause aux naturels, qui attendaient, à demi soulevés, le résultat de la querelle : on arbitra, et Sampajo eut l'art de se concilier la majorité des suffrages.

1527. Mascarenhas indigné partit pour aller réclamer à Lisbonne contre ce jugement, auquel il se fût soumis s'il lui eût été favorable, et Sampajo continua ses fonctions. Après la querelle de ces deux chefs, Georges de Menezès et Garcie Henriquez, qui gouvernaient ensemble les Moluques, se battirent aussi, et le vaincu fut privé de sa liberté : c'était Menezès. Un capitaine espagnol, d'accord avec le roi de Tidor, parvint à le mettre en liberté, se flattant de faire tourner au profit de son souverain la mésintelligence de ces ambitieux. Heureusement Charles-Quint ne pouvait pas savoir ce qui se passait alors en Asie, et dans ce moment même il traitait pour l'abandon de ses droits sur ce vaste archipel.

Ainsi, de tous côtés se mourait le pa-

triotisme ; et l'intérêt personnel , plus dévastateur que le fer et le feu , préparait la chute d'une puissance dont le maintien ne pouvait être que le chef-d'œuvre d'une administration pleine de générosité , de force et d'harmonie dans toutes ses opérations.

Nous avons donné quelque étendue au récit de ces querelles , parcequ'elles peignent fidèlement le nouvel esprit des Portugais depuis la fin du règne d'Emmanuel , et qu'elles indiquent le crépuscule de l'*âge d'or* de l'Asie portugaise , et le commencement de sa décadence.

C'est à la faveur de ces divisions que les Turcs reprirent courage : écrasés , sous le précédent règne , de l'ascendant bien plus vaste et des succès plus complets des grands hommes par qui fut illustrée l'époque d'Emmanuel , ils osèrent , sous Jean III , reparaitre dans les mers de l'Inde. Ils y furent battus en plusieurs rencontres ; mais ce ne fut pas avec toute la supériorité des premiers temps ; il paraît même que , malgré leurs défaites , ils continuèrent à infester la route ordinaire

- des vaisseaux qui retournaient en Europe, puisque Mendoze, gouverneur d'Ormuz, voulant instruire le roi de Portugal de
1528. la situation des Indes, lui-envoya par terre ce message important. Antoine Terniec, qui en fut chargé, alla par mer à Bassora, située, comme l'on sait, à l'entrée du golfe Persique. De là il se lança dans le désert qui sépare Bassora d'Alep, suivi d'un seul homme, et n'ayant pour guide qu'une boussole: montés tous deux sur des dromadaires, ils eurent le bonheur d'échapper aux ongles des lions et à la lance des Arabes. D'Alep, Terniec passa à Tripoli, d'où ils s'embarqua pour Chypre, puis pour l'Italie, et finalement se rendit par terre en Portugal. Ce voyage ne dura pas plus de trois mois. Aujourd'hui il ne peut causer aucune surprise; mais alors c'était une autre sorte de découverte. Il ne faut jamais perdre de vue que ces choses, racontées par nous dans la langue et avec les vues d'aujourd'hui, ont été faites au commencement du xvi^e siècle, c'est-à-dire il y a près de trois cents ans, espace très long dans la marche des peuples
- 1528.

et dans la succession des grands événements dont se compose leur histoire.

Nous devons placer ici une particularité qui se fait remarquer parmi la multitude d'anecdotes plus ou moins extraordinaires que les historiens portugais ont semées dans leurs récits, trop empreints de ce merveilleux qui plaît tant à l'imagination des hommes du Midi. Laurent Vasco avait visité l'île de Bornéo, et le souverain qui y régnait avait accueilli les Portugais à titre d'alliés et d'amis. Des échanges commençaient à se pratiquer avec les naturels du pays, ignorant les richesses qu'il renfermait, lorsque Vasco imagina de faire présent à ce roi sauvage d'une tapisserie représentant le mariage de Henri VIII d'Angleterre avec la tante de l'empereur Charles-Quint. A l'aspect de ce chef-d'œuvre de l'industrie européenne, le barbare, étonné et interdit, crut avoir affaire avec des enchanteurs; il se persuada que, d'un coup de baguette, les personnages royaux figurés pouvaient passer de la toile sur son trône; bref, il prit la tapisserie pour une conspiration, et chassa tous les Por-

1527.

tugais comme des traîtres (1). Ce mariage de Henri VIII n'était pas plus heureux, comme l'on voit, en peinture qu'en réalité, et à l'île Bornéo que sur les bords de la Tamise.

Sampajo, resté vice-roi, usait son crédit à force de vouloir établir son autorité : il avait destitué et persécuté tous les partisans de son rival, et perdu les meilleurs des siens dans diverses expéditions périlleuses dont le désir de faire de grandes choses lui avait fait concevoir le plan. Au nombre de ceux qui se dévouèrent à son ambition, et dont la fin fut malheureuse, les historiens citent le vaillant Alphonse de Mello, qui conduisait des Portugais aux îles de la Sonde : un naufrage le livra, avec soixante-quatre de ses compagnons, à un nabab du Bengale. Ce barbare, après s'être servi de la valeur de Mello et de ses soldats pour résister à ses voisins, le leur vendit, et ils le sacrifièrent à leurs dieux. Tel fut aussi le sort de Sousa, que les vents jetèrent dans la baie d'Achem. Les

(1) LA CLÈDE.

sauvages de l'île de Sumatra fendirent le ventre à tous les Portugais , afin d'obtenir de leurs dieux la ruine de la race entière de ces conquérants. Ainsi , de part et d'autre , les religions s'entretenaient toujours de cruautés abominables et de victimes humaines : seulement les Européens rachetaient par la multitude et l'étendue des sacrifices ce qu'il y avait dans leur fanatisme de moins direct et de moins matériel.

Les plaintes retentissantes des ennemis de Sampajo fatiguèrent enfin Jean III, et dès qu'il eut déplu, son grand courage et ses services ne furent plus rien; on lui ôta la vice-royauté. Il avait payé ses injustices par assez de travaux; mais il ne pouvait les expier que par sa disgrâce. Nuno d'A-cunha fut nommé à sa place, et partit de Lisbonne avec neuf vaisseaux, un galion et huit mille soldats. Le lecteur aura déjà remarqué sans doute que la population de la nation conquérante en Asie avait un besoin continuel de se recruter des renforts envoyés par la mère patrie. Ce qui ne périssait pas dans la guerre périssait

par le climat; et ce qui échappait au glaive ou à la maladie, se fondant par des unions plus ou moins libres dans les populations indigènes, ne produisait qu'une race métisse, plus empreinte du sol que de l'origine paternelle, et dont probablement il y avait peu de services à tirer. Ce mélange même des races dut être une des principales causes de l'affaiblissement de la puissance portugaise; mais je n'ai pas vu que ce fait ait été remarqué par aucun historien; et, par cette raison, je ne le présente que comme une plausible conjecture.

1529. . Sampajo combattait et remportait encore de nouveaux avantages, lorsque son successeur était déjà devant Goa. Son dernier exploit fut la prise de Tanor, qu'il soumit conjointement avec son brave lieutenant Antoine Sylveira. Sampajo détruisit la flotte du roi de Cambaye, de qui relevait la ville de Tanor; et Sylveira tailla en pièces quatre mille cavaliers qui marchaient le long du rivage, sous le commandement d'Alu-Kan, suivant la flotte pour protéger son débarquement. Cet au-

dacieux capitaine Sampajo céda enfin le commandement, et alla se faire juger à Lisbonne. Quand ses ennemis le virent renversé, ils laissèrent la reconnaissance et l'admiration des Portugais s'exprimer sans contrainte. Sampajo méritait ces deux sentiments : il avait en peu d'années mené à bonne fin d'immenses entreprises ; il avait peuplé de forteresses l'Asie portugaise et reculé ses limites ; il avait embelli Goa, Ormus, Chaul et Cananor ; il avait pris un nombre prodigieux de vaisseaux aux Malabares ; il en avait détruit davantage , et il laissait une flotte de cent trente-six voiles ; enfin, il n'avait point dilapidé ; et, quoiqu'il eût amassé une immense fortune , on ne pouvait accuser son administration. Tels sont les traits sous lesquels il est représenté par les historiens ; et, il faut en convenir, ce sont ceux d'un habile homme : mais de quoi sert l'habileté contre la fortune et contre le caprice des cours, bien plus cruel encore ? Sampajo fut condamné, et ses richesses suffirent à peine à la réparation pécuniaire qui lui fut imposée au profit de Mascarenhas son rival,

et du fisc ou trésor royal , le rival en tous pays de tous ceux qui ont de l'argent. Cet homme rare mourut dans une affreuse misère.

Nuno d'Acunha poursuivit avec activité les plans de ses prédécesseurs contre l'importante place de Diu , capitale et clef du royaume de Cambaye. La ville de Deman tomba d'abord en son pouvoir , et bientôt après Bacaïm , autre ville de la côte de Malabar , que Badur , roi de Cambaye , abandonna en quelque sorte pour satisfaire l'ambition portugaise. Mais cette ambition tendait à Diu , qui ne tarda pas à les recevoir pour maîtres , après une résistance vigoureuse , quoique de courte durée. Badur , qui avait sur les bras l'empereur de Mogol , demanda la paix aux Portugais , et l'obtint au moyen d'une renonciation absolue et perpétuelle aux villes qu'il venait de perdre. Quand il fut débarrassé d'un côté , Badur , comme de raison , chercha à se réintégrer de l'autre , et , sans égard au traité imposé par la force , voulut reprendre Diu. Il livra un combat terrible aux Portugais comman-

dés par le vice-roi lui-même ; ses vaisseaux furent pris, dispersés ou coulés à fond ; et lui, s'étant jeté à la nage au moment de l'abordage, fut tué dans l'eau d'un coup de lance.

Au moment où la conquête du royaume de Cambaye semblait affermir l'empire portugais en Asie, d'affreux malheurs bouleversèrent le vieux Portugal. Nous avons déjà mentionné plusieurs tremblements de terre ; le dernier n'avait pas plus de dix ans de date : on les avait oubliés, et, selon les historiens, les peuples jouissaient avec sécurité des douceurs d'un bon gouvernement et d'une pleine paix déjà longue. Tout-à-coup, rompant une sérénité trompeuse, un épouvantable ouragan déchire les cieux, dévaste les campagnes ; et, quand la fureur des éléments semble s'être apaisée, la terre s'entr'ouvre pour abîmer dans son sein de grandes cités entières avec leurs populations. Tel fut le sort de Sanctarein et d'Almérin : Lisbonne périt en partie. Le tremblement de terre dura huit jours ; églises, palais, chaumières, tout fut détruit ; et, à la fin,

le Tage , s'élançant de son lit , couvrit de ses ondes furieuses la moitié du pays qu'il fertilisait , et acheva les calamités publiques par la ruine des moissons. Le roi et toute sa famille furent obligés de camper sous des tentes en rase campagne. Cependant, sur ce sol jonché d'effrayants débris, la vanité ne laissa pas de poursuivre ses rêves , et les princes ne cessèrent point de dire : Rempportons des victoires , et faisons-nous sur la terre des héritages de puissance qui ne périssent pas.

1537. La prise de Diu troubla de nouveau le sommeil apathique des Ottomans. Maîtres absolus de toutes les routes de la mer et de toutes les étapes de l'Inde, les Portugais ne laissaient plus entrer une voile dans le golfe Arabique. Soliman bacha, bey ou gouverneur d'Égypte, reçut du sublime divan l'ordre de forcer le passage et d'arriver jusqu'au rivage de Cambaye. Il y parvint en effet, avec une flotte de quatre-vingts voiles chargée d'un immense appareil de guerre, et investit Diu. Les chiourmes de ces galères étaient, dit-on, composées d'esclaves chrétiens, et de Véniti-

tiens principalement. Antoine Sylveira défendait cette place avec six cents hommes, et les Ottomans furent forcés d'en lever le siège après trois mois de travaux, de combats et de pertes. Soliman bey alla se dédommager dans le royaume d'Aden : il prit et pillà la capitale de ce nom, après avoir perfidement assassiné le prince ami des Portugais qui y régnait. Les Portugais coururent au secours de leur allié, et, chassant devant eux les barbares, enlevèrent au bey toute son artillerie et ses bagages. Aussi lâche que cruel, l'eunuque Soliman laissa les rivages couverts de ses blessés, mutila horriblement ses prisonniers, puis descendit précipitamment à Suez. De là, s'étant rendu à Constantinople, sa tête sanglante ne tarda pas à paraître sur les portes du sérail.

Cette expédition des Ottomans et des Mamelucks d'Égypte avait été provoquée par les Indiens. Cojé Sophar, ministre favori du roi de Cambaye, avait convié à la destruction des Portugais Soliman bacha, bey d'Égypte; mais les cruautés affreuses de ce dernier contre les Indiens

eux-mêmes, et son dessein mal déguisé de n'arracher le pays aux chrétiens que pour l'accabler du joug plus pesant des sultans, firent échouer l'entreprise : Cojé Sophar souhaita la victoire des Portugais, et la favorisa par ses intrigues.

Tandis que ces deux vils ministres, l'eunuque et le renégat, car Sophar était renégat, luttaien^t perfidement l'un contre l'autre par des moyens dignes d'eux, les hommes portugais comblaient la mesure de toutes les vertus guerrières, et déployaient la plus grande intelligence et les plus rares talents. Contre un si grand courage et un enthousiasme partagé par les femmes mêmes, il servit de peu aux Ottomans de dresser leur formidable artillerie. Elle se composait, au rapport des historiens, d'un grand nombre de pièces d'un calibre prodigieux, lançant des boulets de cent livres pesant, et de mortiers que l'on ne chargeait qu'avec des pierres de six ou sept pieds de circonférence. La stupidité turque a long-temps affectionné ces vastes bouches à feu, dont l'effet est reconnu bien médiocre aujourd'hui. Mais

alors les proportions d'un tel appareil étaient effrayantes pour l'imagination, et l'art des fortifications était encore dans l'enfance. Celles de Diu, achevées à la hâte, tombèrent au bout de vingt-cinq jours sous le choc de ces gigantesques machines. Il ne resta pour remparts à cette place que les cuirasses des Portugais et les cœurs magnanimes qu'elles recouvraient. Ils furent suffisants, bien que ces intrépides soldats eussent déjà péri la plupart, mais sous des monceaux d'ennemis.

Quand les murailles furent en ruine, on vit, dans plusieurs assauts répétés, de petits pelotons portugais repousser, culbuter des bataillons musulmans. Six cents hommes résistèrent à vingt-deux mille ennemis; et finalement, quand les assiégeants se retirèrent, il ne restait plus que quarante hommes en état de manier l'épée usée dans leurs mains.

C'est à cette époque que les historiens rapportent l'arrivée à Lisbonne des jésuites François Xavier et Simon Rodriguez, dont nous avons parlé déjà. Le premier, destiné pour l'Inde, avait reçu du pape

1540.

Paul III le caractère de légat *a latere*. La mission de Rodriguez, moins périlleuse et moins brillante, se bornait au Portugal. Il ne fut pas écorché comme son pieux confrère, mais aussi n'est-il pas devenu saint.

Alphonse de Souza, nommé à Lisbonne pour succéder à Noronha, arriva bientôt, amenant avec lui l'apôtre futur, Xavier. C'est sous l'administration de ce vice-roi que les Portugais pénétrèrent dans le Japon. Depuis ils en furent expulsés, et ce pays s'est jusqu'à nos jours défendu de toutes les tentatives et de tous les pièges de la rapacité européenne.

En explorant la côte orientale de l'Afrique, les Portugais avaient déjà, depuis plusieurs années, rencontré les deux grands états que baignent le Niger et le Nil, et que borde le canal de Mozambique, l'Abyssinie et l'Éthiopie. Un autre royaume, celui d'Adel, rivalisait alors de puissance et de richesse avec ces deux monarchies sémi-chrétiennes. Les Éthiopiens et les Abyssins s'étaient unis aux Portugais, à cause de leur religion. Ces Africains, livrés à mille pratiques superstitieuses et barbares, se

retrouvaient pourtant, avec les peuples d'Europe, à la source de leur croyance, qui devenait pour eux un sujet d'orgueil, au milieu de cette sauvage Afrique toute prosternée devant d'abjects fétiches. Le roi d'Adel était païen ; et la guerre éternellement subsistante entre eux reprit une nouvelle force à l'arrivée des Portugais conduits par Christophe de Gama, l'un des fils du célèbre Vasco. Ce capitaine, après maintes victoires, abusant de la confiance qu'inspire le succès, succomba sous les coups des barbares, à qui les musulmans venaient de se réunir ; mais il fut bientôt vengé par une expédition des Portugais, qui soumirent le royaume d'Adel à l'Éthiopie. Le souverain de cette monarchie détermina un grand nombre d'Européens à s'établir dans ses états ; et telle fut l'origine d'une nouvelle colonie chrétienne, que le pape mit sous le gouvernement spirituel d'un patriarche envoyé de Rome. Quelques années plus tard (en 1554), des missionnaires jésuites voulurent engager le souverain de cet empire à se réunir à l'église romaine ; mais le clergé africain

et son patriarche, maîtres chez eux , ne voulurent rien avoir à démêler avec l'évêque de Rome.

L'intervalle de sept années qui sépare le second siège de Diu du premier est rempli par les expéditions des deux chefs qui occupèrent la vice-royauté durant cet espace , Mascarenhas et François Baretto. Ces vice-rois, en général, duraient peu au rude métier qu'ils étaient obligés de faire. De 1543 à 1555, les pays de Canara et de Concam , qui forment la partie antérieure de la bande de terre appelée côte de Malabar , reconnurent la domination portugaise. Elle s'étendit en même temps jusqu'à Tata , aux sources de l'Indus. Le nouveau roi de Cambaye , Ibram Idalcan, fils de celui à qui jadis Goa avait été enlevée, ayant hérité de la haine de son père pour les Portugais, et de sa valeur, gênait leurs vues d'agrandissement. Les Portugais allumèrent la guerre civile dans ses états, lui donnèrent un compétiteur qu'ils reconnurent roi de Visapour, à la condition que celui-ci reconnaîtrait de son côté la légitimité de leur domination sur tous

les pays qu'ils venaient récemment de soumettre. Cet accord fut conclu ; mais le roi de la façon des Portugais, vaincu par son rival, et tombé entre ses mains, expia par un affreux supplice sa royauté intrusive, et la guerre recommença avec fureur contre cette race d'Idalcan, qui ne finit jamais dans l'histoire de l'Asie portugaise. Tous ces petits despotes de l'Inde jouissaient très peu de l'amour de leurs malheureux sujets ; tous étaient, plus ou moins, selon l'étendue de leurs états, parents de leurs dieux et cousins de quelques astres. Mais l'on conçoit qu'il n'y avait rien de si chancelant que ces royautés ridicules, et que les Portugais dûrent trouver un puissant auxiliaire dans le légitime mécontentement des esclaves qui les subissaient. Les rivalités perpétuelles de ces potentats entre eux étaient une autre source d'avantages immenses pour les conquérants : quelque braves qu'ils fussent, ils ne négligeaient aucun des moyens que conseille la politique. Quand ces princes indiens n'avaient pas la guerre avec les étrangers, ils se déchiraient entre eux comme des bêtes

féroces. Dans de vastes plaines divisées en une multitude de souverainetés, non défendues par des barrières naturelles, les contestations armées sont l'état naturel des princes, et les promenades militaires leurs délassements.

1560. A travers toutes les vicissitudes de la conquête, l'église poursuivait tranquillement le cours de ses progrès, ne perdant jamais un pouce du terrain qu'elle avait gagné. Deux évêchés venaient d'être érigés, l'un à Cochín, l'autre à Malaca, suffragants tous deux de Goa, qui jouissait, dès l'origine, du titre de métropole des Indes chrétiennes. Les jésuites s'infiltraient dans tous les établissements portugais, absorbaient toutes les dignités de l'église, convoitaient la Chine, et commençaient à persécuter les autres religieux leurs rivaux dans ce profitable apostolat. Quant à l'inquisition, la flamme sinistre des bûchers qu'elle allumait à Goa épouvantait déjà l'Europe.

Pour compléter le tableau des événements de l'Inde qui appartiennent au règne de Jean III, il faut dire un mot du

second siège de Diu , et de Jean de Castro.

Don Juan de Castro avait succédé à 1546.
Martin de Souza dans la vice-royauté. Castro avait plus de culture intellectuelle qu'il n'était ordinaire d'en voir aux nobles de son siècle. Le feu de son courage s'était allumé aux récits des auteurs grecs et romains , et ce culte des muses parmi les armes avait donné à sa valeur et à toute sa personne la grâce et la majesté de l'héroïsme antique ; c'était un contemporain des Scipion , jeté dans l'Inde sous la bannière de la croix.

Cojé Sophar, dont la haine pour les Portugais avait été trompée une fois déjà par l'événement de Diu, régnant sous le nom de son jeune souverain, médita une nouvelle entreprise sur cette place. Il périt dès le commencement du siège. Son fils le continua. Ce nouveau chef des Malabares s'appelait *Rumécan*, et certes il doit être nommé, car les Indes n'ont jamais offert aux Portugais, durant tout le cours de leurs conquêtes, un adversaire plus digne d'eux et plus digne de la puissance, par son indomptable courage, par

ses talents, et par son généreux mépris de la vie. Il la perdit à ce siège de Diu, après des prodiges de bravoure et d'opiniâtreté de la part de ses naïres (1), qui, sous lui,

(1) Le nom de *naïres* était celui d'une caste privilégiée, et vouée au métier des armes dans la plupart des états malabares. Ils composaient la noblesse du pays, avec les prêtres s'entend, qui nulle part n'ont pris la dernière place. Raynal a très bien remarqué que « les lois féodales, » nées parmi les rochers et les chênes du Nord, » avaient poussé des racines jusque sous l'équateur, dans les vastes et délicieuses plaines de l'Inde. » Il aurait pu dire encore que ce sol leur était bien plus propre, et qu'elles s'y étaient développées avec une plus inhumaine fécondité. Dans l'immuable séparation des castes de l'Inde, il y avait sans doute plus d'avidité et de malheur pour les classes méprisées que la servitude de la glèbe la plus rigoureuse n'en faisait peser en Europe sur les gens de *pote*, hommes tenant au sol comme les bestiaux ou les plantes. Et voici ce qu'étaient les nobles chez la nation de l'Inde la plus belliqueuse, la plus élastique, et par conséquent la moins asservie.

« Les nobles ou naïres (dit La Clède, copiste

étaient devenus égaux aux Portugais. Ne pouvant obtenir la victoire, il chercha la mort, déguisé sous les habits d'un simple soldat, de crainte qu'au fort du combat on n'épargnât sa vie pour le faire prison-

• assez exact des historiens originaux) ne se
 • marient jamais, mais ils ont plusieurs mai-
 • tresses de même condition qu'eux, et ces
 • maîtresses ont plusieurs amants nobles aussi
 • comme elles. Il est défendu aux uns et aux
 • autres, sous peine de mort, non seulement
 • de se mésallier, mais même d'avoir le moin-
 • dre commerce avec les roturiers, qu'ils mépri-
 • sent et maltraitent beaucoup. Ils ne dérogent
 • jamais, quelque action honteuse qu'ils fassent;
 • et le roturier reste toujours dans la roture,
 • quelque vertu qu'il fasse briller, et quelque
 • service qu'il rende à l'état. Personne ne sort
 • de la condition où il est né, et les métiers y
 • sont tellement distingués, que ceux de l'un
 • ne peuvent marier leurs filles à ceux de l'au-
 • tre. Les naïres embrassent tous le métier
 • de la guerre : ils sont braves et courageux :
 • ils marchent nus depuis le nombril en haut,
 • et de là en bas ils sont couverts jusqu'au gras
 • des jambes. Leur fierté et leur orgueil sont
 • insupportables. Si quelqu'un qui ne soit point

nier. Il fut reconnu sur le champ de bataille parmi la multitude des cadavres : la mort n'avait pas entièrement effacé la fierté de ses traits ; et il serrait encore la poignée de son cimenterre brisé dans ses mains.

» de noble race les touche par hasard, ils
» le tuent pour venger cet accident, qu'ils re-
» gardent comme une injure. Ils font marcher
» devant eux leurs esclaves, et à l'entrée de cha-
» que rue ils font crier : *Poo ! poo ! poo !* c'est-à-
» dire, *place ! place ! place !* et le peuple se retire
» promptement dans ses maisons pour laisser la
» rue libre aux naïres.

» J'ai dit qu'ils étaient courageux, et en ef-
» fet ils ont pour principe de ne jamais reculer
» dans les combats : ils se jettent avec une fu-
» rieuse intrépidité au travers des lances et des
» épées ; ils s'élancent dans le feu, et poursui-
» vent leur ennemi jusqu'à ce qu'ils l'aient
» frappé de mort, ou qu'ils restent eux-mêmes
» sur la place. D'ailleurs ces naïres ont tous les
» défauts et les vices de leur nation : légers, in-
» constants, fourbes malgré cette valeur, et ava-
» res. Un rien les fait changer de sentiment, et
» ils regardent un penchant si déraisonnable
» comme une vertu. » (*Hist. gén. de Portugal*,
tom. 1^{er}, pag. 565.)

Voilà quels hommes devenaient peu à peu les Indiens; et voilà ce que peuvent le mouvement, l'exemple et les nouvelles mœurs, contre les habitudes surannées d'un peuple et ses vieilles lois !

Dans ce second siège de Diu, où les Portugais firent pourtant des choses merveilles en force guerrière, la lutte parut bien plus égale, et le résultat fut longtemps balancé. Au bout d'un siège de huit mois, soutenu par Mascarenhas, au milieu de toutes les privations et de toutes les misères, l'escadre du vice-roi, long-temps retenue à Goa par les vents contraires, parut enfin dans le golfe de Cambaye; elle était forte de quatre-vingt-dix voiles. La vigueur expirante des assiégés se ranima : on combattit la nuit même et tout le jour suivant avec un incroyable acharnement; enfin la mort de Rumécán décida la victoire en faveur des Portugais, et la place de Diu fut définitivement leur conquête. Jean de Castro rentra triomphant à Goa, suivi des chefs des vaincus, monté sur un char, portant des palmes dans sa main et une couronne sur sa tête; et comme Castro

avait préludé à cette glorieuse victoire par des prières publiques, et, après l'avoir remportée, avait fait ensevelir les Portugais qui avaient péri avec toutes les cérémonies pieuses prescrites par le culte catholique, on dit de lui qu'il avait vaincu en soldat chrétien, et triomphé en héros païen. C'est durant ce mémorable siège de Diu que ce grand capitaine emprunta des juifs de Goa cent mille écus sur une de ses moustaches. Tous les collecteurs d'anecdotes, en rapportant ce trait en effet si singulier, et si expressif du génie toujours chevaleresque de l'époque, malgré tant de vices, ont négligé de savoir une circonstance qui le rend plus touchant encore qu'extraordinaire. Ferdinand de Castro, fils de ce héros, à peine âgé de dix-huit ans, périt sous les remparts de Diu, dans une sortie : son père, retenant ses larmes, fit chercher son corps pour le faire embaumer ; et tel était le gage qu'il voulait donner aux juifs ! Mais trop de coups et de blessures tombés sur cet enfant généreux ne permirent pas de faire servir son cadavre à l'usage auquel on le

destinait : il était en lambeaux. « Eh bien ! dit alors Castro , je leur enverrai une partie de ma propre personne ; » et il coupa sa moustache. Ce gage , reçu avec des marques d'admiration , lui fut cependant aussitôt renvoyé avec une somme au-dessus de celle qu'il avait demandée ; car , même à des juifs , suffisait la parole d'un tel homme.

QUATRIÈME ÉPOQUE.

RÈGNE ET CATASTROPHE DE DOM SÉBASTIEN.

*Décadence de l'empire portugais dans
l'Inde.*

1557
à
1578. Les écrivains portugais, doués la plupart d'une imagination vive, semblent couvrir d'un crêpe funèbre la muse de l'histoire, en abordant le règne si malheureux de dom Sébastien. Leur patriotisme s'émeut, et leur sensibilité se passionne, en voyant, d'un côté, s'évanouir les derniers jours de l'âge d'or du Portugal, et de l'autre, tomber, tout infecté de fanatisme, un jeune prince qui pouvait être un très grand homme et un très bon roi, si son éducation eût été confiée à d'autres qu'à des jésuites. La nature avait tout fait pour lui ; et parmi les héros de la morale, il n'en est pas un seul peut-être qui fût né avec un instinct plus déterminé pour les actions vertueuses et les grandes choses. Les hy-

pocrates corrupteurs d'une si riche jeunesse n'en firent qu'un fanatique insensé, excessif en dévotion, excessif en romanesque chevalerie, et surtout excessif en haine contre tout ce qui n'était pas chrétien de la communion romaine. Ce malheureux prince, dont l'âme était d'ailleurs si fière, interrogé par un mandataire du pape sur le titre dont il aimerait le mieux se prévaloir, répondit que c'était celui de *très obéissant* et de *très soumis* à sa sainteté. Il méprisa les conseils de ses vieux serviteurs pour n'écouter que des moines et des prêtres; il méprisa les vœux de ses sujets, et leur amour qui avait environné son intéressante enfance; enfin, poussé par son démon funeste, il alla périr avec la fleur de sa noblesse sous le cimeterre des Maures, et ensevelir avec lui en Afrique la prospérité et la splendeur de la monarchie portugaise. Elle ne se releva plus en effet du coup qui lui fut porté par les désastreuses folies de ce règne.

Sébastien n'avait que trois ans à la mort 1558.
de Jean III (1). Catherine d'Autriche, son

(1) Jean III avait eu neuf enfants : tous mou-

aïeule, avait été nommée régente du royaume par le testament du roi défunt : le premier acte de son administration fut d'écrire à Paul IV pour obtenir la bénédiction pontificale, et se placer sous la protection du saint siège. Malgré ce dévouement pour Rome, les jésuites, puissamment étayés par le cardinal infant, et par le père Louis de Camara, précepteur du jeune prince et jésuite lui-même, abreuvèrent de dégoûts cette princesse, lui aliénèrent impitoyablement le cœur, et lui ravirent le respect de son petit-fils; de sorte que la pieuse régente se vit forcée de se démettre du gouvernement. « Elle livra la monarchie au cardinal infant, ce qui était la même chose que la livrer aux jésuites, et se retira navrée de douleur (1), emportant les regrets de la nation, qu'elle avait gouvernée avec une sollicitude maternelle. »

rurent jeunes. Sébastien, fils du dernier de tous, don Juan, qui avait épousé Jeanne, fille de Charles V, naquit après la mort de son père.

(1) LIAGNO.

« Cependant ces intrigants surent tout
 » préparer pour que le concile de Trente
 » fût reçu sans la moindre restriction ,
 » non seulement dans ce qui regarde la
 » foi de l'église catholique romaine, mais
 » aussi dans ces décrets où l'on réduit la
 » religion à l'obéissance aveugle et sou-
 » vent scandaleuse que les évêques de
 » Rome exigent de toutes les églises du
 » monde. Le roi dom Sébastien était alors
 » âgé de dix ans. Ce fut au cardinal infant
 » dom Henri , successeur de la reine dans
 » la régence , que la nation portugaise fut
 » redevable de la publication de la bulle
 » de clôture de cette fameuse assemblée
 » où, malgré les clameurs et les protesta-
 » tions de tant de gens de bien , on ne con-
 » sentit à un simulacre de réforme que
 » pour voir ériger en loi fondamentale de
 » l'église chrétienne une infinité d'abus
 » sacrilèges , de prétentions injustes , d'u-
 » surpations pleines de perfidie et d'ini-
 » quités. La réception pure et simple d'un
 » tel concile est une calamité à marquer
 » dans les annales d'une nation. Dans la
 » suite, en 1770, dom Sébastien ratifia à

» plusieurs reprises, et avec l'enthousiasme
» qui lui était propre, la réception de ce
» même concile (1). »

La politique astucieuse de la cour de Rome, secondant à merveille les soins des jésuites, enivra de ses faveurs sacrées cet adolescent, dont le délire fait pitié en lisant son histoire ; car, étranger aux affections que le cœur humain préfère à cet âge, il eût baisé la pantoufle du saint père avec plus de tendresse que la main ou le vêtement de la plus belle femme de sa cour. Lorsqu'ayant atteint sa quatorzième année, les rênes du gouvernement lui furent remises en vertu de la décision des cortès, il parut dans la cérémonie de son couronnement avec un chapeau et une épée bénits de première main, puisque le
1568. pape lui avait envoyé de Rome ces deux parures. Pie IV tenait singulièrement à l'engager dans des guerres de religion. Ce

(1) Le passage marqué de guillemets est textuellement emprunté à un écrivain *catholique espagnol*, que nous avons déjà cité plusieurs fois et toujours avec estime, tout en osant le contredire à certains égards.

successeur de saint Pierre savait son métier, car le siège pontifical a toujours prospéré, et le Vatican a toujours fait fête quand les hommes se sont massacrés pour la plus grande gloire de Dieu (1).

Dom Sébastien, avant même qu'il eût atteint sa majorité, s'était tracé une sorte de plan de conduite journalière, où, parmi d'admirables résolutions, et des maximes dignes de la philosophie antique des stoïciens, se manifestent le servilisme et la puérilité abjecte d'une éducation toute monacale. Dans cette espèce de code personnel il se promet de punir avec la dernière rigueur quiconque lui parlera contre la chasteté. Les jésuites lui avaient enseigné cette vertu ! Il est vrai que les émules de Sanchez n'avaient pas encore composé leurs livres. Il recommandait sans cesse aux personnes pieuses de prier Dieu de le

(1) Et ce n'est point un sarcasme amer, mais une vérité prouvée par trop de pages des annales de l'Europe. Tout le monde sait les odieuses fêtes auxquelles donnèrent lieu, dans la capitale du monde chrétien, le massacre de la Saint-Barthélemi et l'assassinat de Henri III.

faire chaste. « Sans doute, comme le dit un » écrivain, on ne peut qu'admirer un jeune » homme que le diadème avec tous ses piè- » ges, la cour avec toutes ses flatteries, les » mauvais prêtres avec tous leurs sophis- » mes, une jeunesse vigoureuse, des oc- » casions fréquentes et une morale corrom- » pue, ne peuvent point arracher à des » résolutions fortes. » Mais en considérant que les plus grands rois et les meilleurs des hommes ont rarement brillé par ces sortes d'abstinences claustrales, il est permis d'admirer beaucoup moins dom Sébastien.

S'il devait avoir sa part des faiblesses humaines, le Portugal doit amèrement regretter qu'il n'ait pas été gouverné par les femmes au lieu de l'être par les jésuites : il pouvait s'en trouver une, sans doute, amoureuse de sa gloire et touchée des intérêts de son pays, dans ce pays si fécond en sentiments patriotiques et où les femmes furent admirables et magnanimes presque aussi souvent que les hommes. C'est d'ailleurs un genre d'influence qui n'a pas toujours répugné à la gloire et

à la prospérité d'un empire ; il ne messied pas à la majesté des princes, il peut s'accorder avec leurs devoirs ; et , dans l'opinion des peuples, il ajoute certainement à la grâce et à l'attrait de leur jeunesse.

Les moines , ces dominateurs abrutissans du moyen âge , ne cherchaient du moins leur proie que dans les monarchies vermoulues et dans les races tombées en caducité. Il appartenait aux jésuites , dont l'ambition fut bien plus exquise , et l'habileté bien plus grande , de jeter leurs filets sur les fiers conquérans de l'Asie, sur une nation toute brillante , pleine de sève et de vigueur, et sur un roi enfant , organisé pour devenir le Séide couronné de la vaste famille de Loyola. Poursuivons ce rapide exposé des faits ; on verra s'il est ou non permis de soutenir que cette société avait conjuré la perte de dom Sébastien , pour faire du Portugal entier un couvent de jésuites , et pour dominer ensuite le monde avec les richesses de l'Asie. Ce projet était gigantesque ; mais quand la théocratie fut-elle modérée dans ses plans ? D'une autre part, rendons à cette

société la justice de dire qu'elle eut toujours dans son sein des hommes de la plus haute portée, et du génie le plus vaste et le plus hardi, déguisant une fière virilité sous le plus savant patelinage.

Lecours d'un torrent dont on a resserré le lit devient plus terrible et plus impétueux. L'humeur belliqueuse du jeune prince devait s'accroître de toute l'énergie des autres penchants qu'il avait domptés et réduits au silence; aussi son histoire est toute pleine de ces traits d'une témérité insensée que la raison blâme en des particuliers, et doit bien plus sévèrement improuver chez les princes. Les hasards et les dangers de la chasse, qui n'ont rien que de noble, ne pouvaient contenter cette soif de périls et de mouvement qui brûlait ce noble infortuné, imposant même au milieu de ses folies. Sortant seul de son palais, et suivi d'un page, il errait la nuit, bravant les accidents d'une grande cité encore sans police, prêt à tirer l'épée contre le premier brigand audacieux. Les garnisons des tours de Belem et de Saint-Jean avaient ordre de ne laisser passer

aucun vaisseau sans le visiter , et de le couler à fond en cas de résistance. Dom Sébastien , de l'autorité de qui émanait cet ordre , se jette dans un brigantin avec quelques seigneurs , et passe fièrement entre les deux tours : on tire le canon sur le brigantin ; heureusement on le manque , et le roi vient aborder au palais , s'applaudissant avec ses compagnons d'une si stérile consommation de bravoure , d'une si déplorable étourderie. Jeté hors des routes prescrites par la nature au cœur humain , tel était ce jeune homme : son âme n'avait point d'équilibre ; immodéré , impétueux , aveugle , il poursuit la gloire , et ne trouvera que la défaite , la honte et la mort.

Sébastien n'avait pas plus de vingt ans lorsqu'il passa pour la première fois en Afrique , comme pour aller reconnaître le terrain sur lequel il se préparait à triompher. Soumettre l'Afrique entière avec ses seuls Portugais lui paraissait une chose aisée ; ses lâches flatteurs l'entretenaient dans cette illusion et lui montraient dans un prochain avenir l'Asie , l'Afrique et l'Amérique , c'est-à-dire les deux tiers et

de mi du monde réunis sous sa domination. Malgré cette confiance dans ses forces, il crut devoir inviter son oncle, Philippe II, à se joindre à lui pour cette grande expédition. Le fourbe monarque, instruit des vertiges belliqueux de son jeune voisin, comptait sur sa ruine; aussi, tout en refusant, sous divers prétextes, des troupes qu'il espérait plus utilement employer, il engagea beaucoup son neveu à poursuivre sans relâche l'exécution d'un si glorieux dessein. Le plus grand homme de guerre qui fût à la cour de Philippe, le fameux duc d'Albe, également invité par dom Sébastien à cette partie de plaisir contre les Maures, refusa de même, probablement par l'ordre de son souverain; du moins il mit à ses services un prix qui devait les faire rejeter: il demandait à diriger l'expédition avec des pouvoirs illimités. Le roi de Portugal s'offensa de cette prétention, et répondit que personne excepté lui-même ne commandait là où il était; que d'ailleurs le Portugal ne manquait pas d'officiers généraux d'une habileté égale à celle du duc d'Albe. Cela pou-

vait être vrai, mais ne servait de rien, parceque dom Sébastien tournait en ridicule la prudence de ses vieux guerriers, et n'écoutait que les jeunes compagnons de ses folies, ou ceux par qui son ambition était abusée. Dom Juan de Mascarenhas, qui s'était couvert de gloire dans l'Inde, cet illustre défenseur de Diu, ayant ouvertement blâmé dans le conseil l'expédition d'Afrique, le prince ordonna une dérisoire consultation de médecins, sur la question de savoir *si le grand âge ne pouvait pas changer le courage d'un homme en pusillanimité*. Le vieux guerrier dont on outrageait ainsi les cheveux blancs pour prix de ses longs travaux et de son expérience, se retira plus plein de pitié que d'indignation, et cet exemple dégoûta le petit nombre de ceux qui eussent de même voulu dire la vérité. Ferdinand de Pina osa pourtant encore menacer le roi, au nom de la ville de Lisbonne; et Martin Alfonse de Souza, au milieu des courtisans, s'écria «que ce jeune homme était un fou à lier, comme bien d'autres moins dangereux. »

Dans sa première descente sur la côte d'Afrique, dom Sébastien avait dissipé quelques escadrons qui s'étaient présentés comme pour se faire battre, tant ils cédèrent le terrain avec promptitude; il avait poussé ses reconnaissances jusqu'au pied des montagnes, et il s'y était livré au plaisir de la chasse avec autant de sécurité que dans les parcs de ses maisons royales. Il se distingua personnellement dans toutes les rencontres; et, enflé de succès insidieux, il revint à Lisbonne mettre tout en mouvement pour sa grande expédition.

Il avait obtenu du pape la faculté de faire contribuer les églises de son royaume. En outre, il tira des juifs un tribut considérable: ces malheureux espérèrent par ce sacrifice se racheter des griffes de l'inquisition. Croirait-on que cette contribution judaïque fut depuis regardée comme l'une des causes de l'issue funeste de l'entreprise? « Que tout homme d'un jugement sain, dit Faria de Souza, jette les yeux sur l'histoire, il verra que l'on ne tira jamais de cette nation obstinée qu'une

assistance désastreuse et des secours frappés de malédiction (1).

Les historiens portugais ont raconté tous les événements et tous les prodiges de sinistre présage qui précédèrent le malheureux départ. Ces tableaux d'une vague terreur dont le ciel frappait la terre, ces fantômes des vieux guerriers du Portugal échappés au sépulcre pour faire entendre de funèbres avertissements, enfin toutes ces croyances d'un peuple enfant, la raison les désavoue; mais il faut convenir qu'elles sont d'un merveilleux secours pour l'effet du drame historique. Pardonnons d'ailleurs à des hommes éminemment patriotes d'avoir cru que la chute de la fortune et de la gloire de leur patrie pouvait être un événement assez important pour émouvoir les puissances invisibles, et pour évoquer les ombres des héros qui l'avaient fondée.

(1) *Vuelva los ojos otras el juicio libre, vera que nunca se logro menos que desestradamente todo socorro de aquella nacion obstinada. Esto fue uno de los auspicios de desventura del viage. Historias portuguesas, part. III, cap. 17.*

La guerre contre les Africains avait été résolue sans autre motif que le prétexte usé de prendre des villes aux ennemis du nom chrétien ; mais un événement inattendu vint donner à l'entreprise une apparence spécieuse de générosité ou de justice. Muley Mahamet, précipité du trône de Fez et de Maroc par son oncle Muley Moluch , réclama l'assistance du monarque portugais. Le prince détrôné était un tyran qui ne méritait pas plus de pitié qu'il n'en avait eu pour ses sujets , et , détesté par eux , ils avaient aidé son oncle contre lui. Muley Mokuch avait quelques vertus ; il attesta sa modération en reculant devant cette guerre : il fit à dom Sébastien des offres que tout autre prince eût acceptées ; mais elles furent réputées aveu de faiblesse , et les préparatifs se poursuivirent avec plus de rapidité. Toute cette noblesse qui devait suivre le roi semblait célébrer d'avance les fêtes du triomphe , et préludait aux combats en s'énervant dans les plaisirs. Rien n'égalait la magnificence de leurs équipages de guerre , et l'éclat de leurs armes. Telle était toute cette richesse,

dit un historien , qu'ils semblaient plutôt porter des dépouilles pour les ennemis que des armes pour la bataille. Si quelque chose d'ailleurs pouvait égaler le faste imprévoyant de cette pétulante jeunesse , c'était son insolence , ses divisions , et son mépris pour les avis des vieux officiers.

Le départ de la flotte , composée de plus de mille voiles , eut lieu le 25 juin. Cette flotte portait une armée de moins de vingt mille hommes, dont trois mille Allemands, deux mille Espagnols , six cents Italiens , et neuf mille fantassins portugais , avec quinze cents cavaliers. Ces forces semblent bien médiocres en les comparant au but de l'expédition. L'armée de Muley Moluch était de cent mille hommes, dont quarante mille composaient une redoutable cavalerie. Cette armée immense recula d'abord, laissant les chrétiens, dupes de cette apparence prématurée de victoire , s'enfoncer dans son centre, tandis que ses vastes ailes, après avoir débordé les Portugais de partout , se repliaient sur leur arrière-garde , et les cernaient complètement. Le résultat immédiat de cette manœuvre fut

de porter la confusion dans les rangs des chrétiens. La cavalerie se trouva mêlée à l'infanterie : on combattit dès lors sans ordre, sans chefs ; on ne combattit plus que pour mourir. Le roi s'élança au plus fort de la mêlée, trois chevaux sont tués sous lui, et, tout sanglant et couvert de blessures, il combat encore avec l'énergie du désespoir. Reconnu des Maures, ils l'environnent de tous côtés, et lui crient de se rendre ; mais sa défense se prolonge tandis qu'ils se disputent la gloire de le faire prisonnier. Tout-à-coup survient un de leurs chefs : « Quoi, chiens, leur dit-il, quand Dieu vous donne une telle victoire, vous vous égorgez pour un prisonnier ! » En même temps il lève le bras sur dom Sébastien, à qui son casque venait d'échapper ; et le sabre, tombant sur la tête nue du prince, le fait rouler à terre inondé de son sang. On dit que ce chef ne connaissait pas le roi, version peu croyable, puisque de simples soldats avaient pu le reconnaître.

Muley Moluch était expirant quand la bataille se donna. Par une rare force d'âme, triomphant de l'épuisement d'une

nature défaillante, il ne laissa pas de se montrer à cheval, courant de rang en rang pour exhorter les Maures à la défense de leur religion et de leur patrie; parlant du prophète, et montrant le Koran comme aux jours de ferveur de l'islamisme; prenant toutes les dispositions d'un capitaine habile, on dit même qu'il menaça son frère, qui commandait une division considérable de son armée et sur le courage de qui il comptait peu, de l'étrangler de ses propres mains s'il ne faisait pas son devoir. Ayant ainsi enflammé les braves, intimidé les faibles, et, pour ainsi dire, organisé la victoire, il se fit reporter dans sa litière, où il rendit le dernier soupir, en mettant un doigt sur sa bouche pour recommander le silence. On n'a jamais mieux vaincu avec la mort dans le sein. Le secret fut rigoureusement observé durant la bataille sur cet événement, qui seul aurait pu dérouter les Maures. Le renégat Hamet Taba, un des généraux de Moluch, se tenant auprès de la litière, entr'ouvrait de temps en temps le rideau comme pour recevoir des ordres de celui qui ne vivait plus. Muley

Hamet, d'accord avec ce fidèle serviteur, les donna à la place du défunt; et cet à-propos inestimable de présence d'esprit et de sang-froid fut couronné du plus complet succès. De l'aveu des historiens portugais, plus de la moitié des leurs furent taillés en pièces. Dom Diégo de Souza, qui commandait la flotte, courut avec ses vaisseaux le long de la côte de Tanger pour ramasser les débris épouvantés de cette armée. Muley Mahamet, chérif, pour qui l'on avait prétendu combattre, fuyant des premiers, se noya dans le Mocassim. Ainsi, trois rois étaient morts dans cette bataille, nommée *d'Alcazarquivir*, parcequ'elle se donna aux environs de cette place. Des prêtres et des évêques y périrent aussi; et leurs spectres épiscopaux, suivant les fables populaires, allèrent, le soir du même jour (4 août), épouvanter Lisbonne du bruit de ce malheur. «Le 4 août, s'écrie Faria de Souza, jour funeste au Portugal; jour qui vit les sabres d'Afrique teints du meilleur sang de la patrie; jour où se firent sur cette terre sauvage les funérailles déplorables du

»royaume : tel fut le terme des triom-
 »phes de la Lusitanie ; ainsi moururent
 - »son orgueil, sa joie, sa pompe, sa force,
 »ses richesses et son espoir. C'est ainsi
 »que leur servirent de sépulcre ces champs
 »funestes, qui couvrirent en un moment
 »une puissante existence politique, con-
 »quise par tant de travaux durant un si
 »long cours de siècles (1). »

Voilà quel fut le résultat de la folie de dom Sébastien, de l'impéritie de sa noblesse, et de la scélératesse profonde de ses conseillers. Pour mettre mieux dans la main du lecteur le fil conjectural qui doit le guider dans l'examen de cette funeste époque, nous ne devons pas oublier de signaler, au nombre des plus actifs et des plus influents parmi ces conseillers, un certain capitaine espagnol, nommé Aldana, qui, depuis le premier moment jusqu'au dernier, ne cessa, par ses discours pleins d'une forfanterie perfide, d'épaissir le bandeau sur les yeux du malheureux prince.

(1) Traduit littéralement.

Ce peuple portugais , si accoutumé aux prospérités de la victoire , fut accablé du poids d'un si terrible malheur. Malgré tous les reproches qu'avait mérités dom Sébastien , et dans ce deuil général de toutes les familles , chacune ayant à déplorer une perte , la meilleure part des larmes publiques fut encore pour lui. Diverses versions contradictoires ne tardèrent pas à courir sur les circonstances de la mort de ce prince infortuné ; quelques uns même allèrent jusqu'à soutenir qu'il n'avait pas péri ; des soldats attestaient l'avoir vu emmener prisonnier. La crédulité populaire accueillait avec transport ce vain aliment de ses espérances ; il se forma même en Portugal une sorte de secte , depuis lors toujours obstinée dans l'opinion contraire à la tradition commune qui fait succomber dom Sébastien à la journée d'Alcazarquivir ; et cette sorte d'hérétiques en histoire s'appellent *sébastianistes* encore aujourd'hui : mais alors ces relations mensongères favorisèrent l'audace de quelques aventuriers qui sur-

gurent successivement sous le nom de dom Sébastien (1).

De si abjects aventuriers n'ont pu donner de crédit aux hypothèses des *sébastianes* ; d'ailleurs on leur oppose , comme faits constants , qu'après la journée d'Alcazarquivir , le vainqueur Muley Hamet ayant fait appeler dans sa tente les principaux seigneurs portugais, leur demanda, en leur montrant le cadavre de Sébastien, percé de sept mortelles blessures, « Est-ce

(1) « Le premier de ces misérables parut sur la scène en 1584, à Penamacor, dont il se nommait roi. Il fut envoyé aux galères. Le second fut le scélérat Mathieu Alvarès, ermite d'Ériceira. Chef de bandits sanguinaires, il fut condamné à mort en 1585. En 1595, le P. Michel des Saints, augustin, protégea et dirigea l'imposture d'un autre scélérat, et périt avec lui sur l'échafaud. Ce fut en 1598 que le plus heureux de ces imposteurs parut à Venise ; il joua bien son rôle, et il en fut quitte pour être banni de cette ville, avec la menace des galères s'il rompait son ban, ce qu'il n'eut garde de faire. » ΛΙΑΚΟ. (Voyez la note 5, à la fin.)

bien là votre roi?» et qu'ils répondirent en fondant en larmes, «Oui, c'est là le corps »de Sébastien notre roi, nous n'en saurions douter;» et que sur cette réponse le corps fut soigneusement gardé à Alcazar (1). On ajoute que peu après, livré sans rançon aux Portugais par le même Muley Hamet, il resta pendant quatorze ans dans la cathédrale de Ceuta; qu'en 1582, déjà sous le règne de Philippe, cette dépouille mortelle fut transportée en Portugal dans le monastère de Belem, où le roi Pierre II lui fit faire un tombeau en 1682.

Le désastre de dom Sébastien entraîna au tombeau une autre existence célèbre, que la misère, les douleurs et l'oubli avaient conduit bien près de son terme.

Frappant exemple des outrages du sort et de l'ingratitude des rois envers les grands talents, le Camoëns languissait dans un hôpital de Madrid, attendant la mort, qu'un abandon cruel lui faisait désirer sans doute. Au lieu d'écouter la voix d'un ressentiment qui peut-être n'eût été

(1) Anecdotes portugaises.

que juste, ce généreux citoyen se livra à la douleur la plus vive, et ne se plaignit que du malheur de survivre à sa patrie. « Enfin, écrivait-il dans une de ses dernières lettres, je terminerai ma vie, et tout le monde verra que j'ai été si attaché à ma patrie, que, non content d'y mourir, je suis mort avec elle... (1) » Un si noble sentiment dans un homme si infortuné n'a pu être que l'effet de la plus rare élévation d'âme, comme le remarque très bien l'écrivain à qui nous empruntons ces détails, qui sont, autant que toute chose importante, du ressort de l'histoire, car dans l'histoire du moins les grands poètes malheureux sont rois et doivent régner.

Et ce poète citoyen tint parole, car la 1579.
douleur acheva rapidement sa vie. Quelle vie! que de traverses, que de talents et de douleurs! Comme le Tasse, en proie à l'amour le plus violent pour l'une des

(1) *Em fine acabarei a vida, e verao todos que fui tao affeicoado a minha patria, que nao somente me contentei de morrer nella, mas de morrer com ella. LIAGNO.*

femmes qui 'faisaient l'ornement de la cour (1), et , comme le Tasse , persécuté à cause d'une passion que sa pauvreté laissait sans excuse , il exila comme lui son génie et son malheur. L'un et l'autre lui furent également fidèles. De nouveau persécuté à Goa et relégué aux Moluques , il y acheva son immortelle *Lusiade*. Il avait été soldat , comme Cervantes , et avait perdu un œil dans un combat à Gibraltar. Dans l'Inde il fit naufrage , et c'est alors que , comme César , il se sauva nageant d'une main et de l'autre tenant son poëme. De retour dans sa patrie , il y vécut dans l'indigence , subsistant des aumônes que son valet mendiait la nuit : enfin , lorsqu'il mourut , l'hôpital qui lui accordait un triste asile ne lui donna ni le suaire ni le tombeau ; tout fut mendié même dans l'enterrement de ce grand homme. La stupidité jalouse , qui s'épanouit à voir le génie humilié par le sort et sa couronne foulée aux pieds des hommes , trouvera peu de destinées dans la république des

(1) Catherine d'Atayde.

lettres qui lui offrent autant matière à satisfaction que celle du Camoëns.

Le règne du cardinal Henri ne fut que l'agonie du Portugal. Ce prêtre-roi ne demeura pas insensible à l'attrait de la couronne , qu'il était si peu propre à porter ; et il sortit du fond de son monastère , où déjà d'autres honneurs insignes avaient failli aller le chercher. A la mort du pape Paul III, il avait eu dans le conclave un nombre considérable de voix. On a vu qu'il était dévoué à la cour de Rome ; il ne voulut régner que par elle ; mais il avait soixante-sept ans , et toutes les fonctions d'un règne qui devait être si court étaient de préparer au trône un nouveau maître. Pressé par la nation de se donner un héritier , le prêtre-roi demanda à Grégoire XIII la permission de se marier , contre l'avis de son ami , saint Charles Borromée. Faria de Souza prétend qu'il se fit envoyer le portrait de Catherine de Médicis. Dès ce moment le double respect qu'imposait la couronne et le sacerdoce fut submergé dans le ridicule , et la nation , forcée de pleurer et de

rire à la fois, ne vit plus dans ce règne passager que le titre du chapitre le plus désastreux de ses annales. Philippe II, roi d'Espagne, s'avancait et étendait une main avide et puissante sur cette couronne posée de si mauvaise grâce sur la tête caduque du prêtre-roi.

Les concurrents étaient nombreux : Rome, l'Espagne, Catherine de Médicis, Elisabeth d'Angleterre, le prince Ranucé de Parme, et Emmanuel-Philibert de Savoie, surnommé *Tête de fer*, enfin Catherine, duchesse de Bragance, petite-fille d'Emmanuel, et Antoine, prieur de Crato, bâtard de l'infant dom Luis, à qui diverses puissances avaient promis des secours. Que de tyrannies à la fois se précipitaient aux funérailles d'un grand peuple pour s'arracher les lambeaux de son indépendance ! Dans ce conflit de tant de prétentions plus ou moins fondées, plus ou moins absurdes, celles de Philippe dominaient de toute l'influence de sa suprématie monarchique en Europe. Rome entendait recueillir la succession, comme provenant

d'un cardinal, et comme monarchie dépendante et fief du saint siège. Le prince Henri cita tous ces prétendants divers par-devant les cortès , convoquées le 11 avril 1679 , pour prononcer sur cette grande contestation politique. Il fut forcé à cette mesure par l'énergie du vœu national ; il lui sembla pourtant qu'en aurait tout le temps d'y procéder après sa mort. Philippe, certain que sa proie ne pouvait lui échapper, dédaigna de se faire représenter à cette assemblée, et contesta au cardinal-roi le droit de la convoquer ; de sorte que les conférences eurent lieu sans lui à Lisbonne. Cependant il était trop prévoyant et trop habile pour négliger d'ajouter à la supériorité de ses armes les ressources non moins puissantes de l'intrigue ; et les jésuites , n'ayant pu faire triompher les prétentions du saint siège, ou plutôt les leurs, se rabattirent à favoriser celles d'un prince sous lequel ils espéraient encore régner.

La haine invétérée du nom castillan suscita bien encore des factions et des obstacles. Le duc de Bragance et le prieur

de Crato controversèrent personnellement leurs droits respectifs avec tout l'acharnement de l'ambition et toute la fureur des partis. Chacun d'eux avait le sien parmi le peuple; mais celui du prieur s'accrut avec rapidité par l'effet des voyages *révolutionnaires* de ce prétendant, à travers les provinces; et dès lors se préparèrent les éléments de la résistance assez longue qu'il opposa plus tard à Philippe II.

Le cardinal Henri avait un moment paru favoriser la princesse de Bragance, dont le parti était surtout influent à Lisbonne; mais la translation des cortès à Almerin, ménagée par les agents de Philippe, fit perdre à cette princesse tout le terrain qu'elle avait gagné, et, finalement, le jésuite Léon Henriquez sut décider les résolutions vacillantes du prince en faveur du monarque espagnol, en alarmant sa conscience. Dès lors Henri proposa aux cortès de transiger avec Philippe, regardant un accommodement amiable comme la seule voie propre à garantir la nation de nouveaux malheurs, et promettant d'obtenir des conditions

avantageuses aux *trois ordres*. Le clergé, sûr de son fait, donna d'abord son consentement; la noblesse se rendit après d'assez longs débats; mais les représentants du peuple, seuls désormais chargés du dépôt de la majesté et de l'indépendance nationales, résistèrent à toutes les séductions et à toutes les terreurs. Ces généreux Portugais rejetèrent unanimement le projet de *capitulation*, et Phébus Moniz, qui était à leur tête, conjura le cardinal de se donner un successeur portugais, quel qu'il fût. L'opiniâtre vieillard ayant méprisé le vœu du peuple, les courageux députés protestèrent que le droit d'élire un roi résidait en eux. C'est un beau moment à remarquer dans l'agonie d'une nation. Le prêtre-roi mourut au milieu de cette fermentation. Philippe, qui du fond de son cabinet, à Madrid, avait compté tous les battements du pouls de ce vieillard, fit avancer ses troupes, et s'empara tranquillement d'un trône que nul n'était en mesure de lui disputer autrement qu'en vains discours. Les régents nommés précédemment par le cardinal, et à qui son

1560.

testament déléguait de nouveau le soin de prononcer sur la question d'hérédité, furent gagnés la plupart. D'ailleurs les lâches agents de Philippe, dont quelques uns, il faut bien le dire, étaient portugais, avaient prévenu toute résistance par les moyens les plus perfides. Le peuple avait été désarmé, la poudre, tirée des arsenaux, avait été remplacée par du sable, et les frontières avaient été confiées à des traîtres. Tout étant ainsi disposé, le duc d'Albe entra sur le territoire portugais à la tête de vingt mille hommes.

A tant de précautions, qui n'avaient pour but que de faire une usurpation à moindres frais, et d'opprimer plus économiquement, Philippe n'avait pas manqué de joindre toutes sortes de promesses, et, dans les premiers moments, il parut en effet vouloir ménager l'orgueil national des Portugais, en conservant leurs institutions et caressant leurs souvenirs. Il leur promit qu'il serait le seul usurpateur, et que d'ailleurs nul Castillan n'arriverait aux emplois de l'administration portugaise. Mais dès que la résistance obstinée du

prieur de Crato lui eut offert un prétexte pour violer tous ses engagements, le fourbe et scélérat monarque traita les Portugais, sans distinction, en rebelles, et parla d'amnistie, de grâce, de pardon à octroyer, et non de promesses à tenir. Il est question, dans quelques auteurs, d'un mémoire en forme d'instruction que Philippe avait tracé relativement au Portugal, et qu'il destinait à son successeur, dans le cas où ce royaume n'aurait pas été annexé à sa couronne avant sa mort. Dans ces royales instructions, il commence par dire que, « pour s'assurer des Portugais, loin de » les charger d'impôts et de subsides, il » faut d'abord leur accorder tous les pri- » vilèges et toutes les exemptions qu'ils » demanderont. » Et il finit par ces mots : « Quand on n'aura plus rien à craindre de » la part des grands, de la noblesse et du » peuple, on détruira leurs privilèges, on » ôtera aux Portugais toutes les charges, » soit ecclésiastiques, soit séculières, pour » les donner aux Castillans, et on ne gou- » vernerá plus le Portugal que sur le pied

» des autres provinces d'Espagne (1). » Si l'existence de ce document n'est pas suffisamment constatée, du moins on peut dire que la conduite de Philippe fut entièrement conforme aux principes qui y sont développés.

1581. Après que le parti du prieur Antoine eut été dissipé, les états s'assemblèrent à Tomar, pour traiter avec Philippe de la nouvelle organisation du royaume, sur le pied de la capitulation qui avait été jurée. Ils demandèrent d'abord la confirmation de l'amnistie, proclamée déjà lorsque la tête du prétendant était mise à prix. Les ministres du roi d'Espagne répondirent à cette demande en présentant une liste de cinquante-deux personnes du premier rang qui en étaient exceptées. La multitude des partisans populaires du prieur fut ensuite diversement décimée, sans avoir égard au sexe et à l'habit, car un grand nombre de religieux furent noyés dans le Tage. Le peuple crut dès lors la rivière frappée d'excommunication, et ne

(1) Anecdotes portugaises.

voulut plus manger du poisson que l'on y pêchait. Il fallut, pour ne pas perdre une source de subsistances si nécessaire, que l'archevêque de Lisbonne vînt en grande cérémonie lever l'interdit imaginaire. Le féroce et superstitieux Philippe éprouva lui-même quelques inquiétudes, à raison de la qualité de ces condamnés. « Deux mille victimes à froc et à surplis effrayèrent ce bigot sanguinaire (1). » Du reste, voici la réponse qu'il fit aux réclamations des cortès, c'est-à-dire aux représentants de la nation : « De deux choses l'une, ou » le Portugal appartenait à Philippe, ou il » appartenait au prieur de Crato, proclamé roi par une partie du peuple : dans » le premier cas, ceux qui ont mis des » conditions aux démarches qu'ils ont » faites méritent la mort pour avoir » vendu leurs services à leur souverain ; » dans le second cas, ils n'étaient que des » traîtres et des lâches, et doivent être » traités comme tels. » Des princes moins tyrans que Philippe ont usé de cette san-

(1) LIAGNO.

glante dérision avec plaisir en pareil cas.

Les pages de l'histoire font voir trop souvent des amnisties frauduleuses, et des clémences amères; tous les rois ne sont pas des Henri IV ou des Louis XII : c'est pourquoi les hommes qui ont eu le malheur de s'offrir pour chefs aux émotions populaires, quand la fortune les trahit, doivent savoir se faire justice d'elle et d'eux-mêmes, en se donnant de la pointe de l'épée dans le cœur. D'ailleurs le tombeau contente tout le monde, ceux qui dorment dedans et ceux qui marchent dessus.

*Décadence de l'empire portugais dans
l'Inde.*

Il nous reste, pour compléter le tableau du règne si court et si malheureux de dom Sébastien, à jeter un coup d'œil sur ce qui se passait dans l'Asie portugaise, tandis que le Portugal lui-même s'anéantisait dans l'expédition d'Afrique. On a vu les efforts glorieux de Jean de Castro pour rendre aux conquérants une partie de leur vertu première ; mais il passa, et ne fit que suspendre une décadence que le poids d'une immense corruption tendait à précipiter, et qui d'ailleurs, un peu plus tôt ou un peu plus tard, devait sortir de la nature des choses. Avant lui déjà le prestige né en faveur des Portugais de la constante supériorité de leur courage, s'était dissipé : on avait vu un officier d'un nom illustre, Payo de Noronha, chargé de marcher au secours du roi d'Adem, leur allié, fuir sans combattre devant les Turcs. Après Jean de Castro, cette tendance vers une sorte d'équilibre entre les

Indiens et les hommes d'Europe se manifesta d'autant plus fortement , que le Portugal cessa d'envoyer des renforts pour renouveler la population conquérante extrêmement affaiblie. Une domination de moins d'un demi-siècle, presque toujours contestée, n'avait point légitimé aux yeux des naturels la possession; et comme le sol qui les avait vus naître renouvelait leurs forces à mesure qu'il dévorait celles de leurs vainqueurs , il devint impossible à ceux-ci de se maintenir dans les vastes limites que désignait le nom fastueux d'*Asie portugaise*. Cependant, au commencement du règne de dom Sébastien , ils firent encore quelques conquêtes , et la vice-royauté ne tomba pas toujours en des mains incapables de ce dépôt de puissance et de gloire transmis par les Albuquerque, les Gama, les Menezes et les Castro. Constantin de Bragance, dom François Coutigno, comte de Redondo, dom Luis d'Atayde, se montrèrent leurs dignes héritiers. Il ne faut surtout pas oublier, à la gloire de Constantin de Bragance et de François de Coutigno , qu'ils

furent les bienfaiteurs du Camoëns , et le retirèrent du fond de l'exil où la barbarie d'un autre gouverneur , Brito , l'avait condamné. Il appartenait à des hommes capables de grandes actions de tendre une main secourable à celui qui avait le don de les immortaliser.

Dans l'espace de dix-huit ans , qui s'écoula depuis la mort de Jean III jusqu'à celle de dom Sébastien , les Portugais s'étaient encore emparés du royaume de Déman , c'est-à-dire qu'ils s'étaient agrandis sur la côte du Malabar. Ils avaient soumis les îles de Balzar et de Manar , auprès de celle de Ceylan , et enfin celle d'Amboine , qui depuis long-temps excitait leur cupidité. En Afrique , sur la côte orientale , Barreto et Homen , partis de Sofala à la tête d'une petite armée , avaient pénétré jusqu'aux mines d'or de Manica et de Butua , sources des richesses du royaume de Monomotapa , dont le nom avait encore le prestige du fabuleux et de l'inconnu sur les cartes géographiques de ces temps. Cette expédition fut de peu d'utilité , à cause de la scélératesse du jésuite Montclaros , pré-

1559.

1560.

1568.

posé au gouvernement d'un petit établissement dans le royaume de Mozambique, lequel, après avoir entravé Barreto de toutes les manières, par l'effet d'une lâche jalousie, finit par l'empoisonner (1).

Depuis le désastre de dom Sébastien, et durant tout le régime espagnol, l'histoire des Portugais dans l'Inde n'est plus qu'une fatigante vicissitude de revers et de succès qui semblent se balancer dans les récits de leurs historiens, mais à la suite desquels viennent toujours les aveux de leurs pertes. La décomposition de l'empire portugais asiatique s'opère pendant ces soixante ans de combats : ses limites se rétrécissent progressivement, et les prin-

(1) La Clède, qui rapporte ce fait au sixième volume de son *Histoire générale*, fait à ce sujet les réflexions suivantes : « Si les princes se conduisaient avec sagesse, ils ne confieraient jamais leur autorité à tout homme condamné par son état à vivre loin du monde : un moine abuse presque toujours de l'autorité qu'on lui donne dans un état. Un moine n'est propre qu'à gouverner des moines, c'est-à-dire des esclaves. »

ces malabares et les Turcs , toujours unis et confédérés contre les chrétiens , poursuivent désormais avec constance leur expulsion, dont ils entrevoient la possibilité. Des alliés inattendus , les Hollandais , viennent, vers la fin de cette époque , les aider à briser le joug ; mais l'Inde , en accueillant ces alliés dangereux , s'est préparé de nouveaux maîtres.

Dans le cours de cette dernière période le génie de la nation portugaise tombe avec sa liberté. Les Portugais sont toujours braves ; on peut suivre encore avec intérêt le détail de leurs derniers efforts , comme on assiste à l'agonie d'un athlète dont on a vu les triomphes ; mais tous ces tableaux de sièges et de combats , de coups portés et reçus , n'ont plus la puissance du prodigieux , et ne procurent plus l'émotion de l'étonnement : tout se confond sur un même plan , aucune imposante figure ne ressort au-dessus des autres , tout s'efface de la mémoire , mécontente après avoir lu. Les faiseurs de grandes histoires n'en ont pas moins donné à ce laps de temps sa part de papier écrit. Dans leur système

de composition, l'espace est distribué avec cette équité qui ne différencie ni les temps ni les hommes, et le lecteur peut choisir s'il veut; mais nous, obligés de choisir pour lui, nous franchissons, dans les annales des Indes portugaises, une vingtaine d'années qui s'écoulent entre le gouvernement de cet Atayde, qui fut le *dernier des Grecs* chez les Portugais d'Asie, et le moment où le pavillon hollandais se montre au-delà du sein Persique. Les sièges de Benastarim et de Goa, par Ibram Idalcan, celui de Chaul par Nizamaluc, autre prince malabare, sont les derniers événements militaires de l'Inde où la valeur portugaise se montre avec cet éclat de supériorité qui appartient à leurs premiers

1570. temps; et ces deux sièges se rapportent
1571. au gouvernement de l'illustre comte d'Atougia, dom Luis d'Atayde. C'est au siège de Chaul que l'on vit un Portugais blessé au ventre retenir d'une main ses entrailles, qui s'échappaient sanglantes à travers cette large blessure, et frapper de son épée avec l'autre main. C'est à ce siège que les naïres trouvèrent des enne-

mis et une cause de désordre et de défaite dans leurs propres éléphants, qu'ils avaient enivrés pour les rendre plus furieux. Dès que ces animaux avaient senti l'atteinte du fer, poussés par la douleur de leurs blessures, et brûlant de soif, ils méconnaissaient leurs guides, renversaient leurs tours, foulaient aux pieds des escadrons entiers, couraient à la mer, où les Portugais les tuaient à coups de canon.

C'est après l'administration d'Atayde que la vice-royauté de l'Inde fut divisée en trois gouvernements, soit que le fardeau parût désormais inégal aux forces d'un seul homme; soit qu'il y eût plus d'ambitions à satisfaire, précisément parcequ'il y avait moins de vertus à récompenser. Il résultait de cette division adoptée par le roi Sébastien, 1° un gouvernement de l'Inde, qui comprenait depuis le cap de Guardafui jusqu'à l'île de Ceylan; 2° un gouvernement de Monomotapa, qui comprenait toutes les côtes d'Afrique; 3° un gouvernement de Malaca, depuis le Pégu jusqu'à la Chine. Il y eut dès lors en conséquence trois vice-rois. Ces gouver-

nements ou vice-royautés, qui jusque là avaient été comme l'apanage des hommes de guerre, dans la décadence de l'empire portugais, devinrent l'objet fréquent de l'ambition des prêtres ; et l'archevêque de Goa était titulaire de l'une de ces vice-royautés à la fin du xvi^e siècle, lorsque surgirent les nouveaux ennemis de la domination portugaise, je veux dire les Hollandais.

1595. Lorsque le Portugal se vit réuni à la monarchie de Philippe, la Hollande, affranchie du joug de ce monarque, donnant un vaste essor à son industrie, s'avavançait au premier rang des nations à la fois opulentes et libres ; elle ouvrait un asile dans ses ports à tous les pirates du monde, travaillant à se former une force maritime capable de la venger des Espagnols. « Des lois sages, un ordre admirable, une constitution qui conserve l'égalité parmi les hommes, une excellente police, et surtout la tolérance religieuse, firent bientôt de cette république un état puissant. » En 1590, elle avait déjà plus d'une fois humilié la marine espagnole,

et avait su embrasser le commerce qui convenait le mieux à sa situation : ses vaisseaux se chargeaient des marchandises d'une nation pour les porter à l'autre. Les villes anséatiques et quelques villes d'Italie étaient en possession de ces transports : les Hollandais , en concurrence avec elles, eurent bientôt l'avantage ; ils le durent à leur frugalité : leurs flottes militaires protégeaient leurs flottes marchandes ; leurs négociants prirent de l'ambition et aspirèrent à étendre de plus en plus leur commerce : ils s'étaient emparés de celui de Lisbonne , où ils achetaient les marchandises des Indes , pour les revendre dans toute l'Europe.

En 1594, le roi d'Espagne fit confisquer les effets des Hollandais commerçant dans ses ports , et défendit aux Portugais toute correspondance avec eux. Les Hollandais cherchèrent d'autres moyens de se procurer les marchandises de l'Orient. Cependant , comme la route et la navigation des Indes n'était point encore des connaissances populaires en Europe , comme on n'avait encore ni pilotes pour ce trajet ni

facteurs pour ce commerce, les Hollandais se mirent à chercher ce passage par les mers du nord, qui déjà avaient coûté à l'Angleterre quelques vaisseaux perdus. Durant cette infructueuse tentative, un marchand de leur nation, Corneille Houtman, homme d'un génie hardi, détenu en prison pour dettes à Lisbonne, proposa aux négociants d'Amsterdam de mettre à profit les notions qu'il avait recueillies durant son séjour en Portugal. On le tira de sa prison, et ce fut lui qui conduisit les premiers vaisseaux hollandais qui aient doublé le Cap. Il explora l'Inde, y forma des alliances malgré l'ardente jalousie des Portugais, et sortit victorieux de quelques petits combats (1). Ce premier succès enflamma toute la nation; des associations maritimes se formèrent de tous côtés dans les Provinces-Unies, et, grâce à la haine que les Portugais s'étaient attirée dans toute l'Inde, les progrès de leurs rivaux y furent d'une extrême rapidité.

« Les Portugais avaient pour eux une

(1) RAYNAL.

connaissance parfaite des mers, l'habitude du climat, et le secours de plusieurs nations forcées de combattre pour des tyrans qu'elles détestaient. Les Hollandais étaient animés par l'espérance de fonder un grand commerce sur les ruines de leur ennemi; ils se conduisaient avec précaution et fermeté; leur douceur et leur bonne foi leur conciliaient les peuples : bientôt plusieurs se déclarèrent contre leurs anciens oppresseurs (1). »

En 1598, la société qui portait alors le nom de *Compagnie des pays éloignés* fit partir huit vaisseaux marchands. En 1602, les états généraux rassemblèrent à La Haye les principaux négociants, qui se nuisaient par l'ardeur de leur concurrence, et c'est alors que se forma cette immense compagnie, devenue le modèle de toutes les grandes associations commerciales qui ont existé depuis. Cette compagnie n'avait en débutant qu'un fonds de six millions de livres; elle équipa cependant quatorze grands vaisseaux qui mirent à la mer dans

(1) RAYNAL.

le cours de la même année. Les Portugais armèrent une puissante flotte pour écraser les vaisseaux hollandais; ils se rencontrèrent près de l'île de Java. Les Hollandais, quoique très inférieurs en nombre, se firent un passage à travers la flotte ennemie. En 1605, le roi d'Espagne fit publier un édit par lequel il était défendu aux habitants des Provinces-Unies de trafiquer dans ses royaumes d'Espagne et des Indes orientales, sous les peines les plus rigoureuses. Dès lors on fit escorter les vaisseaux marchands par des vaisseaux de guerre, et ceux qui arrivèrent en 1606 annoncèrent qu'ils avaient pris plusieurs bâtimens sur les Espagnols et les Portugais, qu'ils leur avaient enlevé le fort d'Amboine, rasé celui de Tidor, et qu'ils les avaient chassés des Moluques.

Les Hollandais envoyaient continuellement en Asie de nouveaux colons, des vaisseaux et des troupes; et les Portugais, débris de la population conquérante, étaient abandonnés à leurs propres forces. La cour d'Espagne, par une politique aussi stupide que cruelle, voulait l'abaissement

du Portugal, et jouissait de ses défaites, comme si elles n'eussent pas accru les forces de ses propres ennemis. Elle faisait plus : elle lui enlevait ses hommes, pour les consommer dans les guerres de Flandre, d'Italie, et de partout où Charles-Quint et Philippe lui avaient légué des ennemis. Les Hollandais profitèrent merveilleusement de cet état de choses, et les Indes portugaises leur parurent tellement une proie abandonnée, et une terre tombée dans le domaine du premier occupant, qu'ils furent sur le point de faire la guerre aux Anglais, par la seule raison que ces derniers avaient vendu des munitions de guerre aux Espagnols (1).

Les Anglais soutenaient secrètement ceux-ci par jalousie. Les Hollandais n'étaient encore qu'à la quatrième année de leurs voyages dans l'Inde, lorsque ces fiers insulaires entrèrent en rivalité avec eux. Deux négociants associés de Londres demandèrent à la reine Élisabeth des lettres-

(1) *Histoire des Indes*. Voyez aussi la préface du *Recueil des voyages hollandais*.

patentes pour être autorisés à jeter les fondements d'une compagnie à l'instar de celle d'Amsterdam. Dès 1600, les vaisseaux de cette société mirent à la voile, et firent de si riches retours, qu'une flotte de vingt vaisseaux ne tarda pas à suivre cette première expédition. Jacques I^{er} augmenta les privilèges de la compagnie anglaise; il envoya des ambassadeurs aux principaux monarques de l'Orient, depuis la Perse jusqu'au Japon, et depuis lors jusqu'à nos jours, cette nation si orgueilleuse n'a cessé de fatiguer de ses humbles ambassades et de ses abjectes sollicitations tous les potentats asiatiques qu'elle n'a pu détruire par la force ou la perfidie. Les relations publiées de nos jours par les sujets anglais eux-mêmes font foi de tous les sacrifices de dignité nationale et de dignité personnelle auxquels la Grande-Bretagne s'est réduite pour obtenir de profitables relations (1).

La compagnie anglaise bâtit des forts à

(1) Voyez l'ambassade en Chine de lord Macartney, et celle de lord Amherst.

son tour, et fonda des colonies aux îles de Java, de Pouleron, d'Amboine et de Banda. Elle partagea ainsi avec les Hollandais le riche commerce des épiceries; mais ceux-ci ne consentirent au partage qu'après avoir épuisé contre leurs adversaires toutes les immenses ressources que la connaissance et la possession des lieux devaient naturellement leur donner. Les Anglais étaient sur le point de succomber, lorsqu'en Europe on négocia entre les 1619. deux compagnies un traité qui admit les deux nations au commerce de l'Inde, sur le pied d'une égalité rigoureuse, et leur attribua, par indivis, la propriété des îles d'Amboine et de Banda; traité dont Raynal trouve la cause assez difficile à comprendre, mais qui n'était évidemment qu'une trêve de mauvaise foi dont les deux nations avaient besoin, les Hollandais pour achever la spoliation des Portugais, et les Anglais pour donner à leur compagnie naissante les forces qu'elle ne tirait pas des faibles secours de Jacques et de Charles I^{er}.

Mais cette convention, signée en Eu-

rope , ne reçut que peu ou point d'exécution dans les Indes. Les Hollandais attaquèrent seuls les Espagnols et les Portugais , qui , durant cette première querelle entre les nouveaux venus , s'étaient réintégrés dans les Moluques ; et finalement une conspiration , vraie ou supposée , des Anglais , dans l'île d'Amboine , laquelle aurait eu pour but de s'approprier la domination exclusive du pays , détermina une éclatante rupture et la guerre sanglante qui suivit. Les Anglais ont toujours nié la réalité du fait quant à la conspiration , et les Hollandais l'ont toujours affirmée : entre de tels brigands , une question de justice est bien malaisée à décider.

Pendant les guerres civiles qui précédèrent et amenèrent la chute de Charles Stuart , les Indes furent presque oubliées en Angleterre , et la compagnie , opprimée et découragée , n'était plus rien au moment où Cromwell s'empara du pouvoir souverain. Irrité contre les Hollandais , qui s'étaient montrés favorables aux Stuarts ; indigné que la république des Provinces-Unies affectât l'empire des mers , Crom-

well déclara la guerre à la Hollande. Alors commence entre les deux nations cette fameuse et sanglante guerre maritime, la plus savante et la plus obstinée dont l'histoire fasse mention.

Mais cette rivalité naissante de l'Angleterre ne fut pas un obstacle aux succès des Hollandais contre la domination portugaise dans les deux Indes à la fois. De 1624 à 1630, les Portugais perdent Fernambuco, dans le Brésil; l'île et la ville d'Ormus, qui leur sont enlevées par les Persans aidés des Anglais, et ils sont à la fois chassés du Japon, où les excès de leurs missionnaires avaient surpassé les pirateries de leurs aventuriers. Partout les naturels secouent le joug, et partout les Hollandais, tyrans prochains, sont accueillis comme de généreux amis, comme des libérateurs. « Venez, leur disait un » roi de Ceylan; venez, et bâtissez des forts » dans mon île: moi, ma femme et mes enfants, s'il le faut, nous porterons les » pierres et nous broierons le mortier: » tant la haine des Portugais était profonde!

Elle n'était pas moins légitime, il faut

l'avouer : à cette époque , un gouverneur de cette île , nommé Azevedo , d'une famille illustre et ancienne du Portugal , faisait piler dans des mortiers les enfants en présence de leurs mères ; et les cris de ces enfants et de ces mères désolées , dit un historien , au lieu de l'attendrir , semblaient redoubler sa fureur et sa férocité : son avarice égalait sa barbarie (1). Au reste , cet homme , ou ce monstre , se battit mal contre les Hollandais ; et , soit à cause de ses crimes nombreux , soit à cause de ses immenses richesses , à son retour en Portugal , jugé comme traître et concussionnaire , il périt misérablement dans sa prison.

1632. Les Portugais n'étaient pas plus heureux en Afrique : les Hollandais leur enlevaient tous leurs établissements sur la côte de Guinée. Sur la côte orientale , Chingulia , roi de Montbaze , surprend la citadelle de Gamboa , massacre la garnison , tous les Portugais , habitants de la ville , et détruit le christianisme dans toute l'étendue de

(1) LA CLÈDE, tome VI de l'édition in-12.

sa domination. Les persécutions suscitées par les jésuites missionnaires n'étaient pas une cause moins fréquente de soulèvements que les exactions des gouverneurs : sauvages ou policés, les hommes tiennent encore plus à leurs opinions et à leurs pratiques religieuses qu'à leur or et à leurs biens.

Les jésuites avaient aussi pénétré en Éthiopie, et leurs intrigues ambitieuses avaient également porté le désordre et la guerre civile dans ce vaste pays, où les restes d'une civilisation antique se trouvent confondus avec les flots d'une barbarie récente. Les tentatives européennes n'ont pas encore adouci l'âpreté de ce mélange. Un empereur éthiopien, nommé Malac Ceged, s'était fait chrétien du rite romain, à la persuasion des jésuites : ses sujets, le regardant dès lors comme un apostat, se révoltent à l'instigation des prêtres du pays, et l'empereur Malac Ceged est détrôné par un soldat heureux, nommé Zezelaze, et massacré. Cependant les jésuites parviennent à triompher d'une si vigoureuse opposition, et s'établissent

¹⁶¹⁹
à
^{1620.} dans le pays, en favorisant les prétentions
au trône d'un parent du roi détrôné,
nommé Sacinos, qui commandait à la
tribu sauvage des Gallas. Quoi qu'il en
soit, pour prendre racine sur une pareille
terre, il fallait aux jésuites, convenons-en,
du courage et de l'habileté.

Il ne leur en fallait guère moins en Amé-
rique, dans les vastes régions du Brésil et
du Paraguay, qu'ils explorèrent dès lors
avec une infatigable patience et au prix
d'affreuses misères. Le Portugal envoyait
ses galériens dans ces contrées : les galé-
riens y périssaient, les jésuites y vécurent.
Ils parvinrent à apprivoiser, à façonner
aux habitudes sociales des sauvages stu-
pides, superstitieux et féroces, des êtres
qui semblaient former le chaînon inter-
médiaire entre l'orang-outang et l'homme :
leurs succès dans ce genre tiennent du
merveilleux. Chez les *Tapoyas*, il réus-
sirent moins bien que chez les *Guaranis*
et les *Cariges* ; les Tapoyas s'ennuyèrent,
se méfièrent d'eux, les massacrèrent, et
probablement les mangèrent. Au moins
c'étaient là de véritables missions.

Enfin, lorsque éclata cette mémorable révolution que nous allons bientôt décrire , l'Asie portugaise , après avoir perdu cette magnifique ceinture d'archipels qui l'entourait , se trouvait presque réduite à quelques contrées de la côte de Malabar, et il ne lui restait plus guère d'un empire qui fut un moment plus vaste que l'empire romain que la ville dont elle avait fait la métropole de toutes ces provinces, c'est-à-dire de Goa.

En compensation des flottes magnifiques qui n'affluaient plus dans son port , cette capitale , il est vrai , conservait l'inquisition : l'inquisition , qui devenait plus terrible à mesure qu'elle voyait l'Asie échapper à ses fers , et les peuples s'enfuir à la lueur de ses bûchers. Cet horrible tribunal , transporté de si bonne heure dans les Indes , n'était pas seulement destiné , dans l'intention du gouvernement portugais , à propager la foi , à préserver sa pureté ; mais il servait plus efficacement encore les intérêts du commerce et l'égoïsme de ces premiers conquérants, en écartant par la terreur tous les négociants étrangers. Sous le plus frivole prétexte, ils étaient

souvent arrêtés et traités en hérétiques. La preuve du véritable objet de ces persécutions est consignée dans plusieurs relations curieuses (1) ; et un fait assez concluant à cet égard , c'est que les juifs portugais, établis en très grand nombre dans cette ville , y faisaient tranquillement leurs affaires , et prospéraient dans le négoce , sous les yeux des familiers du saint office. Du reste , aucun potentat de l'Asie n'était aussi puissant, magnifique et voluptueux seigneur que l'était le grand-inquisiteur de Goa , toujours choisi parmi les prêtres séculiers

Il est à remarquer que le pouvoir de l'inquisition dans les Indes surpassait beaucoup celui dont elle disposait en Europe. Les attributions si vastes du grand-inquisiteur donnent l'idée de la suprématie théocratique la plus positive : il était au-dessus de l'archevêque et du vice-roi ; on avait pour lui beaucoup plus de respect ; il pouvait les juger , les condamner et les emprisonner l'un et l'autre : il suffisait qu'il donnât ultérieurement avis des mesures

(1) Voyez les *Voyages de Tavernier*, de Delon.

qu'il pouvait prendre à leur égard à la cour de Portugal. Au dire d'un écrivain (1), cette inquisition orientale accordait des avocats aux accusés qui croyaient utile de se défendre ; singulière faveur dont ne jouissaient pas ceux que l'on brûlait en Europe.

Les jésuites n'avaient que cinq maisons à Goa , comme on le voit par la véridique relation de Mandeslo (2) ; et c'est là qu'ils conservaient le corps de saint François Xavier , à qui l'on donne communément le titre d'apôtre des Indes. Ce saint homme, arrivé à Goa , en 1542 , en avait fait le centre de ses missions , et il était mort en 1554 , à l'île de Sanciam , sur les côtes de la Chine , d'où son corps avait été rapporté à Goa , suivant l'historien qui nous fournit ces importants détails, à quelques membres près, dispersés ailleurs, comme, par exemple , le bras qui fut envoyé à Rome.

(1) L'abbé Guyon , *Histoire des Indes*. Voyez aussi le livre intitulé *Relation de l'inquisition de Goa*.

(2) MANDESLO , *Voyage*.

CINQUIÈME ÉPOQUE.

3^e DYNASTIE. — MAISON DE BRAGANCE.

Régime espagnol. — Révolution de 1640.

1580 Le Portugal , soumis à Philippe II, fut
à par lui systématiquement tyrannisé et dé-
1640. vasté pendant les dix années que dura en-
core son règne , si lourd à l'humanité. Les
hommes , l'argent , les munitions et l'ar-
tillerie , tout fut enlevé, ravi dans ses cam-
pagnes, dans ses villes et dans ses arse-
naux, plutôt dans l'intention de ruiner le
pays que pour enrichir l'Espagne. C'est
une justice que Philippe rendait parfaite-
ment aux Portugais, de penser que cette
nation généreuse ne serait véritablement
soumise qu'autant qu'elle serait anéantie.
Prévenu de cette idée , et troublé dans sa
conscience par le poids de toutes les in-
famies et de toutes les cruautés que lui
coûtait cette usurpation sacrilège, il cher-

cha plusieurs fois à légitimer solidement l'acte lâche et frauduleux des cortès de Tomar. Cette voie de légitimation était d'obtenir la renonciation de la duchesse de Bragance, pour elle et pour le jeune duc Théodose son fils, à leurs droits incontestables sur la succession du grand Emmanuel; mais il trouva la duchesse inaccessible aux flatteries comme à la crainte. « A Dieu ne plaise, lui répondit cette gé-
 » néreuse princesse, que je trafique aussi
 » lâchement des dernières volontés de
 » mon époux, qui m'a laissée gardienne des
 » droits de mon fils. Les droits de mon fils
 » sont impérissables, et c'est une propriété
 » sacrée que vous ne pouvez pas plus
 » acheter que je ne puis vous la ven-
 » dre (1). »

Cette grandeur d'âme, justement admirée des historiens portugais, força du moins le tyran de mourir avec quelques inquiétudes et quelques remords de plus,

(1) Voyez *Historia de Portugal restaurado*, por dom Luis de Menezes, conde da Ericeyra, in-folio, Lisboa.

si toutefois celui qui fut le bourreau de son fils pouvait avoir des remords pour un royaume usurpé, et pour un ou deux milliers de moines et prêtres emprisonnés nonobstant l'immunité cléricale, et, la nuit, du haut des tours de Saint-Jean et de Belem, lancés aux poissons du Tage.

Les successeurs si faibles de ce monarque, Philippe III et Philippe IV, humiliés partout en Europe, et laissant échapper par lambeaux le vaste héritage de Charles V, suivirent, à l'égard du Portugal, les maximées du démon du Midi. Ils semblaient se dédommager de leur nullité en appesantissant sur ce royaume un sceptre désormais si léger dans la balance politique de l'Europe. Il y a dans le malheur d'un état quelque chose qui aiguise les appétits de l'injustice. Ils accablèrent la nation d'impôts, que le mode de leur exaction transformait en véritables contributions de guerre, et le royaume tout entier n'était plus traité que comme un pays conquis sur les infidèles. Les côtes n'étaient plus gardées, les ports étaient déserts, les forteresses tombaient en ruine:

ce n'était qu'un vaste dépérissement; et , sur ce sol ravagé , se traînait silencieusement un peuple mourant de faim sous les haillons de la misère. Les grands n'osaient plus se montrer avec l'extérieur convenable à leur rang : cette magnificence dont la nation portugaise était jadis si curieuse eût été un crime. L'un d'eux, le comte de Linares , à son retour d'un gouvernement dans l'Inde , ayant eu l'imprudence de laisser reluire à Madrid l'éclat de son immense fortune , fut mis en jugement, condamné comme concussionnaire , et ses biens furent confisqués. Enfin , ce qui met le comble à la stupide atrocité de toute cette politique d'amaigrissement et de destruction , l'Espagne faisait des traités de paix avec la Hollande , tandis que les escadres de cette avide et active nation enlevaient aux Portugais toutes leurs colonies. Le traité de La Haye de 1609, conclu par Philippe II, avait stipulé une exception mortelle à la prospérité des Indes portugaises, qui fut reproduite et corroborée par plusieurs traités de ses successeurs.

Philippe III cependant ne haïssait pas les Portugais : il les visita en 1619 ; et ce voyage, ménagé par les intrigues du duc d'Ucédà, qui voulait faire toucher au doigt les vices de l'administration du duc de Lerme son père, aurait pu avoir des suites heureuses pour le Portugal ; mais les seigneurs portugais témoignèrent à la vue de leur souverain un empressement et un enthousiasme dont le favori fut inquieté. Ces pauvres seigneurs achevèrent de se ruiner la plupart pour donner des fêtes magnifiques au roi des Espagnes. Philippe, touché des soins dont il était l'objet, et préférant la chaleur et la vivacité portugaise à la gravité castillane, prononça ces mots : « Je ne me suis jamais mieux senti roi que depuis que je suis à Lisbonne. » Le favori fit aussitôt reprendre la route de Madrid à son maître. Bientôt les *saignées* politiques entrèrent dans son plan d'administration comme dans celui du duc de Lerme son père, qu'il avait supplanté. Olivarès exagéra encore cette détestable politique. Ce comte-duc est un de ces grands hommes

monarchiques d'autrefois, bien petits aujourd'hui : il se croyait profond, parcequ'il était sourd. L'histoire est toute pleine de ces prétendus géants politiques qui ont usé une force immense à faire froidement des malheureux, et s'attribuant du génie parcequ'ils étaient féroces à coups de signatures.

La détresse du Portugal était extrême, lorsqu'en 1640 éclata la bienfaisante et magnifique révolution qui lui rendit la liberté. Il semblerait, en lisant la plupart des écrivains nationaux ou étrangers qui ont traité cet événement, que le Portugal, enseveli durant soixante ans dans une stupeur profonde, se réveilla par un coup de foudre, et passa subitement de l'oubli au sentiment de ses droits. Cette supposition forme un thème sans doute très dramatique, mais elle est peu conforme à la vérité de l'histoire. La haine des Castillans, la soif de la vengeance, l'amour de la liberté, n'avaient pas cessé de vivre au fond des cœurs portugais, et, si l'on peut ainsi dire, il y avait indignation partout où il y avait circulation du sang ; mais les chaînes étaient si lourdes, si vastes, elles

avaient fait des plaies si profondes, et l'épuisement était tel, qu'il fallut que l'Espagne dominatrice fût devenue presque aussi faible que le Portugal subjugué, pour qu'une révolution pût s'opérer. D'ailleurs, il fallait que la nation se renouvelât, et que cette tourbe avilie d'hommes qui avaient capitulé avec Philippe eût disparu pour faire place à des héritiers de leurs titres et de leur fortune, purs au moins de leur lâcheté.

Dès 1627, quelques nobles portugais avaient voulu tenter un coup de main sur la flotte revenant des Indes, qui venait d'entrer dans le port de Lisbonne, afin de se servir des richesses dont elle était chargée pour faire la révolution. Mais il fallait un chef et un but à cette révolution, et ils allèrent proposer au duc de Bragance, qui était à Villaviciosa, d'en courir les hasards. Le duc leur répondit qu'il n'était pas formé pour de si grands desseins, et ils ne purent en obtenir rien de plus satisfaisant.

Ce duc de Bragance, depuis Jean IV, n'avait point hérité de la fierté de son

aïeule ni du caractère de son père , le duc Théodose , qui toujours avait nourri l'espérance de voir sa maison recouvrer la couronne , et , sur le lit de mort , avait énergiquement protesté pour la conservation de ses droits. Le duc Jean , étranger aux sollicitudes de l'ambition , se bornait tranquillement à son métier d'homme riche , c'est-à-dire qu'il usait doucement de la vie au sein des voluptés ; du reste cultivant les arts, libéral, affable, respecté du peuple comme le seul rejeton de ses anciens rois, et, ce qui vaut mieux , aimé, parcequ'il n'enviait point les miettes qui tombaient de sa table aux malheureux dont le nombre était si grand autour de lui ! Quelques années après, les mêmes patriotes firent de nouvelles tentatives pour se donner un chef et une légitimité dans sa personne : ils n'y réussirent pas mieux que la première fois , et se retirèrent , s'étonnant qu'il existât un homme né sur les marches du trône auquel il fût impossible d'inoculer l'amour du pouvoir. A l'époque du voyage de Philippe III , le duc de Bragance , venu à Lisbonne pour

faire sa cour comme les autres , s'enfuit presque aussitôt, se déroband aux acclamations du peuple de cette capitale, charmé de sa vue. Enfin , en 1637 , plusieurs villes exténuées de misère s'étant soulevées , les seigneurs s'assemblèrent de nouveau pour délibérer sur le profit qu'il y avait à faire de ce soulèvement , et le duc de Bragance fut sondé encore une fois. Ils le suppliaient de protéger un peuple qui était à lui ; ils lui offraient leurs personnes , leurs biens, leurs vies. Lui ne répondit à ces nouvelles provocations que par de plus expressives protestations d'obéissance et de fidélité à la duchesse de Mantoue , vice - reine de Portugal. On voit que cet homme était précisément comme il fallait pour devenir un invincible obstacle au succès de la conspiration : ce n'est du moins pas ainsi qu'on l'inventerait ; et ce fut précisément par là que cette conspiration réussit. Plus tôt , elle eût été prématurée , et ce projet avorté serait tombé dans la classe des complots exécrables, avec les têtes de ceux qui l'auraient tramé; mais les longues hésitations et les timides retards du

duc l'ayant fait coïncider avec le soulèvement de la Catalogne et les dispositions hostiles de la France contre l'Espagne , elle fut complètement favorisée par cette réunion de circonstances majeures; il est même à croire qu'elle le fut plus positivement encore par les mystérieuses instigations de la cour de France : Richelieu ne pouvait laisser échapper une si bonne occasion d'étendre l'influence de sa fière politique. Cependant le fait n'est pas hors de doute et de discussion.

C'est à cette dernière époque , et après le soulèvement d'Évora , que le ministre espagnol voulut attirer hors du Portugal le duc de Bragance , ce qui se pouvait faire plausiblement à cause de la guerre de Catalogne , Philippe IV adressant aux seigneurs portugais une invitation générale pour l'accompagner dans cette province. La duchesse de Mantoue avait averti Olivarès qu'il se tramait quelque chose ; que les grands étaient plus fiers et plus froids avec elle ; et qu'à l'incurie voluptueuse du duc de Bragance avaient succédé une teinte politique et une sorte de

préoccupation sérieuse. En effet , il ne faisait plus mystère de ses relations avec les seigneurs le plus ouvertement opposés à l'Espagne.

Il eût été plus simple et plus commode de tuer le duc , mais on ne l'osait pas ; et , comme il se méfiait singulièrement , si on l'eût osé , il n'eût du moins pas été facile de l'assassiner. Le peuple pouvait aussi se révolter impétueusement. On épuisa donc tous les prétextes et toutes les invitations , en un mot toutes les perfidies , pour arracher ce roi futur au sol qui faisait sa force ; mais il usa de tous les subterfuges pour ne pas le quitter ; et , embrassant ses foyers domestiques , cet homme , jusque là si faible , jura de n'en plus sortir qu'avec la couronne ou dans le cercueil.

Cette noble résolution était le fruit , en partie du moins , des exhortations animées de la duchesse de Bragance et des conseils de Ribeiro Pinto , affidé intime et intendant de la maison du duc. La duchesse , de la famille des Gusman ducs de Médina Sidonia , avait abjuré la Castille , à cause de son époux , et transformé en patrio-

tisme portugais toute la fierté de sa race. Pinto était un de ces hommes dont le courage, le génie et l'activité vivent et jouissent au milieu de ces périlleuses intrigues qui tuent d'anxiété les mortels vulgaires. C'était une de ces *causes secondes* dont les *causes premières* en politique ne peuvent jamais se passer. Il est possible que sans lui la conspiration se fût ourdie et eût éclaté, mais il est douteux qu'elle eût été suivie de cette plénitude de succès, de cette victoire immédiate, et de ce bonheur puissant qui épargna toutes les nécessités sanglantes, car c'est Pinto qui établit les ramifications populaires du complot.

Ce complot fut manié et travaillé pendant dix mois avec une incroyable dextérité par cet homme, et avec un succès plus grand encore, puisque pas un des conjurés ne manqua de fidélité ni de prudence. Les principaux étaient d'abord l'archevêque de Lisbonne, Rodrigue d'A-cunha, qui ne regardait pas la sainteté de son caractère comme une raison de repousser des moyens violents pour la libération de son pays; Pierre de Men-

doza et Hurtado de Mendoza, ses parents ; Antoine d'Almeida ; Michel d'Almeida , dont la vieillesse était justement honorée du peuple ; Francisco de Mello et son frère ; don Rodrigue de Saa , grand-chambellan ; enfin , et plusieurs autres seigneurs , comme ce dernier , titulaires de charges qui n'existaient plus.

Les craintes inspirées aux conjurés par la pénétration et la vigilance de la duchesse de Mantoue , vice-reine , hâtèrent l'exécution du complot. Elle expédiait au comte-duc courrier sur courrier , pour donner l'éveil à sa confiante léthargie. Ces hommes généreux , sans trace d'émotion , vivaient en présence de l'échafaud : cent fois ils se crurent perdus. La fortune , en leur suscitant à chaque instant quelque incident menaçant , semblait se plaire à conduire ce grand dessein avec toutes les péripéties d'une œuvre dramatique parfaite (1).

(1) L'abbé de Vertot, dans ses *Révolutions de Portugal*, n'a pas bien profité des données de ce beau sujet. Il a cité Luis de Menezès, auteur

Ce fut le premier décembre de 1640, et le jour de samedi, que les conjurés choisirent pour frapper le grand coup. Il fut résolu que l'on verserait peu de sang. Pour tous les maux qu'ils avaient endurés, pour tant d'injures souffertes par eux et la nation, leur vengeance modérée ne désigna qu'une victime, et ce fut le secrétaire du conseil, Michel de Vasconcellos,

du *Portugal restaurado*; mais il paraît qu'il n'a pas connu cet auteur, faute de savoir le portugais. Sans cela il serait inexplicable qu'il eût fait un incident si maigre de l'opposition de d'Acosta, [et qu'il eût réduit le frappant discours que l'historien de la *Restauration de Portugal* met dans la bouche de ce seigneur, à quelques phrases insignifiantes prononcées dans un tête-à-tête avec d'Almada. Ce discours fut prononcé le 27 de novembre, pendant la nuit, en présence de tous les conjurés. D'Acosta, qui venait de recevoir la communication tardive de leur dessein, et d'être amené parmi eux, se plaignit de n'avoir pas été prévenu plus tôt; et, frappé des dangers et des difficultés de l'entreprise, il fit tous ses efforts pour en dissuader ses amis. Ce discours, que j'ai moi-même singulièrement abrégé, est plein de beautés dans l'ori-

qui disposait de toute l'autorité confiée aux mains de la vice-reine. Cet homme, Portugais de naissance, était abhorré du peuple, qui voyait en lui à la fois un transfuge et un tyran. Le peuple imputait tous ses maux à cette créature d'Olivarès, et il le méritait, car le génie de la fiscalité la plus inhumaine n'avait pas encore eu de plus digne représentant.

ginal, et l'illusion qu'il opère est telle, que, si l'on ne savait pas d'avance le succès de la conspiration, on croirait qu'elle n'a jamais pu réussir. Ce fut, au reste, l'effet qu'il produisit sur beaucoup de conjurés; et Pinto eut beaucoup de peine à faire sortir une résolution nouvelle de ce découragement. Ce fut en quelque sorte le désespoir de se voir si avancés, et avec un abîme derrière eux, qui leur rendit la force de tirer l'épée et d'achever. L'opposition et le discours de d'Acosta furent donc une chose capitale dans les circonstances de cette conspiration, et non pas un incident insignifiant. Quant aux circonstances de la mort de Vasconcellos, Vertot n'a pas jugé plus convenable de donner la préférence au récit de Menezès, qui mérite pourtant plus de confiance que Caetan Passarel ou tout autre.

Trois jours avant l'exécution de ce grand dessein, c'est-à-dire le 27 de novembre, les conjurés étant réunis pendant la nuit, l'un d'eux, Jean d'Acosta, homme de courage et d'esprit, plein de sagacité, pénétré des difficultés de l'entreprise, les leur exposa dans un discours assez saisissant pour en ébranler plusieurs. Il voulait différer de beaucoup le mouvement; il voulait que l'on eût l'assentiment de la majeure partie de la noblesse. Il exposait le profond dénuement du Portugal en militaires. « Nos maux sont grands, sans doute, disait-il; la tyrannie castillane est exécration; les droits du duc de Bragance sont incontestables; les vœux de la nation sont à lui : il mérite la couronne; vous pouvez la lui mettre aujourd'hui sur la tête, mais comment la lui garantirez-vous demain? Sans argent, sans armes et sans soldats, comment défendrez-vous ce misérable peuple des dernières fureurs d'une tyrannie à qui vous aurez donné de si justes motifs de colère? Je ne parle pas de nous et des nôtres, nous nous sacrifions, c'est chose convenue : mais gardons-nous

de plonger dans un abîme de misères ceux que, par l'effet d'une folle présomption, nous aurions voulu rendre à la liberté. Je vois ici, pour mener à fin cette grande entreprise, quarante gentilshommes qui, suivis chacun de ceux des siens sur lesquels il peut compter, peuvent former un nombre de deux cents braves. Et voilà donc les forces avec lesquelles on veut faire une révolution ! voilà les forces avec lesquelles on veut paralyser une garnison de quinze cents hommes dans le château, les troupes qui gardent les tours de Saint-Jean et de Belem, celles qui sont dans le port, et contenir toute la faction castillane, dont il ne faut pas se dissimuler l'ascendant ? On compte sur le peuple : le peuple ! Oh ! que misérables sont les chefs de complot, que vaines sont les entreprises qui dépendent d'une assistance aussi capricieuse, aussi insensée et stupide que l'ébullition des passions populaires ! Quand les Catalans ont voulu secouer le joug, ils avaient du moins formé des amitiés puissantes avec des princes ennemis de l'Espagne : c'est par la France

et la Hollande qu'ils se sont rebellés et soutenus. Mais vous, montrez-moi vos alliés, vos appuis, vos secours ! Je ne vois que vos bras, dont j'estime assez haut la force, mais qui, certes, ne triompheront pas des armées de la Castille toutes en mouvement, et qui marcheront sur nos frontières, même au prix de l'incendie et la perte de la Catalogne, pour dompter un bien plus dangereux soulèvement. Ainsi, supposons la garnison abattue, le château, les tours et les navires en votre pouvoir ; supposons toutes les villes et toutes les provinces, à l'exemple de Lisbonne, pratiquées par vos agents et prêtes à se lever à votre voix pour compléter l'insurrection ; supposons enfin tout le royaume à vos pieds ou dans vos mains : je vous demande encore avec quoi vous résisterez au choc des forces castillanes, avec quoi vous garnirez vos frontières et fournirez les premiers quinze jours de la campagne ? Et si vous pouvez me répondre d'une manière satisfaisante, je me rends, sinon souffrez que je vous dise ce que je vous aurais plus tôt déclaré si le projet

m'eût été communiqué plus tôt. Nous n'avons rien encore de ce qu'il faut pour l'exécution d'un tel projet : il faut plus de sûreté où il va à la fois de l'honneur et de la vie. Cette vie, je confesse que jela dois au bien et à la liberté de mon pays, mais nulle loi sur la terre ne m'oblige à la sacrifier indignement à la passion de quelques amis aveuglés. » A ces mots, interrompu par de bruyants murmures et des cris de fureur, d'Acosta, d'une voix forte, s'écrie : « Seigneurs, pour le succès » il faudrait compter sur des miracles ; » mais n'y comptons pas, car au fond nous » n'en méritons guère. »

Ce discours jeta le trouble et la confusion parmi les conjurés. Les plus hardis, fermes dans leur dessein, éclataient en menaces, appelant d'Acosta traître, lâche, indigne Portugais ; plusieurs même tirèrent leurs épées, et, lui mettant les pointes sur le sein, le forcèrent de confirmer par un nouveau serment juré sur l'Évangile le secret et la fidélité promis. Les moins décidés, comme si leurs yeux, fascinés jusque là, eussent été dessillés par le dis-

cours plein de sagesse de ce seigneur, comme s'éveillant d'un long rêve, restaient épouvantés à l'aspect de l'abîme sur le bord duquel leur folle confiance et leur témérité les avaient conduits : à leur avis, on ne pouvait rien opposer aux raisons de d'Acosta. Enfin, après une délibération extrêmement orageuse, et qui se prolongea jusqu'au point du jour, il fut résolu que l'on aviserait le duc de Bragance d'un retard qui paraissait nécessaire.

Pinto, qui était de l'assemblée, indigné et désespéré, lui dépêcha pourtant un courrier. Au moment où ce courrier arrivait à Villaviciosa, le duc venait d'en recevoir un autre de Madrid, qui portait tout ensemble au duc l'injonction formelle de partir sur-le-champ, et des valeurs pour quarante mille ducats sur les banquiers de Madrid et de Lisbonne, afin que le prétexte d'argent fût mis à néant comme les autres. Le duc, effrayé et chancelant, courut à son recours et son conseil ordinaire, sa fière et courageuse épouse. « Poursuivez et hâtez vos coups, lui dit Louise de Gusman; il n'est plus

temps de reculer : à Madrid vous êtes un traître , à Lisbonne vous serez un roi. Écrivez à vos amis qu'en différant d'un seul jour ils vous perdent , et eux avec vous. » Le même courrier rapportait aux conjurés la résolution fruit de ce généreux conseil ; mais eux-mêmes étaient déjà revenus sur leur dernière résolution , grâce aux mouvements et aux discours de Pinto , car celui-ci , voyant le danger de tous côtés , en véritable homme de tête , comprenait très bien , comme la duchesse , qu'il était plus grand en arrière qu'en avant. Il expédia donc au duc un autre courrier qui se croisa avec le premier.

Pinto avait triomphé , avec l'aide des courageux , de l'hésitation des prudents ; il leur fit voir que la sagesse peut avoir sa folie ; la logique sa déraison , et qu'il est des cas où il faut savoir se lancer , en fermant les yeux , au milieu des ondes soulevées par l'orage ; qu'il était prodigieux que le secret eût été si bien gardé jusque là , mais qu'étant plus que mûr pour l'infidélité , il était impossible qu'il ne tombât pas au pouvoir de leurs ennemis. En un

mot, ces quarante généreux citoyens se décidèrent encore une fois à trancher avec leurs seules épées, dit notre historien, l'indigne nœud qui attachait le Portugal à la tyrannie de la Castille.

Le jour venu (1^{er} de décembre), tous les conjurés (1) se confessèrent et communierent, puis ils se pourvurent d'armes chacun à son gré. Les bourgeois qui devaient soulever le peuple étaient avertis de le tenir en demi-mouvement; mais le peuple lui-même ne se doutait encore de

(1) Comme cette révolution est précisément une de ces grandes occasions où les noms des acteurs doivent figurer dans le récit, quelque réduit qu'il puisse être, nous donnons ici, d'après l'historien de la *Restauration de Portugal*, ceux des principaux seigneurs qui figurèrent dans la journée du 1^{er} décembre 1640.

Dom Michel d'Almeida, Luis de Mello, Saldanha de Souza, dom Affonso de Menezès, Gaspar de Britto Freyre, Marco-Antonio de Azevedo, Tomé de Souza, le comte d'Atougia son frère, dom Francisco Coutinho, dom Alvares de Abranchès, Ayres de Saldanha, Alvarez d'Acunha, Joan de Saldanha de Gama, et ses frères Antoine et Barthélemi; Tristan d'A-

rien. Ils cachèrent leurs armes à feu dans leurs carrosses, et se rendirent ensemble au palais avec la sérénité sur le front. Là ils se séparèrent pour prendre chacun le poste qui lui était assigné : tous étaient pleins de force et de confiance et portaient la victoire dans le sein. Les mères, les épouses (quelques unes étaient dans le complot), partageaient cette confiance, au lieu des terreurs si ordinaires aux femmes. La magnanime comtesse d'Atougia, aidant à s'armer ses deux fils, dom Jérôme d'Atayde et cunha de Atayjde, ses fils Luis et Nuno, et son gendre dom Manuel Childe Rolim; Antonio de Mello de Castro, Georges de Mello, Fernand Telles et Antoine Telles da Silva, fils de Mariane de Lancaster; Fernand de Menezès, Jean d'Acosta (qui tua plusieurs personnes de sa main, après avoir d'abord refusé d'être de la conspiration); Pedro de Mendoça, dom Antar de Almada, ses deux fils; dom Carlos de Noronha, dom Antonio de Alcoçava, João Rois Sa, Martin Affonso de Mello de Fernando, Telles de Faro, Rodrigo de Figueyredo, Luis Gomez, Silvaz Lobo, Francisco de Sampayo, dom Antonio Mascarenhas, dom Thomas de Noronha, etc., etc.

François Coutinho , leur dit : « Allez , mes fils , et délivrez votre pays ; si l'âge et le sexe me le permettaient , j'irais partager vos efforts et votre gloire. » Marianne de Lancastre adressa les mêmes exhortations à ses deux fils.

Tout étant prêt , chacun à son poste , et le peuple , curieux et légèrement ému , attendant sur la place du palais et par petits pelotons dans les rues voisines , un coup de pistolet , tiré dans le palais par l'un des conjurés , fut le signal auquel tous s'élancèrent à la fois. Dom Michel d'Almeida tomba brusquement sur la garde allemande dont il s'était chargé , en criant *Liberté ! liberté ! vive le roi dom Jean IV !* Ceux qui l'accompagnaient le suivirent avec un pareil mouvement de fureur , et renversèrent tout ce qui se trouva devant eux ; ils eurent en peu de minutes dispersé toute cette garde épouvantée , alors ce vénérable seigneur parut à une fenêtre qui donnait sur la place , et couvrant sa longue barbe blanche des larmes que la joie lui faisait répandre : *Aux armes ! s'écria-t-il , braves Portugais , le duc de Bragance est votre*

légitime roi ; joignez vos armes aux nôtres, rendons-lui la couronne , et reprenez vos libertés.

Un immense cri de *liberté* s'élança de parmi tout ce peuple ; en un clin d'œil plus de dix mille hommes eurent pris les armes , prêts au carnage de tout ce qu'il y avait d'Espagnols qui voudraient résister. Georges de Mello, Étienne d'Acunha, Antoine de Mello de Castro , à la tête d'un autre groupe , s'étant jetés sur la garde castillane, et, entrant avec impétuosité , avaient renversé le faisceau des hallebardes placé au milieu du corps-de-garde : un prêtre marchait à la tête de ceux-ci, tenant un crucifix d'une main et une épée de l'autre , dont il portait de grands coups aux Espagnols.

Cependant dans le palais s'achevait l'acte le plus intéressant de la tragédie. Antoine de Tello, qui voulait avoir la satisfaction de poignarder Vasconcellos de sa main , avait pénétré jusque dans la chambre où se tenait le secrétaire, qui, prévenu de la révolution, s'imaginait encore que c'était une exaltation populaire facile à

calmer en un moment; mais, entendant massacrer, dans les avenues de sa retraite, deux hommes, un prévôt des gardes et un secrétaire, qui s'étaient trouvés sur le passage des conjurés, il se cacha au fond d'une armoire. Ils arrivent, déjà ivres de cette férocité qui saisit les meilleurs en de telles rencontres, le demandent, le cherchent, et s'exhalent en imprécations ne le trouvant pas. Il ne restait là qu'une vieille esclave, qui, voyant l'épée levée sur sa tête, d'un geste furtif, indique l'asile dernier de la victime. On ouvre: Tello lui tire un coup de pistolet; Vasconcellos, se sentant blessé, sort et se montre éperdu et mourant à leurs yeux. Il tombe percé de cent coups précipités avant d'avoir pu d'un regard compter tous ses ennemis. Il fut jeté expirant au peuple, qui s'amusa de son cadavre jusqu'au lendemain matin.

Toutes les autres circonstances de cette journée, qui donnent au drame historique une si grande vérité et un si grand mouvement dans les écrivains originaux, ne peuvent pas être reproduites ici. Ajoutons seulement que la duchesse de Mantoue

voulut calmer ce qu'elle croyait n'être qu'un tumulte, et qu'elle fut fort heureuse, ainsi que l'archevêque de Brague, que le respect de quelques conjurés les sauvât de l'épée et de l'insulte des autres. Elle leur proposait arrogamment et avec la *cécité* d'une femme prévenue de son inviolabilité de princesse, de rentrer dans le devoir, disant que c'était assez d'avoir tué Vasconcellos. « Madame, lui répondit très civilement dom Juan de Menezès, Vasconcellos ne méritait de périr que par la main du bourreau, et ce n'est pas pour frapper une si vile victime que tant de gens de cœur ont pris les armes; c'est pour rétablir le duc de Bragance dans ses droits. » Cette explication n'ayant pas satisfait la vice-reine, elle voulut continuer à persuader le peuple de poser les armes, en promettant d'obtenir son pardon; alors dom Carlos de Noronha, moins poli que Menezès, « Rentrez, madame, lui dit-il, et n'irritez pas le peuple contre vous. — Contre moi? dit-elle avec fierté; et que peut-il me faire à moi? — Madame, si vous ne passez par cette porte, ajouta

Noronha, il peut vous obliger à passer par cette fenêtre. » Notre historien blâme fort le fougueux Noronha; mais tout ne peut pas être marqué au coin de la plus pure galanterie en un jour de conspiration.

Bientôt elle fut forcée de signer des ordres par lesquels il était enjoint aux gouverneur du château et commandants des diverses citadelles de livrer leurs postes : à quoi nul ne se refusa, satisfaits de sauver par ce moyen leur vie et quelque apparence de leur honneur.

La révolution se fit à Lisbonne avec tant de promptitude et d'unanimité, qu'au palais de justice, les magistrats qui venaient de prononcer un arrêt au nom du roi Philippe, sans lever la séance, jugèrent une autre cause au nom du roi Jean IV.

Le nouveau roi s'était de son côté fait proclamer dans Évora; ainsi personne n'avait perdu de temps. Instruit du succès de Lisbonne, il partit, et vint débarquer à la face de tout un peuple ivre de bonheur et de joie, qui depuis deux jours l'at-

tendait sur le port. Le reste du royaume se souleva ; tous les châteaux forts se rendirent sans que nul commandant osât seulement se défendre ; en un mot , la soudaine combustion d'une traînée de poudre est la seule image que l'on puisse approprier à la rapidité pleine et vaste de cette révolution.

C'est à juste titre que les historiens nationaux l'ont nommée la restauration du Portugal : car , ainsi que le remarque un élégant et judicieux écrivain (1), « elle fut » légitime dans son principe , rapide dans » sa marche , peu sanglante dans ses développements , décisive et durable dans » ses effets. Le Portugal recouvra son indépendance , et a su la conserver ; mais » il ne recouvra pas ses forces, qui avaient » été attaquées et épuisées dans leur principe. Soixante ans de servitude et de fers » avaient laissé des traces profondes que » le temps n'a pu entièrement effacer. »

D'ailleurs , peu d'événements de cette nature sont plus instructifs et provoquent

(1) ANCILLON.

de plus profondes réflexions sur le hasard et la vanité des combinaisons humaines. Ce fut pour le grand nombre des conjurés une conspiration purement par instinct et par sentiment, le raisonnement et les probabilités étant évidemment contre elle. Il n'y avait rien à répondre au discours que le noble et sage historien dom Luis Menezès, comte d'Ericeyra, met dans la bouche de Jean d'Acosta, et qui ne paraît nullement une fiction littéraire; tous les historiens sont d'accord sur l'incident relatif à ce seigneur; et, sans doute, si les *quarante* conjurés avaient eu le *sens commun*, ils auraient aussitôt rengainé, et seraient rentrés chez eux. Le succès tint à bien peu de chose. Que Vasconcellos se fût sauvé lorsque Manuel Mansos de Fonseca vint dans sa chambre l'avertir du péril qui le menaçait; qu'il se fût réfugié parmi la garnison du château, et de là eût organisé la défense, le complot échouait nécessairement, car le peuple n'y eût pris aucune part. Celui-là était pourtant bien opprimé, bien malheureux: mais il ne faut jamais appeler le peuple au combat

qu'au commencement de la victoire (1).

Le même raisonnement peut s'appliquer à la conduite des puissances étrangères à l'égard du Portugal dans cette occasion. Tous les souverains de l'Europe accueillirent les ambassadeurs de Jean IV, reconnurent ce prince; et les puissances mêmes que la crainte de la maison d'Autriche forçait à des ménagements, comme le Danemarck et la Suède, ne laissèrent pas d'entretenir avec le Portugal des liaisons secrètes, de lui fournir des armes et des bois de construction. Que si le secours de ces puissances eût été invoqué avant la restauration, il est plus que probable qu'elles se fussent montrées insensibles à la détresse de la nation portugaise, et sourdes aux cris

(1) « Là, comme partout, ce fut un petit nombre d'individus qui résolurent, préparèrent, amenèrent la révolution; la multitude parut dans le moment décisif pour frapper le dénouement, elle acheva ce qu'elle n'aurait jamais commencé; elle adopta l'ouvrage de quelques conjurés, hommes de tête et de caractère, comme si c'eût été le sien. » Ancillon, *Tableau des révolutions du système politique de l'Europe*.

de la légitimité périssant dans la personne du duc de Bragance. Ainsi il s'agit d'abord de se montrer fort pour obtenir des alliés et des amis , et la maxime *aide-toi et Dieu t'aidera* est d'une application tout aussi usuelle pour les peuples que pour les particuliers.

Le pape fut le plus récalcitrant de tous ; et la question de savoir si Rome reconnaîtrait Jean IV et donnerait cette investiture dont on savait dès long-temps se passer , fut le sujet de beaucoup d'intrigues et de mouvements dans la cour papale. A Lisbonne même , la question de l'ambassade au saint-père avait été le sujet d'un dissentiment très prononcé entre les auteurs de la révolution ; les uns la voulaient immédiate , et les autres indéfiniment retardée. Ces derniers craignaient l'affront et le mauvais effet d'un refus d'audience , persuadés que Rome favoriserait les Espagnols, qu'elle détestait, mais dont elle avait à espérer ou à craindre , aux dépens des Portugais, qu'elle aimait peut-être , mais dont elle n'avait rien

à attendre pour son avantage (1). Enfin elle fut résolue par le motif spécieux que le pape Urbain VIII, qui occupait alors le siège pontifical, était tout Français d'inclination. Dom Michel de Portugal, évêque de Lamego, se rendit à Rome; mais, malgré tous ses mémoires présentés et tous ses efforts, il réclama vainement la bénédiction apostolique en faveur de son maître. Urbain VIII trouvait dur de se brouiller avec l'Espagne sans dédommagement de ce sacrifice. Cependant les Espagnols agissaient en maîtres dans Rome; le marquis de Los Velles, après maintes rodomontades, finit par une tentative d'assassinat et d'enlèvement sur l'évêque de Lamego. Les deux cents brigands qu'il avait apostés pour cet infâme coup de main furent taillés en pièces ou mis en fuite par les Portugais aidés des gens de l'ambassade française. L'évêque de Lamego quitta Rome, le cardinal Barberin se donna beaucoup de peine pour assoupir cette affaire, et, au bout du compte, Jean IV ne fut pas reconnu.

(1) MENEZÈS, *Portugal restaurado*.

Ses ambassadeurs étaient un peu mieux traités en Hollande; cependant ces républicains, marchands avant tout, ne consentirent qu'à une trêve, parcequ'une paix les aurait forcés de rendre tout ce qu'ils avaient pris dans l'Inde et en Amérique. Ils considéraient ces conquêtes comme faites sur les Espagnols, et par conséquent de bon aloi. La décision de la difficulté fut renvoyée à la prochaine tenue des états-généraux; manière de l'éluder jusqu'au moment où la trêve aurait assez duré pour laisser recommencer la guerre, ce qui ne tarda pas d'arriver.

Les Indes et l'Amérique avaient partout secoué avec empressement la domination espagnole et reconnu Jean IV. Il ne resta à la Castille, des pays qui avaient suivi la destinée du Portugal, que la ville de Ceuta en Afrique.

Les vains efforts que fit l'Espagne pour ramener le Portugal sous le joug se prolongèrent jusqu'au-delà du règne de Jean IV; les Portugais conservèrent sur les Castillans une supériorité marquée tout le temps de cette guerre, qui fut une

suite d'escarmouches et de coups de main sur les frontières, jusqu'aux journées d'Amexal et de Montes Claros ou de Villaviciosa (1663-1665), qui assurèrent l'indépendance définitive du Portugal. Le Portugal opposa au marquis de Torre-cuse et à don Louis de Haro, ministre rusé et mauvais général, un Mathias d'Albuquerque, un Alvarès d'Abranchès, hommes d'une grande capacité, d'une valeur égale, ayant eu part aux derniers événements, et, si l'on peut ainsi dire, sortis de la révolution. Ils détruisirent plusieurs places fortes dans l'Estramadure, ruinèrent Elvas, et battirent les Espagnols dans toutes les occasions. La conflagration toujours subsistante de la Catalogne opérerait une puissante diversion en faveur des Portugais.

1641. Mais tandis que leur nouveau roi se croyait solidement affermi sur ce trône relevé en un jour, des nobles mécontents se laissaient séduire par l'idée que sa chute pouvait s'opérer avec autant de facilité que son élévation. Cette contre-révolution projetée avait pour principaux

chefs, d'abord un archevêque, comme la première; c'était celui de Brague, dom Sébastien de Mattos, à qui, dans la fameuse journée du 1^{er} décembre 1640, l'amitié d'Almeida avait sauvé la vie; et ce prêtre en avait entraîné un autre dans le complot, le grand-inquisiteur, Francisco de Castro, évêque de Guarda, dont l'influence était encore plus considérable. Venaient ensuite trois grands seigneurs que, dans la distribution de ses grâces, Jean IV n'avait apparemment pas assez bien traités: le marquis de Villaréal, le comte d'Armamar et le duc de Caminha. Les juifs, inquiétés, menacés par Jean IV, ou plutôt par le vœu de la nation, offrirent leurs services, et l'archevêque osa pactiser avec eux! Il leur promit, non seulement qu'ils resteraient dans le royaume, mais encore qu'il leur serait permis d'y avoir des synagogues et d'y pratiquer leur religion.

On devait mettre le feu aux quatre coins de Lisbonne et au palais; mais l'incendie comme auxiliaire ne suffisait pas, il fallait des troupes, il fallait l'appui de

l'Espagne : Pierre Baeza, juif nouvellement converti, fut l'intermédiaire de cette négociation, et son imprudence la fit échouer. Tous les conspirateurs principaux se virent pris en même temps, au nombre de quarante-sept. L'archevêque de Brague et le marquis de Villaréal furent arrêtés au milieu du conseil d'état, que le roi avait convoqué pour le même jour. Le peuple, qui adorait son roi et sa nouvelle liberté, demanda à grands cris le châtiment des coupables. Jean IV inclinait à la clémence, mais la raison d'état prévalut dans son conseil.

Le marquis de Villaréal, le duc de Caminha avec son fils, le comte d'Armamar et dom Augustin Emmanuel, qui avait été le *Pinto* de cette conjuration, montèrent sur l'échafaud. L'archevêque et le grand-inquisiteur furent seulement condamnés à une prison perpétuelle, non qu'ils fussent moins criminels que les autres, ils l'étaient davantage précisément à cause de leur caractère, mais c'était un reste de l'immunité ecclésiastique. Le fier primat s'abaissa vainement à des supplications, la

mort seule lui épargna la captivité: il est vrai qu'elle vint peu de jours après sa condamnation, et l'histoire a laissé des doutes sur la route qu'elle avait prise.

Nous avons déjà donné une idée des événements qui remplirent le règne assez court de Jean-le-Fortuné. La trêve avec la Hollande ayant expiré en 1652, la guerre recommença, et les pertes des Portugais dans l'Inde ne s'arrêtèrent plus. Goa, Diu, la ville de Méliapour, Macao dans la Chine, une partie de Timor, quelques comptoirs au Malabar, tels étaient les restes de l'*Asie portugaise*, lorsqu'une paix ménagée par l'Angleterre fut conclue entre les Portugais et la Hollande, tant pour les pays coloniaux que pour les pays d'Europe. Le Brésil, reconquis par la valeur de Vicira, resta définitivement à ses premiers maîtres, moyennant une somme de 8,000,000 en argent ou en marchandises, que ces derniers promirent de payer aux républicains, après qu'ils auraient évacué le Brésil; ce qui eut lieu en 1654.

Ce Jean Fernandez de Vicira était un jeune négociant qui sut organiser de puis-

sants moyens de résistance, au moment où la mère patrie sortait, par la belle révolution de 1640, du régime espagnol. Ce généreux citoyen; privé de la participation et de l'appui de son gouvernement, sacrifiant son immense fortune à cette guerre si patriotique, de 1645 à 1654, parvint à expulser les Hollandais, et prépara la capitulation ou traité en vertu duquel ils renoncèrent à toutes prétentions sur le Brésil.

C'est un peu plus tard, en 1695, que les fameuses mines d'or de cette contrée furent découvertes. Cette nouvelle source de richesses renouvela pour un moment l'opulence trompeuse du Portugal. Malheureuse découverte, qui n'eut pour résultat définitif qu'un plus grand essor donné aux passions cupides, un nouveau prétexte à la fainéantise, un nouvel accablement pour l'agriculture! Les nations possédant des mines n'ont jamais connu cette véritable prospérité, fille du travail. Les nègres infortunés furent condamnés à l'exploitation de ces mines, qui en dévorèrent un grand nombre. Au bout de

moins de trente ans, l'effrayante progression des frais en avait borné les produits au dixième de ce qu'ils étaient d'abord, de sorte que l'on se contenta depuis de récolter l'or roulant en paillettes dans le sable des rivières.

Jean IV mourut en 1656; il avait réformé l'administration, corrigé des abus, pourtant créé de nouveaux impôts; et du reste, il avait mis son royaume sous la protection de la vierge Marie. Il laissa pour successeur son fils Alphonse VI, qui, peu ressemblant à son père, ne fut pas plus heureux que sage, comme on le verra bientôt. Ce prince n'étant âgé que de treize ans, la reine, cette grande Louise de Gusman, fut nommée régente du royaume. La mésintelligence avec Rome avait survécu à Jean IV, et Innocent X, travaillé par la faction castillane, s'obstina à refuser leur provision aux évêques nommés par ce roi, pourtant si légitime: quant à l'Espagne, depuis l'infructueux complot dont nous venons de parler, et qui avait été tramé par ses partisans, elle se résigna à voir la monarchie portugaise vivre à côté

d'elle. Alors elle éprouvait bien d'autres pertes et d'autres humiliations, que la tardive disgrâce d'Olivarès, ce comte-duc, si *pompeusement* malhabile, ne réparait pas. (Voyez le *Résumé de l'histoire d'Espagne.*)

Règne et détronement d'Alphonse VI.

Il est triste d'avoir toujours à rencontrer devant ses pas les mêmes hommes, pour leur adresser les mêmes reproches. Voici encore un règne dont les malheurs et les scandales doivent reconnaître pour cause le génie intrigant des enfants de Loyola. Les plus impartiaux des écrivains ont été forcés d'avouer que si les jésuites n'avaient pas provoqué les fautes d'Alphonse VI, ils en avaient du moins supérieurement profité. Adoptons ce terme moyen entre la haine de leurs ennemis et les mensonges de leurs partisans. Cependant souvenons-nous de cette maxime consacrée en jurisprudence, que généralement le crime est imputable à celui qui en profite : or, depuis Alphonse VI jusqu'à Joseph, les jésuites ont été rois en Portugal.

Alphonse VI, né faible de corps, atteint presque au berceau d'infirmités qui motivèrent peut-être l'excès de négligence

où fut abandonnée son éducation première, n'eut rien de la bonté de son père, ni surtout de l'élévation d'âme de sa mère. Ses passions étaient violentes, ses inclinations basses, et sa jeunesse fut extravagante. Ayant choisi dans la dernière classe du peuple une bande de jeunes mauvais sujets, qu'il appela ses *braves*, il courait, surtout pendant la nuit, les rues de Lisbonne; et malheur aux infortunés bourgeois qui se trouvaient sur la route de ces tapageurs privilégiés. Alphonse détroussait et frappait, sans qu'il fût possible de lui faire comprendre qu'il n'est pas honnête à un roi d'estropier ses sujets. Ce Néron des carrefours grandit dans ces nobles habitudes; et ni les représentations de sa mère, ni la vigilance des officiers du palais chargés de le surveiller, ne purent le soustraire à la fréquentation corruptrice de quelques jeunes misérables, soutenus et dirigés par une influence qu'il n'est pas aisé d'expliquer.

Le plus audacieux et le plus marquant de tous les compagnons de ses débauches était un certain Conti, d'origine piémon-

taise. Très jeune encore il avait gagné la royale faveur, parcequ'il excellait dans les talents en honneur parmi les écoliers de Lisbonne, ceux de tirer de la fronde et de darder des couteaux. Cet intéressant camarade ne tarda pas à devenir un personnage important. Revêtu, comblé de dignités qui jusque là n'avaient appartenu qu'à la naissance, occupant un appartement dans le palais à côté de celui du roi, il vit s'empreser lâchement autour de lui la foule des courtisans titrés qui le méprisaient. Cette rapide élévation l'enivra, et sa chute fut résolue. Les grands corps de l'état, les tribunaux et la cour se réunirent, présentèrent de vigoureuses remontrances au roi sur ses honteux déportements, supplièrent la reine régente de garder encore entre ses mains les rênes de l'administration, prête qu'elle était à les abandonner, par les dégoûts amers et le profond chagrin que lui causait un fils si indigne d'elle; et à la suite de tout cela Conti et son frère furent exilés au Brésil (1). Tout cela aurait pu, ce semble, se

(1) Toute cette première partie du récit est

faire plus tôt et plus promptement , surtout s'il faut ajouter foi à tout ce que l'on dit de la stupidité de ce malheureux Alphonse VI; mais il paraît qu'il y a de l'exagération à cet égard , aussi bien que sur le compte de ses folies de jeunesse. Ce qu'il y a de certain , c'est que sa conduite , après l'exil de Conti, ne fut pas d'un furieux imbécille , mais d'un homme plein de dissimulation et d'habileté. Il quitta la cour ; et d'Alcantara , où il s'était réfugié , entouré de ceux en qui résidait sa confiance , depuis qu'il n'avait plus Conti , il dépêcha des courriers aux gouverneurs des provinces pour faire savoir à ses peuples que , mettant fin à la régence de sa mère , il allait enfin les gouverner. Selon les lois du royaume , il avait passé l'âge qui , en Portugal , rend les princes sujets aux tuteurs. La reine , malgré les instances et les efforts d'une partie de la cour ,

extraite d'écrivains français qui ont écrit avec beaucoup de ménagement pour la fameuse société , et avant sa chute; par exemple, La Clède, Macquer et Lacombe.

se démit avec solennité du gouvernement , et se voua dès lors à la retraite , au fond d'un monastère. Les nouveaux conseils et les confidents du roi étaient le comte de Castel Melhor , celui d'Atougia et Sébastien de Menezès. Conti ne tarda pas à être rappelé de son exil, et sa rentrée dans Lisbonne fut une sorte de triomphe ; mais Castel Melhor , homme d'autant d'esprit que de naissance , prévalut bientôt , et Conti se vit une seconde fois abandonné. De terribles reproches ont été adressés à ces divers favoris ; on a fait peser sur eux la responsabilité des malheurs d'Alphonse : sans doute ils furent très coupables ; mais il y a beaucoup d'injustice ou beaucoup d'erreur de la part des écrivains , qui n'ont pas reconnu , à travers ces orages de cour , les véritables artisans de la ruine du prince.

Alphonse VI n'aimait pas les jésuites ; dans un prince aussi capricieux , la raison de cette antipathie n'est pas facile à démêler : la plus véritable , c'est que ce malheureux jeune homme , dont les premières habitudes avaient été toutes populaires ,

et même populacières , avait épousé les passions comme les préjugés et les goûts de la classe la plus nombreuse de ses sujets. Or , si les jésuites du Portugal étaient d'ordinaire bien en cour , il n'est pas moins vrai qu'ils étaient abhorrés du peuple, et respectés seulement parcequ'ils étaient craints. Plusieurs fois dans le temps où Alphonse ravageait la ville et les environs à la tête de ses *braves*, il voulut pénétrer dans la maison des jésuites pour y faire des dégâts ; et les bons pères n'avaient d'autres ressources pour se garantir que de lâcher leurs grands dogues contre ces effrénés (1).

Maintenant, puisque l'histoire nous force d'accuser, citons, afin de justifier et de réduire à la valeur d'une assertion exacte et tranquille ce qui pourrait être présenté comme une attaque passionnée ou comme une satire perfide.

Un écrivain allemand de nos jours , non moins renommé pour sa véracité que pour son érudition vaste , s'exprime en

(1) LA CLÈDE , tome VII , page 352.

ces termes sur les événements du règne d'Alphonse :

« Louise de Gusman régissait le royaume sous l'influence des jésuites , lorsque de toutes parts le Portugal était menacé. Les jésuites travaillaient sans repos à écarter du trône le jeune Alphonse , parcequ'il ne dissimulait pas son aversion pour leur ordre. C'est par leurs conseils que la reine mère avait prolongé la durée de sa régence par-delà la majorité de ce prince ; et lorsque enfin le comte Castel Melhor l'eut déterminée à résigner le sceptre à son fils , ils abusèrent de la confession pour rendre Alphonse odieux et méprisable, déclarant que ce serait chose méritoire et agréable à Dieu que de le haïr , et méconnaître son autorité ; que le trône serait beaucoup mieux occupé par son frère cadet , dom Pedro , que par lui. A peine Elisabeth de Savoie , de la maison de Nemours , était-elle arrivée en Portugal pour épouser Alphonse , que , par les insinuations les plus odieuses , les jésuites lui inspirèrent de l'aversion pour son mari , et disposèrent son cœur en faveur de dom Pedro , comme

bien plus capable de la *rendre heureuse*(1). Ils poursuivirent leurs intrigues , jusqu'à ce qu'enfin le plan qu'ils s'étaient proposé réussît complètement. Le 21 décembre 1667 , la reine s'enfuit de la cour dans un cloître , et de là proclama sa demande en dissolution de son mariage , pour cause d'impuissance. Frustré de tous ses fidèles conseils , que l'on avait peu à peu éloignés de la manière la plus indigne , Alphonse succomba finalement sous les intrigues des jésuites , et se vit contraint d'abdiquer en faveur de son frère , qui devint immédiatement le mari de la reine scandaleusement divorcée. »

C'est ainsi que s'exprime le savant et véridique Cihhorn ; mais , comme sa qualité d'Allemand et de luthérien peut infirmer son autorité , nous y joindrons celle d'un auteur catholique et portugais. Le lecteur remarquera que nous sommes obligé de résumer ici des opinions pour constater

(1) Il y a textuellement dans l'allemand , *de rendre les devoirs conjugaux* ; cependant je crois ma traduction suffisamment fidèle.

des faits sur lesquels la vérité n'a pas encore été écrite dans notre langue (1).

Il résulte des détails donnés par d'Oliveira, dans ses *Mémoires de Portugal*, que, dès les premiers jours de l'arrivée à Lisbonne de la princesse française, il s'établit entre elle et l'infant dom Pedro une intelligence secrète, et que ce dernier obtint dans le cœur de la reine une préférence absolue sur son frère. Soit par l'âme, soit par le corps, il valait sans doute beaucoup mieux : cependant Alphonse était époux et roi ; et l'on ne peut, sans frémir, songer à la profonde perversité d'une femme qui rêve le divorce, l'adultère, le détronement, et, s'il le faut, l'assassinat de son mari, le premier jour qu'elle entre dans ses bras.

Deux jésuites, l'un confesseur de la reine, et l'autre de l'infant, furent les

(1) Il n'y a qu'à lire Vertot, lequel s'est trompé volontairement à ce sujet ; il ne dit pas même de quel ordre religieux étaient les confesseurs de la reine et de l'infant : il n'ose pas dire qu'ils étaient tous deux jésuites.

ministres d'une intrigue si délicate. Le comte de Schomberg y fut entraîné, quoique sa loyauté militaire répugnât beaucoup dans le principe à tremper dans un complot contre le roi, qu'il avait promis de servir ; mais il reçut de France un ordre précis de seconder les desseins de la reine ; et l'on mit sa conscience à couvert en lui disant que le traité qu'il avait fait regardait la défense du royaume, qu'on ne voulait pas ruiner ; qu'il s'était engagé avec la reine mère, et qu'Alphonse n'avait jamais ratifié cet engagement ; enfin, au moyen de ces raisons et de beaucoup d'autres, le gantelet du chevalier se trouva engagé dans la manche du jésuite, et le malheureux roi perdit son meilleur appui.

Il ne tarda pas à être privé de même de tous ses autres amis ; et le comte de Castel Melhor fut le premier qu'on lui enleva. C'était lui qui avait négocié ce mariage infortuné. L'infant l'accusa de conspirer contre sa vie. Le roi défendit son favori ; dom Pedro menaça ; la reine, paraissant alors sur la scène, offrit sa médiation ; et le résultat de ce débat fut la disgrâce

complète du ministre , qui , privé de toute sa fortune , se retira dans un couvent , heureux d'avoir sauvé sa vie. Bientôt même il se vit forcé de chercher dans les pays étrangers un plus sûr asile. Souze de Macedo , le secrétaire d'état , ne tarda pas à éprouver une pareille destinée. On le noircit encore de fausses accusations d'attentat contre la vie de l'infant. Enfin ce prince voyant son frère désormais privé de conseil , rompit ouvertement avec lui , et la reine , impatiente de terminer le dernier acte de la tragédie , se retira dans un couvent. De là elle écrivit au roi qu'elle *n'était point sa femme* , qu'elle redemandait sa dot , et qu'elle voulait repasser en France sur les vaisseaux de guerre. Cette accusation publique d'impuissance étonna tout le Portugal ; car elle ne s'accordait point avec le long séjour que la reine avait fait avec le roi sans se plaindre. Les violents exercices auxquels ce prince s'était toujours livré avec fureur semblaient attester une vigueur réelle. On peut tirer un argument plus concluant encore de son goût sans mesure pour les

1667.

plaisirs criminels, qui lui faisait rechercher les courtisanes de tous les rangs. Puis il était question d'une fille naturelle de ce prince, élevée chez le comte de Castel Melhor; ce qui faisait une si forte impression sur les esprits, qu'il fallut chercher la mère de cet enfant pour l'obliger à désavouer l'origine de sa fille.

Le confesseur de la reine déposa que sa majesté lui avait souvent parlé de la faiblesse du roi. On distingua subtilement entre l'impuissance de ce prince pour une fille vierge et sa vigueur pour les femmes. Alphonse parut d'abord furieux de l'outrage et de la rébellion. Destitué de conseil et de raison, autant que de dignité, ce prince malheureux, rassemblant ses maîtresses nobles ou viles autour de lui, courait de l'une à l'autre, réclamant à haute voix des certificats de virilité, et attestant de honteux exploits qu'il eût fallu taire. Malgré cette fureur, on parvint à tirer de lui une confession écrite de son impuissance; mais il ne la signa qu'après avoir été prisonnier pendant plusieurs jours, et après avoir été

obsédé par des théologiens , dominicains ou jésuites, qui lui persuadèrent que cette renommée toute mondaine n'était pas plus nécessaire pour gagner les cieux que pour gouverner les royaumes de la terre. Ils le trompaient ; il est dans les idées de tous les peuples du monde que les chefs de nation ne soient point frappés d'une nullité physique , qui les avilit , parcequ'elle semble une réprobation de la nature ; et l'on ne voit pas qu'un prince taxé d'impuissance par les femmes ait jamais été maintenu long-temps sur le trône par les respects des hommes.

La reine, munie de la confession qui déshonorait son mari , envoya promptement en France M. Verjus, son secrétaire, pour demander au cardinal de Vendôme, son oncle , et légat de Clément IX auprès de sa majesté très chrétienne, une dispense pour épouser l'infant dom Pèdre. La dispense fut accordée, quoique le cardinal légat n'eût pas les pouvoirs nécessaires , et la bulle qui intervint après la consommation du mariage arrangea tout. L'impatience de cette impérieuse et

intrigante princesse fit précipiter cette affaire, au mépris des formes les plus indispensables quand on ne veut pas heurter de front la pudeur publique. « Je ne » décide point, dit le chevalier d'Oliveira, » si les consciences se reposent de bonne » foi sur de semblables dispenses, quoi- » que la passion achève souvent d'aveu- » gler les personnes nourries dans les idées » d'une obéissance aveugle aux supérieurs » ecclésiastiques. Je ne décide point non » plus si ceux qui donnent ces décrets sont » sincèrement persuadés qu'ils en ont le » droit ; mais un bref dicté par l'intérêt » et par la politique, contraire aux lois » divines et humaines, à l'honnêteté publi- » que et au droit de la nature, peut-il » s'excuser dans un souverain pontife qui » se croit le vicaire de Jésus-Christ ? »

Le roi Alphonse fut déposé : on lui extorqua une renonciation solennelle à la couronne, de même qu'on lui avait arraché un aveu humiliant d'impuissance. Il fut relégué à l'île Tercère, et dom Pèdre prit le titre de régent. Le conseil qui l'avait déposé *conjura* aussitôt la reine d'é

pouser l'infant, parcequ'on ne pouvait payer son douaire; ce qu'elle accorda sans résistance.

Durant le cours de ces scandaleuses intrigues, l'Espagne fit de nouvelles tentatives pour remettre le Portugal sous le joug. L'espoir d'y parvenir par la concentration de ses forces avait été le principal motif de la paix des Pyrénées. Ce fameux traité stipulait, comme on sait, de grands sacrifices de la part de la monarchie espagnole en faveur de la France, qui les payait de la promesse de ne plus secourir le Portugal. Louis XIV fit bientôt voir que de tels engagements ne le liaient pas. D'ailleurs, il ne put empêcher, disent ceux qui le justifient, que le grand Turenne, parent de la reine de Portugal, ne fît marcher au secours de son auguste parente quatre mille hommes sous les ordres du maréchal Schomberg, dont les talents consolidèrent en effet par plusieurs victoires la restauration qui avait remplacé les Bragance sur le trône. Schomberg se signala par trois victoires contre l'Espagne. Dans la première, celle d'Almexial, 1660.

1663.

- il battit don Juan d'Autriche; dans la seconde, à Villa-Viciosa, le marquis de
1665. Caracena. Après la troisième, où succombèrent des généraux de moindre réputation,
1666. l'Espagne fatiguée reconnut définitivement l'indépendance du Portugal, au moment où Louis XIV envahissait les Pays-Bas. Ainsi se termina une guerre de vingt-six ans, par laquelle avaient été dépeuplées les frontières respectives des deux royaumes. De toutes les possessions portugaises, il ne resta à l'Espagne que la seule ville de Ceuta. Le traité qui reconnut l'indépendance fut signé en 1668.
1669. Un an après, un autre traité avec la Hollande mit un terme à cette sanglante concurrence pour la possession des Indes, qui durait depuis si long-temps. Les Hollandais gardèrent à peu près tout ce qu'ils avaient pris; et les rapports d'amitié et de commerce qui commencèrent dès lors entre les deux nations n'ont plus été troublés depuis; l'Angleterre en les dépouillant toutes deux sembla les unir par le lien d'une commune injustice et d'un même ressentiment.

Rome fit également sa paix avec le Portugal : après ce qu'elle venait d'accorder à la reine , c'est-à-dire la bulle qui légitimait sa passion adultère et régularisait tous les désordres qu'elle avait tolérés , il n'était plus juste ni possible de continuer à refuser les bulles des évêques nommés par le roi. Les ambassadeurs du Portugal étaient reçus chez toutes les puissances ; et, ce qui était plus décisif encore, l'Espagne ne pouvait plus rien pour ses amis ni contre ses ennemis : elle était abattue , on pouvait se brouiller sans danger.

Le comte de Castel Melhor vint à Madrid pour engager la régente à rétablir Alphonse VI, mais ce fut en vain. Une conspiration dont le ministère espagnol fut accusé, et qui devait éclater à Lisbonne , pendant que le régent dom Pèdre et la reine étaient aux bains d'Obidos , ne servit qu'à faire voir sa faiblesse et la folle ineptie de ses partisans. François de Mendoza et Antoine Cavide , les principaux d'entre eux , périrent sur l'échafaud.

L'Angleterre était de bonne heure intervenue comme médiatrice entre l'Espagne

et le Portugal, dont elle se considérait comme l'héritière dans l'Inde. Le traité de 1668 avait été préparé par ses soins. Il résulta de ses bons offices que le Portugal tomba peu à peu dans sa dépendance complète. Sous Pierre II, un ministre éclairé, le comte d'Ericeira, appelé le Colbert portugais, retarda les progrès de leur monopole industriel et commercial, en réveillant l'activité de la nation. Il établit des manufactures, réorganisa les finances et restaura le crédit. Mais après cet homme habile, l'Angleterre étant parvenue à faire

1703. entrer le Portugal dans la grande alliance contre la France, ce malheureux pays retomba dans sa première langueur. A partir de là, et durant un demi-siècle, l'industrie, l'agriculture, le commerce et la navigation y furent paralysés. La seule exploitation qui parût annoncer un reste de vie industrielle fut celle des vignes, que l'on avait plantées avec profusion le long des rives du Douro. Les Anglais emportaient ces vins à bas prix, et donnaient en échange des draps fabriqués chez eux avec les laines du Portugal. Le traité de

1703, qui stipulait une alliance offensive et défensive, et dont le but réel était un traité de commerce, ouvrit une libre carrière à la cupidité envahissante des Anglais. Délivrés de toutes les lois prohibitives qui jusque là avaient encore un peu préservé le Portugal, ils l'inondèrent des produits variés de leurs fabriques. Dès lors les négociants anglais usurpèrent le droit d'expédier toutes les semaines pour l'Angleterre un paquebot affranchi des visites de la douane. Dès lors, enfin, le Portugal fut un humble tributaire de la Grande-Bretagne. L'énergie nationale qui avait produit la révolution de 1640, et soutenu la guerre de l'indépendance contre l'Espagne, avait entièrement disparu. Les efforts utiles du comte d'Eri-ceira ne furent qu'un palliatif bien transitoire. D'ailleurs, il fit des manufacturiers plutôt que des cultivateurs, et des manufacturiers ne sont pas essentiellement citoyens.

C'est durant l'intervalle du traité de 1668 à celui de Méthuen (1), en 1703, que

(1) Nom de l'ambassadeur anglais qui le conclut.

les colonies françaises, anglaises et hollandaises commencèrent à entrer en concurrence avec le Brésil pour les articles coloniaux dont, jusqu'alors, il faisait exclusivement la vente. Les juifs, que la sagesse de Jean IV avait tolérés, et dont les trésors avaient aidé ce prince à défendre sa couronne, persécutés de nouveau sous Pierre II, par l'effet des conseils jésuitiques, émigrèrent en Hollande, en Angleterre et en France, et versèrent leurs immenses capitaux dans les compagnies commerciales naissantes de ces trois nations. Pendant le règne suivant, celui de Jean V, le mal ne fit qu'empirer; les mines d'or du Brésil, découvertes sous ce prince, ne servirent qu'à préserver le Portugal d'une affreuse pauvreté, en couvrant l'excédant énorme des importations sur les exportations; et c'est aussi à peu près le seul bien qu'avaient procuré les retours de l'Inde, depuis le traité de 1669 avec les Hollandais. Le paquebot dont nous avons parlé tout à l'heure emportait hebdomadairement les lingots et l'argent monnayé. Quelles

mines inépuisables n'eût pas taries l'activité d'une telle pompe à trésors ! et telle est la voie par où s'écoulèrent tous ceux qui restaient au Portugal de son ancienne opulence. Son alliance avec l'Angleterre fit de cet état un pauvre nécessaire, et puis un esclave ; car pauvreté c'est servitude pour un état, quand il a des riches pour voisins, et qu'il n'a pas de meilleures mœurs que ses voisins, amis ou ennemis.

Désormais attaché à la politique de l'Angleterre, le Portugal, dans la guerre de la succession, adopta le parti autrichien, que l'Angleterre favorisait (1), de même que la Hollande. La flotte anglo-hollandaise fut accueillie dans ses ports : l'archiduc vint débarquer à Lisbonne dès 1704, suivi de huit mille Anglais ; et c'est par les frontières du Portugal que ce prince pénétra dans l'Espagne. Cette alliance fut onéreuse au Portugal. Pierre II, qui vit ses provinces de nouveau ravagées par les bandes castillanes,

(1) Voyez mon Résumé de l'histoire d'Espagne, *Affaires de la succession*.

en conçut un si amer déplaisir, que sa raison en fut même affectée. Il craignit, en outre, lorsque l'armée anglaise abandonna la péninsule, de se voir seul exposé au ressentiment de l'Espagne; mais la reine Anne le fit comprendre dans le traité de 1713 et dans celui de 1715. C'est de même à l'intervention de l'Angleterre que le Portugal fut redevable de la part qui lui fut faite plus tard dans le traité d'Utrecht, c'est-à-dire de la conservation de toute la partie des pays d'Amérique situés entre la rivière des Amazones et celle d'Oyapock, auxquels la France prétendait; ainsi que de la souveraineté de toute la contrée arrosée par l'Amazone, et de l'abandon fait par l'Espagne de la colonie du Saint-Sacrement, établie sur le Rio de la Plata, depuis 1680, et devenue le centre du commerce d'Europe avec les diverses colonies espagnoles de l'Amérique sud, savoir, le Paraguay, le Pérou et le Chili.

Nous voilà amenés par la rapidité de notre marche au commencement du règne de Jean V, et même au-delà de cette seule époque glorieuse de sa carrière. Ce prince

resta sur le trône plus de quarante ans. Ces quarante ans furent une longue et humiliante rétrogradation vers les siècles d'un monachisme abrutissant, ou plutôt ils offrirent une époque encore sans pareille dans les annales du Portugal. L'influence excessive des idées religieuses avait été tempérée jusque là par un esprit tout belliqueux et par de grandes choses. Jadis c'était du fanatisme, maintenant ce n'était plus que de la bigoterie; choses fort différentes. Jean V obtint du pape Benoît XIV le titre de très-fidèle, *regis fidelissimi*. Sur sa demande Clément XI changea la chapelle royale de Lisbonne en un patriarcat, dignité dont l'établissement coûta des sommes immenses. C'était un roi magnifique en dévotion, au contraire de ses aïeux, qui faisaient contribuer les églises aussi souvent qu'ils pouvaient en obtenir la permission du saint siège.

On évalue à 150 millions de cruzades la somme qu'il employa pour faire du couvent de Maffra le plus riche et le plus magnifique monastère de la chrétienté,

du plus pauvre de tous qu'il avait été jusque là. Il ne manquait aucun *auto-da-fé* ; les spectacles de ce genre furent fréquents sous son règne, et les prêtres, dont sa stupide soumission et sa dévotion féroce flattaient les passions favorites , lui répétèrent durant quarante ans qu'il était grand *dans Israël*, et roi selon le cœur de Dieu.

1730. Nous avons dit que les mines d'or du Brésil furent découvertes sous son règne. Les mines de diamants le furent quarante ans après. L'église eut les prémices de toutes ces richesses ; le couvent de Maffra, dont la construction dura treize ans , en absorba une bonne partie ; et du reste il fallut bien payer au pape la rare faveur accordée par lui de pouvoir nommer *patriarcat* ce qui n'était avant qu'un archevêché. Le dépérissement de toutes les branches de la prospérité publique s'accrut avec rapidité , et ce royaume, si riche en métaux précieux par ses colonies , était le plus pauvre de l'Europe en espèces. Les huit dernières années de ce règne déplorable , durant lesquelles le roi, lan-

guissant et malade, abandonna toute l'administration à dom Gaspard, frère récollet ou franciscain, qui n'était pas un Ximenès, mirent le comble à la misère publique et particulière. Enfin, l'état, sans agriculture, sans commerce et sans industrie, semblait avoir atteint le dernier degré du marasme politique, lorsque Joseph I^{er} monta sur le trône. Nous allons voir dans tout son relief et dans tout son éclat l'influence puissante du génie d'un seul homme sur les destins d'une nation. Nul ministre célèbre a moins eu que le célèbre Pombal à partager avec la fortune; nul n'a moins été servi par les circonstances; nul, peut-être, dans toutes les monarchies européennes, n'a triomphé de plus grandes difficultés.

SIXIÈME ÉPOQUE.

JOSEPH 1^{er}.*Administration du marquis de Pombal.*1770
à
1777.

S'il est vrai que les grands hommes fassent la force et la gloire d'une nation, il est juste de dire que Sébastien de Carvalho, depuis marquis de Pombal, doit figurer au premier rang dans la liste de ces illustres influences individuelles qui ont dominé, renouvelé, fondé ou soutenu les états. Armé d'un pouvoir immense qu'il devait à la confiance absolue de son maître, il marcha, en brisant tous les obstacles, à son but, qui était la régénération de la vieille Espagne; et médecin sans pitié de cette monarchie si malade, il toucha trop de blessures irritables, et cicatrisa trop de plaies invétérées, pour ne pas susciter des cris de douleur et des complots de vengeance. Aussi, peu de

grands ministres ont été plus diversement jugés. Écoutez les uns, il n'exerça son vaste pouvoir que dans des limites tracées par l'amour le plus pur du bien public; et, s'il fut l'inexorable destructeur des abus, s'il sacrifia des particuliers et des corporations entières, ce fut au profit des vues les plus équitables ou des desseins les plus généreux: mais écoutez les autres, jamais scélérat puissant ne couvrit des ombres du silence, commandé par la terreur, plus de crimes, plus de criants excès, produits d'une ambition effrénée et d'un despotisme jaloux.

Toutefois, pour les bons esprits, l'hésitation ne saurait être longue entre deux portraits si opposés. Le marquis de Pombal fut l'ennemi des jésuites; il fut l'Hercule qui terrassa cette hydre aux cent têtes; car, non content de les chasser du Portugal et de les proscrire des pays de la domination portugaise, il eut encore le crédit de provoquer leur expulsion de tous les états de l'Europe. De là ce débordement de haine et de calomnie qui semblait avoir submergé sa mémoire. Les

jésuites ont toujours excellé à détruire la réputation de leurs adversaires. Mais un grand homme d'état est le sujet de controverses trop durables et trop sérieuses pour que l'erreur puisse être éternelle sur son compte, et quand la postérité s'est une fois saisie de lui, la vérité se montre. La calomnie est comme le poison, qui ne tue que les faibles : les tempéraments extraordinaires résistent à tout.

« En prenant les rênes de l'empire, dit l'auteur d'un livre destiné à l'éclatante justification du marquis de Pombal, le nouveau ministre traite avec toutes les cours ; il négocie avec tous les cabinets ; il fait déjà sentir aux rois d'Europe que le Portugal va redevenir puissance, que les temps des grandes fautes sont passés... Il rétablit la discipline militaire, que les règnes précédents ont laissé affaiblir. Bientôt se montre une bonne armée sur les débris du vieil état militaire du royaume. Après avoir établi le gouvernement politique, il passe à l'état économique. La nation manque de subsistances ; il encourage l'agriculture ; il change les deux tiers des

vignes en champs , et le Portugal a du pain avec du vin. Après avoir pourvu à l'être physique , il porte ses regards sur l'homme moral et s'efforce de l'arracher aux nœuds d'une tyrannie sacrée , d'une abrutissante superstition. Il proscriit les *auto-da-fé* ; il éteint des bûchers sangui-
naires et repousse l'inquisition dans les plus étroites limites d'une juridiction purement de discipline ecclésiastique. Il éteint la haine existante entre les vieux et nouveaux chrétiens ; il abroge des lois inutiles et en crée de nécessaires ; il diminue le pouvoir des grands ; il rétablit la subordination ; il règle la police intérieure ; il augmente les finances , en prévenant la sortie de l'or ; il veille sur les arts ; il vivifie le commerce ; il ajoute de nouvelles branches à l'industrie nationale ; il établit un système manufacturier étendu.

De l'Europe , il porte ses vues sur le Nouveau-Monde : il encourage la navigation ; il augmente les denrées du Brésil ; il règle et réforme l'administration déprédatrice de cette riche colonie.

Lisbonne est engloutie par un trem-

blement de terre; il la retire de l'abîme où ce phénomène l'a plongée. Il rétablit l'ordre au milieu du trouble et de la confusion; il redonne la vie à tous ces débris d'une société physiquement rompue et moralement décomposée. Des bandes de malfaiteurs et de brigands sortaient de la terre comme les flammes, comme les ondes; sa main les atteint et les punit. Il bâtit une ville superbe sur les décombres de Lisbonne perdue.

Il arrête la sédition de la ville de Porto et punit les coupables. Il découvre la conjuration contre le roi; il établit un tribunal pour juger les criminels; il ne laisse échapper aucun de ceux qui ont eu part au crime de lèse-majesté.

Il bannit les jésuites du Portugal, et bientôt de l'Europe entière; il ose ce que les plus grands potentats n'ont pas osé, il les accuse au tribunal des rois, et gagne contre eux un grand procès.

Il s'oppose aux desseins et aux vues de l'Espagne; il lui déclare la guerre, fait un traité avec l'Angleterre, unit sa puissance à la sienne, répare les places du

royaume, met les principales provinces en sûreté, tient tête à l'ennemi, casse le régiment royal étranger qui s'est rendu coupable de malversation, dégrade tous les officiers et fait mourir le colonel.

Il crée de nouveaux règlements de commerce; diminue le nombre des prêtres et des moines, fait restituer les biens usurpés sur la couronne; pose des limites au pouvoir de Rome; règle la juridiction du nonce apostolique; réforme l'université de Coïmbre, change l'ordre de ses écoles; établit des études dans toutes les villes du royaume. Il fait construire un canal pour faciliter la communication des provinces; établit des foires, les rend florissantes; répare les affaires de l'Inde; supprime les tribunaux inutiles à Goa; protège les débiteurs insolubles; déclare le commerce du tabac libre; fonde une académie de commerce; fait des élèves; traite de la paix avec le roi de Maroc, pour rendre libre la navigation d'Afrique.

Tels sont, en aperçu rapide, les travaux de Pombal, en moins de vingt ans. Il serait difficile de trouver, dans l'histoire des

ministres fameux, un homme qui ait frappé tant de grands coups en si peu de temps ; mais de tous les actes de cette administration si fière et si vigoureuse, l'expulsion des jésuites est celui qui a le plus contribué à populariser son nom, parceque ses conséquences s'étendirent à l'Europe entière. Il importe donc que nous entrions dans quelques détails à ce sujet.

Disons un mot des acteurs dont nous allons décrire les mouvements sur la scène politique : Carvalho était d'origine noble ; avant d'entrer dans la confiance de Joseph I^{er}, il avait exercé les fonctions de secrétaire d'ambassade auprès de la légation portugaise à Londres ; puis il avait été ministre à Vienne, et chargé de rétablir la bonne harmonie entre la cour impériale et le saint siège, mission qu'il remplit avec succès.

Avait-il pris chez les Anglais ou chez les Allemands ces habitudes diplomatiques tant estimées, et qui consistent à cacher tous les desseins laborieux de l'esprit, et même tous les tumultes de l'âme, sous les apparences de la plus flegmatique im-

passibilité? Non. Sébastien de Carvalho ne devait rien qu'à la nature du midi : doué d'une ardeur sérieuse et d'une imagination en dedans, avare de communications, exempt des passions et des faiblesses qui justifient les parallèles avilissants, il dominait les autres, parcequ'il était maître de lui-même. Aucun mortel ne lui arracha jamais son secret. Dans une cour frivole et corrompue, parmi des grands vains à l'excès de leur haute naissance, mais jaloux effrénés de toute supériorité morale, il paraissait comme un de ces héros de la mythologie grecque, qui se présentaient au combat couverts partout d'un acier brillant et de trempe supérieure, que le glaive ennemi ne pouvait entamer.

Il fut l'ouvrage de lui-même dans la science administrative; on n'apprend pas à devenir grand ministre, parceque l'on n'apprend pas à avoir le coup d'œil du génie. Quoi qu'en ait dit la calomnie, il ne chercha point la faveur par des moyens qui dégradent le caractère; et la preuve qu'il ne fut point vil au début est empreinte dans toutes les grandes choses

dont il a rempli la suite de sa carrière ; elle peut se trouver encore dans le nombre des ennemis qui l'assaillirent dès lors , et que sa supériorité un peu fière lui avait suscités. Leurs clameurs fatiguèrent, alarmèrent Joseph I^{er}. Carvalho, à peine depuis un mois ministre des affaires étrangères, fut soudainement disgracié. La confiance du monarque ne tarda pas à lui revenir, et il ne faut pas nier que le confesseur de Joseph I^{er} le disposa à mieux apprécier un tel homme. Ce roi doit toute sa célébrité au bonheur d'avoir eu Carvalho pour ministre. Privé de l'éducation, qui seule peut donner aux chefs des nations une grandeur personnelle , il a laissé la postérité incertaine sur son compte. Il avait des penchants généreux, mais sans l'énergie qui pouvait les féconder ; on lui reproche même une excessive timidité de caractère. Ce Louis XIII eut son Richelieu, et l'on dit aussi, tout naturellement, *le ministère du marquis de Pombal*, et non pas *le règne de Joseph I^{er}*.

En montant sur le trône , Joseph trouva la cour remplie de factions, de cabales et

de complots. Une noblesse arrogante et hautaine remuait les souvenirs d'une féodalité réduite en poudre, et prétendait soulever le poids de trois siècles dormant sur ses écussons rompus. D'un autre côté s'agitait une société religieuse, riche et puissante, féconde en intrigues et avide de domination.

Les uns et les autres, les nobles et les jésuites, s'étaient créé aux dépens de la couronne, dans les pays transatlantiques, de vastes principautés. Un grand nombre de seigneurs portugais possédaient en Afrique et en Amérique des contrées immenses, sous prétexte des services qu'eux ou leurs ancêtres avaient rendus à l'état. Il y avait de simples gentilshommes qui jouissaient en toute propriété, en Amérique, de domaines plus étendus que ne le sont les royaumes d'Écosse ou de Sardaigne, en Europe (1). Par exemple, le comte de La Rivière régnait dans l'île Saint-Michel, l'une des Açores.

(1) *L'Administration du marquis de Pombal*, Amsterdam, 1788, 4 vol. in-8°.

Le roi , par le conseil et les mesures de son ministre , rentra dans ses droits. Les propriétaires dépossédés furent indemnisés par des pensions et par des titres ; ce qui ne les empêcha pas de se regarder comme les victimes de la plus avare tyrannie.

L'opération, qui remet un usurpateur à sa place , est tout aussi douloureuse que la spoliation d'un propriétaire légitime.

Les jésuites tenaient plus ferme , et il fut bien plus difficile de leur arracher leur conquête ; on peut même dire que leur domination dans le Paraguay n'a jamais été complètement anéantie par Pombal. Cette contrée, le Paraguay, qui d'abord était comprise dans les pays de la domination espagnole , avait été échangée contre la colonie du Saint-Sacrement , dans les dernières années du règne de Jean V. On s'était imaginé , sur la foi d'un aventurier , que le Paraguay recélait des mines d'or d'une richesse infinie , et la cour de Madrid ne se fit pas presser pour conclure ce traité d'échange , qui la débarrassait d'un pays stérile , pour lui donner un port

et un sol très précieux. Il avait été convenu que les habitants du Paraguay ne quitteraient point leur pays , mais passeraient seulement sous la domination du Portugal. Ces sauvages , qui n'avaient d'autres maîtres que les jésuites , furent fort étonnés qu'on prétendît leur en donner un qu'ils ne connaissaient pas. L'Espagne même n'avait jamais eu sur ce pays qu'une souveraineté nominale. Les jésuites y régnaient en effet , et la prétendue république chrétienne du Paraguay n'est pas le chapitre le moins extraordinaire de leur histoire. Soyons justes , le prodigieux attachement des nations brésiliennes pour ces missionnaires , qu'elles nommaient leurs pères , est bien propre à les absoudre du reproche d'usurpation. Il est sûr du moins qu'ils ne s'étaient établis ni maintenus par la violence ; et s'ils trompaient ces ignorants sauvages , du moins ils ne leur faisaient porter que de douces lois. Quand il fallut expulser ces Indiens , que l'on n'avait pu soumettre , quatre mille hommes de troupes aguerries se trouvèrent insuffisants contre des hordes disci-

plinées , commandées et menées au combat par des jésuites. Un singulier enthousiasme animait ces hommes simples ; s'ils n'eussent pas vaincu , ils se seraient fait massacrer jusqu'au dernier. La maladie et la disette leur facilitèrent la victoire en affaiblissant la petite armée portugaise , et Pombal se vit bientôt forcé de recommencer la guerre contre ces opiniâtres tenanciers du domaine de la couronne. L'auteur du livre très connu sur l'administration de cet homme célèbre qualifie le dévouement et le courage des Indiens du Paraguay , d'esprit jésuitique ; il y a peu de justesse dans ce mot. L'esprit jésuitique était dans les maîtres , et le fanatisme du dévouement dans les sauvages civilisés et organisés à leur mode. Quoiqu'il en soit , il reste pour évident que ces hommes , si indociles au joug , subissaient celui des pères de la société de Jésus sans contrainte , et , par une conséquence infaillible , qu'ils étaient trompés plutôt qu'opprimés.

Le frère du marquis de Pombal , François-Xavier de Carvalho , envoyé sur les

lieux avec le titre de gouverneur-général du Maragnon, reconnut toute la réalité de cet empire formé par ces habiles religieux chez les nations indiennes. Il vit que les missionnaires du Paraguay étaient, non pas des apôtres, mais de véritables princes de la terre, ayant des sujets, un cabinet, une politique, un système de gouvernement, une législation régulière, enfin une organisation sociale complète, mais formée sur des idées qui n'appartenaient qu'à eux.

Le gouverneur du Maragnon écrivait au ministre son frère : « Je ne puis venir à bout de réprimer ces pères; leur politique fine et adroite l'emporte sur mes soins et la force des troupes. Ils ont donné aux sauvages des mœurs et des coutumes qui les attachent à eux inviolablement (1). Telle est la force des maximes qu'ils leur ont gravées dans le cœur, que ces peuples aimeraient mieux mourir que de changer de domination. »

(1) On ne peut pas mettre de ce nombre la correction du fouet, qu'ils leur avaient imposée, sans distinction d'âge ni de sexe.

Joseph I^{er}, convaincu par son ministre de la conduite et de la puissance des jésuites en Amérique, ne trouva pas de meilleur expédient pour ébranler cette puissance que d'attaquer leur crédit en Europe, et il renvoya de sa cour tous ceux qui s'y trouvaient comme confesseurs, directeurs des consciences, ou à raison d'autres emplois. Pour justifier cette mesure et préparer la conviction de l'Europe, Carvalho fit publier un écrit qui renfermait le détail des intrigues des jésuites à Lisbonne, et de leur opiniâtre résistance dans le Paraguay. Ils écrivirent de leur côté; et si la décision du procès n'avait dû venir qu'à la suite des discussions contradictoires, il durerait encore. Mais le roi fut assassiné, et dès lors les faits parlant assez haut, un coup deoudre parti de la main puissante de Pombal termina la contestation entre le sacerdoce et la royauté, la royauté de cette époque.

L'exécution des plans de Sébastien Carvalho fut interrompue par cet affreux tremblement de terre qui renversa Lis-

bonne de fond en comble. En un jour, en 1755.
une heure, en quelques minutes, périt le
produit de dix siècles de travaux. Tem-
ples, palais et chaumières, trônes et tom-
beaux, tout fut confondu dans une ruine
commune, tout fut poudre, chaos et dé-
vastation. Que la poésie épuise ses res-
sources à peindre les détails horribles ou
l'effrayant ensemble d'un si vaste ravage ;
l'histoire, surtout l'histoire abrégée, doit
remettre à l'imagination du lecteur le soin
de se figurer la société périssant tout en-
tière par l'effet d'une secousse de terre ;
les liens domestiques, les lois, les rap-
ports de tout ordre, les arts de la vie,
le culte de Dieu, la voix de la nature,
tout tombant à la fois dans ce commun
abîme ; où la nature elle-même s'englou-
tit ; la vie humaine ramenée soudaine-
ment à cette condition errante, solitaire
et désolée, qui dut précéder la première
ébauche de civilisation ; le crime, affran-
chi de crainte et de barrière, triomphant
dans ce désespoir universel ; enfin, une
multitude privée d'asile et d'aliments,
traînant sous des lambeaux une vie odieuse

qu'elle a sauvée par instinct , et qu'elle déteste et rejette par réflexion.

Concevoir le projet de retirer du sein de ce malheur , de ce désordre , la société perdue ; réorganiser une grande métropole , combler ce vide affreux qui semble devoir se perpétuer , ranimer l'espérance éteinte dans les cœurs flétris , sécher les pleurs des citoyens , pourvoir à leurs besoins ; surprendre et frapper les affreuses joies des monstres réjouis par le désastre ; tout restituer , tout rétablir ; en un mot , remettre Lisbonne vivante sur ses fondements , voilà ce que fit le marquis de Pombal , et ce que le génie le plus ferme , le plus hardi et le plus magnanime pouvait seul exécuter. Les mots sont ici nécessairement inégaux aux choses , car tout ce qu'on dirait pour louer le fondateur d'un empire exprimerait mal encore ce qu'a su faire ce grand homme pour rappeler en peu de temps aux lois , aux mœurs et à la vie une population dissoute , et qu'une nature inexorable avait livrée aux flammes , aux ondes , aux abîmes et aux brigands. C'est après avoir rendu à sa patrie

cet immense service , que Sébastien Carvalho reçut le titre de premier ministre.

Depuis le tremblement de terre , les vols étaient devenus si communs qu'on s'était accoutumé à les regarder comme un mal inévitable. Les particuliers de Lisbonne , un peu à leur aise , étaient obligés de faire garder leurs maisons en plein jour par des hommes armés. Les églises éprouvaient le même brigandage , et se voyaient dépouiller impunément de leurs vases sacrés. Les brigands , ou les malheureux maltraités par la société , et que sa ruine avait réjouis , voulaient mettre le feu à la ville , comme s'ils avaient eu la survivance du tremblement de terre. Quelques sentences de mort rendues contre eux n'avaient servi qu'à redoubler leur audace.

Le ministre en fit attacher deux cents à des gibets plantés aux environs de Lisbonne. Tel est l'acte de sévérité nécessaire que les ennemis du marquis de Pombal ont présenté comme une preuve de son excessive cruauté. Au reste , les vols cessèrent ; et c'est beaucoup pour la justification d'une mesure un peu sanglante ,

que du moins elle n'ait pas manqué son utile effet.

Cette sévérité systématique plus que de tempérament, imposée à Sébastien Carvalho par le triste état du royaume, dut soulever contre lui, et ceux qui trouvaient leur compte à l'anarchie administrative existante avant son ministère, et même la foule de ces désœuvrés monarchiques qui font du blâme des hommes publics une consolation pour la nullité, et un remède contre l'ennui.

Il fallut réprimer une licence de discours devenue dangereuse ; de là cet édit de Joseph I^{er}, qui promettait une récompense de cinquante mille livres au dénonciateur de quiconque aurait mal parlé du gouvernement, ou qui chercherait à nuire aux personnes employées dans le ministère. Encourager la délation est à la fois une si grande faute et un si grand crime en politique, qu'il est difficile d'approuver ici le ministre Pombal. Cependant ils avaient, lui et son maître, de terribles ennemis ; ils voulaient et faisaient le bien, et leurs intentions offraient, contre l'in-

convénient de ces moyens immoraux , les plus puissantes garanties que le pouvoir ait à donner contre lui-même.

La révolution de Porto , mémorable dans les annales du Portugal , et provoquée par les jésuites , fut motivée par la création d'une compagnie de commerce , à laquelle le ministre donna le privilège exclusif de trafiquer des vins qui portent ce nom. A peine cette rébellion redoutable fut-elle domptée , que le complot contre la personne du roi éclata. Il fut tramé par les chefs de cette noblesse qui , dans toutes les monarchies européennes , s'est prévalu d'être la gardienne de la majesté et de la sécurité des rois. Ici elle avait fait cause commune avec les jésuites , implacables dans leur ressentiment contre le monarque et contre l'homme qui était son bras droit. Nous n'aurons raison du roi dom Joseph , s'étaient dit entre eux les mécontents , que lorsque nous aurons abattu le roi *dom Sébastien Carvalho*.

Des hommes très élevés par la naissance ; et subalternes par les talents et les qualités , privés même dans leurs vices de

cette sorte d'élan et d'éclat qui fait les scélérats d'élite : tels étaient ceux qui se mirent à la tête de cette conspiration. Il faut les nommer.

Le duc d'Aveiro , précédemment marquis de Gouvea , et sous ce titre favori du frère Gaspard , ministre inhabile de Jean V , et son parent. Le marquis de Tavora, homme d'honneur et de foi , dit l'historien du marquis de Pombal , devenu coupable par le seul effet de sa molle *con-*
descendance ; ce qui ne se conçoit guère lorsqu'il s'agit d'un tel crime et d'un tel danger : ce conjuré était dévot ; dans le sein même de la conjuration , il se confessait et communiait souvent. La marquise de Tavora son épouse : cette femme était l'âme et le soutien du complot. Depuis que son mari avait perdu la vice-royauté des Indes , privée des honneurs et des hommages qui la consolaient du déclin de sa beauté en flattant son ambition , elle en voulait à la monarchie ; elle avait toute la résolution d'un ferme conspirateur , et pour mourir , au besoin , toute la constance d'un philosophe. C'est elle qui enchaîna

son mari à cette funeste cause , et vainquit ses scrupules et ses hésitations. Louis Bernard et Joseph-Marie de Tavora , fils du marquis : différents d'âme et d'intelligence, ces deux jeunes gens prirent également part au complot , l'un par l'effet de l'immorale légèreté qui le caractérisait , et l'autre avec désespoir , mais pour partager le sort que le destin réservait à sa famille. Dom Jérôme d'Atayde , comte d'Atougia, beau-fils du marquis de Tavora ; conspirateur insignifiant , quantité simplement numérique. Enfin , Braz-Joseph Romeiro , capitaine de cavalerie du régiment de Tavora , et créature des seigneurs de ce nom.

Il faut nommer encore une jeune marquise de Tavora , maîtresse avouée du roi Joseph , et qui fut la cause première de cette catastrophe. Savait-elle la conspiration ? C'est un fait mal éclairci : si elle en était instruite , assez d'angoisses déchirantes lui firent expier son illustre adultère , car elle ne pouvait prévenir le roi sans courir le risque de perdre sa famille , ni laisser agir sa famille sans s'ex-

poser au danger de perdre son royal amant : singulière alternative et qui pourrait occasioner , si elle était discutée au tribunal du sexe , autant de jugemens différens qu'il y a de degrés divers dans une passion criminelle , et dans les affections les plus légitimes et les plus saintes de la nature.

Voilà les chefs ostensibles du complot : parlons des agents secrets, des mystérieux instigateurs , des régicides , en un mot des jésuites, et de ce vieillard si obstiné dans son orgueil , son crime et son impénitence , ce bizarre Malagrida , qui s'était fait connaître déjà par un ouvrage séditieux sur les causes du tremblement de terre de Lisbonne ; et par une vie de sainte Anne , mère de la Vierge.

Ce fut la nuit du 3 septembre 1758 que les conjurés dont nous venons de parler choisirent pour exécuter leur complot d'assassinat. Ils attaquèrent le roi sur le chemin de Belem. Ce prince se rendait de l'une de ses maisons royales nommée la *Quinta do meyo*, à une autre nommée la *Quinta da cima*.

Joseph Mascarenhas, duc d'Aveiro, accompagné de deux brigands stipendiés, sortant de son embuscade, tira sur le postillon qui menait le roi, et le coup ne partit pas. Mascarenhas jeta l'arme qui le servait si mal, en blasphémant avec fureur; ces deux brigands suivirent, au grand galop de leurs chevaux, la voiture qui s'éloignait avec rapidité; mais, désespérant de l'atteindre, ils lâchèrent leurs deux coups sur le derrière de la voiture. Le monarque, atteint et dangereusement blessé, devait succomber sous les coups d'autres assassins apostés un peu plus loin : heureusement, au lieu de poursuivre sa route, effrayé de la quantité de sang qu'il perdait, il brava le péril du retour, pour venir se mettre aussitôt entre les mains de son chirurgien, qui se trouvait à Junqueira.

Les circonstances qui avaient précédé, suivi et accompagné ce lâche forfait furent bientôt recueillies de manière à former une masse de preuves accablantes, grâce à l'activité et à la pénétration du ministre. Les pièces et documents, rendus

publics à cette époque, n'ont pu laisser aucun doute sur la réalité de l'événement dans l'esprit d'aucun homme de bonne foi. Cependant les ennemis du ministre ont cherché à rendre ce fait problématique, ou à faire suspecter le ministre lui-même d'être l'auteur de la conspiration, pour se défaire de ceux qui lui portaient ombrage. « On a dit et écrit dans plusieurs » livres que la conjuration n'avait jamais » existé; qu'elle n'était qu'un nom que » l'ambition du ministre avait donné à ce » crime idéal (1). »

C'est peut-être un tort de mentionner une supposition non moins infâme qu'absurde. Risquer la vie d'un souverain qu'il chérissait pour perdre quelques ennemis qui ne pouvaient exciter que son mépris, c'est une combinaison trop stupidement atroce pour avoir pu entrer dans une tête aussi bien organisée que celle de Carvalho. Au reste, les inventeurs de cette fable abominable n'ont pas avoué que les conju-

(1) *Administration du marquis de Pombal*, deuxième volume.

rés allèrent au-devant de leur jugement, et, si l'on peut ainsi dire, dictèrent eux-mêmes leur sentence. Les uns avouèrent leur crime dans les tourments; les autres le confessèrent, cédant aux remords qui naissent ordinairement à l'approche du supplice : pas un seul ne monta sur l'échafaud, douteux de crime et digne de pitié dans l'opinion publique (1).

Enfin, pour atténuer l'horreur de cette tentative de régicide, on l'a présentée comme l'effet de la juste jalousie du marquis de Tavora, dont la femme était, ou passait pour être la maîtresse de Joseph I^{er}. C'est un autre mensonge. Le marquis de Tavora jouissait de trop peu de considération et de crédit pour associer tant d'autres personnes à sa vengeance pour une injure particulière, et plus propre d'ailleurs à lui valoir du ridicule que de l'intérêt. Les mœurs de Lisbonne, à cette époque, n'avaient plus l'austérité et l'exigence qui, en d'autres temps, faisaient

(1) Ce procès se trouve en entier dans le *Recueil des causes célèbres*, de Guyot de Pittaval.

traiter ces sortes de choses si sérieusement dans les pays du midi de l'Europe. Ce complot fut tout politique, comme celui qui priva la France de Henri IV; et, répétons-le, il eut les mêmes instigateurs.

La participation des jésuites au complot de régicide fut aussi bien prouvée que le complot même. Il est dit dans le précis du procès et jugement des conspirateurs, que Mascarenhas, duc d'Aveiro, avait eu avec les pères jésuites des relations très étroites depuis qu'ils avaient été disgraciés de la cour, bien que jadis, et sous le ministère de dom Gaspard le franciscain, son oncle, l'inimitié la plus violente eût existé, au grand scandale du public, entre ces pères, l'oncle ministre et son neveu. Enfin, la complicité particulière de Gabriel Malagrida, religieux de la même société, fut prouvée jusqu'à l'évidence. Ce Malagrida était directeur de conscience de la vieille marquise de Tavora, qui, peut-être, entre tous ces conjurés *hommes*, avait prémédité et couvé le crime avec une plus profonde passion que tous. « Elle complotait encore,

est-il dit dans le précis du procès, avec les jésuites Jean de Matos, Jean Alexandre, et autres de la même société, avec lesquels elle s'était également confédérée. C'est par leur conseil que le marquis de Tavora fit de son hôtel cette *infâme boutique* (1) de conjurations, de trahisons et de machinations contre la gloire et la précieuse vie de sa majesté (2).»

Les ennemis du trône avaient fait à ce jésuite Malagrida une réputation de sainteté, au moyen de laquelle ce religieux tâchait d'accréditer parmi le peuple les bruits les plus injurieux au gouvernement du prince, et les prophéties les plus sinistres et les plus alarmantes. Leur disgrâce, la perte de leurs emplois à la cour, n'avaient fait que redoubler l'arrogance de leurs confrères. Ils publiaient que les conseils du monarque étaient livrés à l'erreur, frappés de vertige, et que le sceptre ne tarderait pas à tomber des mains coupables qui le portaient : ils al-

(1) Expression du même document.

(2) Voyez la note 6 à la fin du volume.

laient même jusqu'à prédire ouvertement la mort du roi. Mais dès qu'ils virent le complot échoué et les conjurés arrêtés, tel ne fut plus leur ton ni leur langage : ils n'écrivirent plus aux principaux membres de la noblesse des lettres remplies de menaces, mais ils adressèrent à Rome les plus humbles supplications, afin d'être assistés par le saint siège, et de parer le coup du tonnerre qui grondait sur leurs têtes. « A ce vain édifice de *superbe* et d'insolence succéda le plus extrême abattement (1). »

Cette hypocrite résipiscence fut perdue : ces intriguants sacrés avaient comblé la mesure, et le ministre Pombal n'était pas homme à chanceler dans ses déterminations. Malagrida périt sur l'échafaud ; ses livres furent brûlés (2); et, peu après, un

(1) Précis du procès.

(2) Malagrida fut condamné en 1761, par l'inquisition, comme hérétique et ennemi de la sainte foi catholique. La chambre de *relação*, statuant sur ce jugement, prononça l'arrêt de son supplice. Voyez la note 7 à la fin.

édit royal bannit à jamais les religieux de la compagnie de Jésus de tous les pays de la domination portugaise. Toutefois leur expulsion définitive ne fut pas l'affaire d'un jour, et il fallut y revenir à plusieurs reprises. Ces obstinés machinateurs cherchaient même, après leur éloignement, à susciter des troubles dans le pays qu'ils ne pouvaient plus gouverner; ils répandirent des écrits perturbateurs et séditeux, tels que le livre intitulé *La joie des pasteurs* (1), où l'on faisait l'apothéose de Malagrida, ce vieillard impudent et bizarre, qui persista jusqu'au bout dans sa prétention de sainteté et du don de prophétie; qui se vantait que la sainte Vierge se communiquait à lui, et que l'on surprit plusieurs fois dans sa prison se souillant du péché d'Onan, quoiqu'il eût passé sa soixante et douzième année.

L'histoire du procès des jésuites en Portugal, le recueil des différentes pro-

(1) Et un autre intitulé *Le triple cordon d'amour*.

cédures prises contre eux, tant par le tribunal de l'*Inconfidence*, que par les tribunaux ecclésiastiques, forme un épisode très remarquable de l'histoire de leur société. Qui voudra voir tout ce qu'ils ont osé, tout ce qu'ils ont pu, et tout ce qu'ils pourront, grâce à la singulière et mystérieuse énergie de leur institution, doit consulter cette relation.

Par un édit du 3 septembre 1760, ils furent déclarés rebelles, traîtres, ennemis et agresseurs notoires de la personne du roi, de ses états, de la paix publique du royaume, du bien général des sujets, et, comme tels, dénaturalisés, proscrits; et exterminés, s'ils osaient rentrer dans le royaume. Par un autre édit, du 21 février 1761, la confiscation de leurs biens fut ordonnée dans tous les pays de la domination portugaise (1).

(1) Une première sentence rendue contre la société, le 12 janvier 1759, la déclarait première instigatrice et motrice de l'infâme conjuration; et cette même sentence frappait de mort tous les conjurés laïques. Un autre édit de 1767 dé-

Les jésuites furent embarqués en 1760, parcequ'il en eût beaucoup trop coûté pour les faire voyager autrement, et portés sur les diverses côtes d'Italie. On s'est beaucoup récrié sur cette expulsion et sur la manière dont on y procéda ; mais il faut savoir qu'il était permis de rester en Portugal à tous ceux qui consentaient à dépouiller l'habit de l'ordre (1) : la plupart refusèrent, et préférèrent la déportation. Cette résistance, vantée comme héroïque par les apologistes de la société, était d'une excellente politique : quand le malheur est mérité, il n'y a que le courage à le supporter qui obtienne quelque intérêt.

fendait aux sujets portugais l'usage de toutes patentes d'agrégation à la société de Jésus.

(1) L'édit de 1767, cité ci-dessus, chassait tous ceux des jésuites qui étaient demeurés en Portugal en vertu des dispositions de l'édit du 3 septembre 1760, lequel affranchissait de la peine de l'exil ceux qui renonceraient à l'habit.

D'abord on ne voulait que dissoudre le lien de la société ; un peu plus tard on sentit que ce corps avait une vitalité trop redoutable et qu'il en fallait disperser les éléments.

Bientôt Pombal négocia avec les diverses cours d'Europe pour obtenir, dans l'intérêt général des trônes, que les grandes et vigoureuses mesures qu'il avait prises à l'égard de la fameuse société fussent imitées; et, comme on sait, elles le furent. Enfin, le pape lui-même, le vertueux Ganganelli, qui occupait la chaire de saint Pierre sous le nom de Clément XIV, porta le dernier coup à la compagnie de Jésus, par la bulle qui prononçait sa suppression dans tout le monde chrétien (1).

1773.

Voilà le plus grand coup du ministère du marquis de Pombal, et qui seul eût suffi pour immortaliser sa mémoire (2).

(1) Cette bulle, en forme de bref, commence par ces mots : *Dominus ac Redemptor noster*, etc.

(2) Il faut pourtant convenir que le succès de cette mesure européenne n'a pas été tel qu'on se l'était d'abord figuré. Les jésuites ont survécu. Pombal avait parfaitement senti qu'il fallait couper l'arbre au pied, et que s'il restait un seul jésuite en Europe, le Portugal en serait rempli comme auparavant; mais l'opération fut mal faite.

Je dois relever et corriger ici une sorte d'er-

Tout le reste de sa belle administration fut empreint de la même fermeté, du même patriotisme ; sa conduite à l'égard du gouvernement anglais le montre dans la plus noble attitude où se puisse voir un ministre citoyen.

Les Anglais , usant de leur autorité ordinaire en Portugal , avaient brûlé sur la côte de Lagos quelques vaisseaux français sous les ordres d'un officier qui ne sut pas les défendre (1). Pombal demanda satisfaction à la cour de Londres , et exigea une réparation proportionnée à la grandeur de l'offense : on la refusa. Alors s'engagea une correspondance dans laquelle le ministre portugais prit évidemment le pas et le premier rôle.

« Je sais , écrivait-il au ministre des affaires que j'ai faite dans les premières pages de la première édition de ce Résumé , lorsque j'ai dit , en parlant des jésuites , *chassés par le ministre Pombal , ils vont d'abord se faire une souveraineté indépendante en Amérique dans les domaines de la couronne*. Ils se l'étaient faite avant ; mais ce qu'il y a de sûr , c'est qu'ils la maintinrent après.

(1) Le chef d'escadre Laclue.

» faibles étrangères, que votre cabinet a
» pris un empire sur le nôtre; mais je sais
» aussi qu'il est temps de le finir. Si mes
» prédécesseurs ont eu la faiblesse de
» vous accorder toujours tout ce que vous
» vouliez, je ne vous accorderai jamais
» que ce que je vous dois. C'est mon dernier
» mot; réglez-vous là-dessus. »

Dans une autre dépêche, insistant avec plus de force au sujet de la même réparation, il domptait du ton de la plus haute éloquence cette fière puissance britannique, riche des dépouilles de tous les peuples qu'elle a vaincus par les stratagèmes du trafic et les escroqueries du monopole manufacturier, plus que par la force des armes. Cette pièce est un document précieux, et dans lequel il y a profit à faire pour d'autres que les Portugais (1). A la suite de cette note, d'un ton très peu usité dans la diplomatie des monarchies européennes, l'Angleterre envoya un ambassadeur extraordinaire pour donner la satisfaction demandée par le marquis de

(1) Voyez la note 8 à la fin du volume.

Pombal. Cet acte de vigueur et d'indépendance rétablit le Portugal dans cette attitude de majesté nationale et de puissance existant par soi, dont il était depuis long-temps privé aux yeux de l'Europe.

Après avoir réprimé l'orgueil de la Grande-Bretagne, Pombal secoua et brisa les chaînes rouillées imposées au Portugal par les papes. Déjà il avait abattu, indépendamment de la société de Jésus, une foule d'autres ordres religieux. Les procès de l'inquisition avaient été soumis à la révision du conseil royal, et l'exécution de tout jugement rendu par elle soumise à l'autorisation du roi. La censure des livres, enlevée au saint office, avait été attribuée à un collège de conseillers laïques. Enfin une imprudence du cardinal Acciajuoli, nonce du pape à Lisbonne, fournit au grand ministre l'occasion de soustraire le clergé portugais à l'antique autorité de la nonciature. Au mariage de dom Pèdre avec la princesse du Brésil, le billet d'invitation destiné au nonce ne lui fut point rendu, soit dessein, soit accident; et ce prince de l'église ayant fait éclater trop

haut ses murmures, et ne se contentant pas des excuses qui lui furent présentées, le jour du mariage venu, au lieu d'illuminer son hôtel, en ferma insolemment toutes les fenêtres. Tel fut le motif de la rupture entre Rome et la cour de Portugal. Le cardinal Acciajuoli dut paraître fort maladroit à la cour sacrée. Dans le manifeste du roi de Portugal, publié au sujet de cette affaire, dont l'Europe s'occupa pendant quelque temps, il était dit : « Le » nonce devait-il donc, parcequ'on ne lui » avait pas fait un compliment qu'on ne » lui devait point et qu'il ne méritait pas, » s'arroger le droit insensé de traiter d'égal à égal avec sa majesté très fidèle, au » sein même de la capitale de ses états? »

Il résulta de cette querelle, en apparence si puérile dans son objet, que le nonce, subitement environné de gens de guerre, fut aussitôt transporté de l'autre côté du Tage, et conduit aux frontières du royaume du côté de Badajoz. La cour de Rome, indignée de tant de mépris pour elle, répondit par un autre manifeste où perçait tout le ressentiment de

son injure ; mais les choses en restèrent là jusqu'à l'époque de l'expulsion et destruction des jésuites sous le pontificat de Clément XIV. Alors un nonce reparut à Lisbonne , mais avec des pouvoirs bien plus limités que ceux de ses devanciers.

Tandis que ces réformes courageuses s'accomplissaient en Europe , en Amérique , Pombal proclamait l'affranchissement de l'espèce humaine , et faisait libres tous les indigènes du Brésil.

Les réformes de Pombal n'avaient pas encore touché à la guerre , qui était entièrement tombée , lorsque , après la conclusion du pacte de famille , l'Espagne (à la fin de la guerre qui avait duré sept ans entre la France et l'Angleterre) fut obligée d'inquiéter les frontières de Portugal, pour faire une diversion utile à son alliée. Le Portugal devait ou se déclarer contre l'Angleterre , ou les vaisseaux espagnols devaient quitter Lisbonne et trois autres ports. Pour hâter le terme de la neutralité que la cour de Lisbonne paraissait disposée à observer , les troupes espagnoles entrèrent sur le territoire portugais , et

1761.

s'emparèrent d'Almeida. Mais le comte de Lippe Buckebourg, à qui le commandement des forces portugaises avait été confié par le conseil de l'Angleterre, les empêcha d'entrer plus avant. Ce grand homme de guerre fut d'ailleurs d'une utilité immense au royaume, et répondit parfaitement aux vues de Pombal, en réorganisant l'armée, en la retrempant dans cet esprit d'honneur et de fierté qui semblait perdu pour elle depuis que des récollets ou des franciscains ministres avaient pu dicter leurs devoirs aux militaires, et leur commander la parade au service divin.

Dans le traité de Fontainebleau, signé en 1762, Almeida fut rendue, et l'Espagne s'engagea à rendre aussi la colonie du Saint-Sacrement, que ses vaisseaux avaient prise. Le gouverneur de Buenos-Ayres, à qui la garde de ce poste important avait été confiée, refusait de l'évacuer, se fondant sur la fameuse ligne de démarcation d'Alexandre VI. Pombal lui prouva que les décrets de la cour de Rome, en pareille matière, étaient frappés de ca-

ducité; il prit ce que l'on ne voulait pas restituer de bonne grâce, soit au Saint-Sacrement, soit sur le Rio de la Plata. En 1777, une flotte sortie de Cadix s'empara du fort et de l'île Sainte-Catherine, et reprit trois mois après le Saint-Sacrement. Voilà la guerre rallumée de nouveau. Joseph I^{er} ne vit pas l'issue de ces démêlés; il mourut cette année, laissant aux faibles mains d'une femme et d'un prince sans vigueur le fardeau de tant d'institutions commencées, et qui demandaient une puissance essentiellement conservatrice.

La nouvelle reine, Marie-Françoise, fille de Joseph I^{er}, et femme de son oncle Pierre III, frère cadet de Joseph, se hâta de faire la paix avec l'Espagne. Par le traité de Saint-Idelfonse, le fort et l'île Sainte-Catherine furent rendus par les Espagnols; mais ils gardèrent le Saint-Sacrement avec l'île Saint-Gabriel, aussi bien que les deux îles Annobon et Fernando-Po, dans le golfe de Guinée. Le Portugal obtint en échange une partie du Paraguay située à l'est de l'Uruguay.

Pombal, dont les travaux et l'infatigable génie avaient relevé la monarchie mourante, était déjà renvoyé avant la conclusion de ce traité. La reine Marie, obsédée par les grands, la noblesse et les moines, le congédia pour satisfaire à leurs clameurs. Le peuple fut spectateur silencieux de la disgrâce de ce grand homme, et ne la rendit point amère par ses malédictions. Le bon sens national comprenait très bien qu'un ministre détesté des privilégiés avait été l'homme du peuple. Il avait trop coupé dans le vif pour ne pas voir au nombre de ses ennemis tout ce qu'il y avait de fainéants et de fripons à brevet dans le royaume.

Après quelques jours d'une dissimulation laborieuse et durant lesquels Pombal vint encore au palais, il fut congédié par la reine, qui dès lors prit à tâche de détruire tout le bien qu'avait fait ou préparé ce grand homme. On affecta même de rétablir tous ceux qu'il avait destitués, et de traiter en innocents ceux qui jadis avaient été jetés dans les prisons comme complices ou suspects de complicité de la conjur-

ration contre le monarque. Les portes des cachots et des souterrains où traînaient leur longue agonie ces malheureux coupables furent brisées, et le peuple de Lisbonne vit paraître devant lui une troupe de spectres, témoins effrayants de ce que coûte le repos douteux de la société. Ils parurent sur la place publique dans un état de misère qui toucha tous les cœurs d'une inexprimable compassion. On avait oublié leur crime, et l'on voyait leurs souffrances : d'ailleurs, on pouvait bien présumer des innocents dans le nombre des criminels, puisque la justice la mieux faite n'évite pas ces sortes d'erreurs. Presque tous étaient à moitié nus, couverts de haillons, et sans autre vêtement que la toile de la pailleasse qui, dans les premières années, leur avait servi de lit ; une longue barbe achevait de les rendre méconnaissables aux yeux de ceux qui cherchaient à retrouver des traits autrefois connus et peut-être chéris ! Quelques uns étaient si faibles qu'ils ne pouvaient marcher ni même se soutenir ; leur teint était livide, leur corps enflé. D'autres,

soumis pendant long-temps au plus rigoureux silence , avaient perdu l'usage de la parole.

Au nombre de ces déplorables captifs se trouvaient des seigneurs que le peuple de Lisbonne avait vus jadis , en leur superbe jeunesse , parés de tout l'éclat de la fortune et des grandeurs. Ils étaient confondus avec les prisonniers de la dernière classe ; on ne distinguait plus ni leur naissance ni leur rang ; la main terrible du malheur avait empreint également sa marque sur ce troupeau d'infortunés : la noblesse s'était effacée du front de ceux où jadis on croyait la lire. Quelques uns faisaient encore l'aveu de leur crime avec des paroles où se montrait la décadence de leur raison ; et la multitude qui les environnait répondait à leurs discours par des pleurs et des sanglots , et par les cris de cette pitié profonde et déchirante qui ressemble tant à la douleur !

La reine s'empressa surtout d'abolir le tribunal que Pombal avait créé pour servir de barrière et de frein aux intrigues et aux empiétements de la nonciature ; de

sorte que la cour papale se trouva réintégrée dans sa suprématie directe et absolue sur le clergé portugais. Tous les prêtres modérés et sages qui avaient eu quelque part dans la confiance du ministre furent persécutés avec acharnement. Du fond de sa retraite, où ce géant inspirait encore de la crainte, il observa tous ces changements : bientôt il fut dépouillé de tous ses emplois, et se vit outragé par l'enlèvement de son médaillon, qui décorait la base du monument érigé à Joseph I^{er}. Enfin les familles des d'Aveiro et des Tavora demandèrent la révision du procès des condamnés de ce nom ; et les jésuites rentrés en Portugal firent de même. Les *Tavora*, dont les biens avaient été confisqués, les maisons rasées, et le nom aboli par les édits de Joseph, se justifiaient et obtinrent des emplois sous le règne de Marie.

L'orage annoncé par tant de retours extraordinaires éclata : Pombal fut lui-même mis en jugement comme coupable d'une multitude de crimes *atroces*. Il subit de très longs interrogatoires ; et relative-

ment à l'affaire des jésuites, il eut à répondre à des questions posées par eux-mêmes. Ce grand homme ne laissa échapper aucune plainte, et ne témoigna qu'un respect tranquille pour toutes les volontés suggérées à la reine.

L'impatience de cette princesse hâta la conclusion du procès de révision sollicité par les emprisonnés, et voici quel en fut le résultat. Le 3 avril de 1781, les juges nommés dans cette cause, mandés à la cour inopinément et assemblés avec précipitation, après une délibération qui dura jusqu'à quatre heures du matin, déclarèrent innocentes toutes les personnes, tant mortes que vivantes, qui avaient été tenues dans les cachots. La sentence fut datée du 12 janvier 1759.

Cette décision fut lue cinq fois de suite dans l'assemblée, et rendue presque à l'unanimité des suffrages. Il est remarquable que plusieurs des juges qui la prononçaient avaient jadis voté pour la condamnation des détenus. De dix-huit magistrats, trois seulement furent d'un avis contraire.

On instruisait en même temps un nou-

veau procès en faveur des conjurés qui avaient été exécutés; mais on n'osa pas le poursuivre. Quant au marquis de Pombal, celui qu'on lui faisait eut son issue naturelle, c'est-à-dire qu'il fut déclaré criminel et digne d'un châtimement exemplaire; mais la reine, ayant égard à son grand âge et à ses infirmités, lui fit grâce des peines afflictives, et se contenta de l'exiler à vingt lieues de la cour.

Ce ministre, jugé comme coupable de crimes qui ne peuvent être commis que par un grand scélérat, avait été, ainsi que nous l'avons fait voir, le restaurateur de son pays. Il avait réprimé tous les abus et surtout le péculat, le plus grand et le plus ordinaire de tous les vices sous le régime monarchique. Il laissait au trésor royal quarante-huit millions de cruzades, et trente millions à celui des décimes; richesse immense, qui ne s'était jamais trouvée dans les deux caisses depuis la découverte des mines. Avant lui, le Portugal, non seulement n'avait rien, mais encore il devait à l'insatiable Angleterre plusieurs millions. Peu de rois en Europe

depuis la formation des monarchies modernes, sont descendus au tombeau en laissant à côté du trône une aussi riche preuve de la sagesse économique de leur gouvernement. Il faut remarquer que cet or n'était point enlevé à l'industrie, puisque l'agriculture, le commerce et les manufactures, tout florissait sous la main féconde de Pombal, quand la mort frappa son roi.

La mort l'atteignit lui-même en 1782, peu de temps après que la volonté royale eut dit : *Nous lui permettons de vivre*. Il vit approcher son dernier moment avec cette plénitude de tranquillité philosophique ou chrétienne qui ne dénonce jamais une âme travaillée par le remords ; mais son œil mourant jeta un regard de mépris sur la vie. Il reconnaissait l'impuissance du génie à *bien faire* aux hommes ; et le spectacle de la vanité de ses efforts était le châtiment mérité d'un grand homme qui s'était trop promis de ses réformes, de ses créations et des choses humaines.

Après le tremblement de terre, s'il eût laissé Lisbonne abîmée au milieu de tant

d'horreurs, s'il n'eût point relevé un peuple expirant, s'il n'eût pas prodigué ses veilles au bien public, s'il eût laissé les jésuites comploter à leur aise, il n'aurait pas éprouvé l'ingratitude de ses concitoyens, et l'on n'eût pas dit de lui qu'il était un *scélérat* plus digne du supplice que les régicides qu'il avait fait rompre, ou les brigands qu'il avait fait attacher au gibet.

SEPTIÈME ÉPOQUE.

RÈGNE DE LA PRINCESSE MARIE.

Régence du prince de Brésil, Jean VI.

En détruisant tout ce qu'avait créé le ministre Pombal, en effaçant le règne précédent autant qu'il était en elle, la reine ne voulait pourtant pas être accusée d'attaquer les sources de la prospérité publique : aussi s'efforçait-elle de se mettre d'accord avec l'opinion nationale dans quelques unes de ses réformes, afin de se faire pardonner ses autres destructions. Elle fut applaudie pour la suppression des diverses compagnies de commerce ; par exemple, celles du Maragnon, que Pombal avait établies. Quand il les créa, la pauvreté publique les rendait indispensables ; mais, grâce à ses soins, la nation était sortie de la misère, et le temps était venu où lui-même, abolissant tous privilèges commerciaux, aurait sans doute ouvert à

toutes les industries individuelles le champ d'une libre concurrence, s'il fût demeuré à la tête des affaires.

Cette princesse ne se borna pas à détruire, elle aspira aussi à l'honneur de créer : les écoles pour l'enseignement des arts libéraux et mécaniques (aulas), la Cordaria, la Casa pia, et quelques autres établissements, appartiennent à son administration. Elle eut même l'ambition législatrice, et des jurisconsultes réunis en commission rédigèrent en un seul corps méthodique les nombreuses lois promulguées par ses prédécesseurs. Elle essaya de faire pénétrer l'instruction dans les couvents de moines, dont la plus grossière ignorance avait toujours été l'attribut le plus essentiel. Enfin, elle forma des bibliothèques et des académies. L'honneur de toutes ces choses revient encore à Pombal. Elles étaient évidemment un reste de l'impulsion vigoureuse qu'il avait donnée aux idées de la nation. Après, immédiatement après un homme si agissant, il eût paru trop honteux de régner les bras croisés. Les peuples ne sont plus dupes

- d'une dignité oisive. Cependant cette émulation ne survécut pas aux forces de la
1792. reine Marie. Attaquée d'une maladie qui la rendit inhabile aux affaires, elle fut remplacée par le prince du Brésil, qui
1793. gouverna sous son nom. L'année d'après, le Portugal entra dans la première coalition contre la France; et l'état de la reine ayant alors empiré, le prince du Brésil prit le titre de régent, qu'il a gardé jusqu'à la mort de sa mère, arrivée en 1816.

- Ce prince prit part, depuis 1793, à la guerre contre la France, sur mer réuni à l'Angleterre, et à l'Espagne sur terre. Lorsque l'Espagne eut, par le traité de
1795. Bâle, signé la paix avec la république française, les troupes de terre portugaises rentrèrent dans leurs foyers, et les vaisseaux qui avaient joint les escadres anglaises dans la mer Méditerranée furent renvoyés dans les ports portugais. La conclusion dans les formes de la paix avec la France n'eut pourtant lieu qu'en 1801.

L'administration active et ferme de Jean VI procura au Portugal une véri-

table prospérité, qui malheureusement dura peu d'années. Ce prince encourageait tous les genres de travaux, levait tous les obstacles, comblait tous les vides d'une organisation économique imparfaite. Une ère nouvelle de développements pour le génie national semblait se préparer, lorsque la guerre vint ajourner le résultat de tous ses efforts : la France travaillait depuis long-temps à contrarier par l'entremise de l'Espagne les intimes relations du Portugal avec l'Angleterre, et dont cette dernière puissance tirait tant de profit. La cour de Madrid ne se résigna à cette rupture que lorsqu'elle vit ses frontières couvertes par les troupes françaises. Bientôt le prince régent déclara qu'il était prêt à fermer ses ports aux vaisseaux portugais. Bonaparte poursuivit ses projets de guerre pour obtenir mieux. Les frontières du Portugal, dégarnies et sans défense, furent rapidement envahies, et l'occupation simultanée de Campo-Mayor, Elvas, Olivenza, amena la paix de Badajoz.

1801.

Par ce traité, dans lequel stipulaient

pour le Portugal Pinto da Fonseca , pour l'Espagne le prince de la Paix , et pour la France Lucien Bonaparte , le Portugal céda à l'Espagne la place d'Olivenza avec son territoire ; de sorte que le fleuve de la Guadiana devint la frontière des deux pays. Le roi d'Espagne ratifia cette paix sur les lieux ; le premier consul ne se pressa pas pour en faire autant : probablement, dès lors il était travaillé par le fatal désir de dépouiller les Bourbons d'Espagne. Cependant, la même année (1801), il donna aussi la paix au Portugal par le traité de Madrid ; et cette paix, le Portugal la paya par l'abandon qu'il fit à la France d'une portion de la Guiane d'environ soixante milles d'étendue ; de sorte que le fleuve *Caparana-Tuba* devint la limite respective des deux Guianes portugaise et française.

1803. Bientôt le traité d'Amiens fut rompu, la guerre recommença entre la France et l'Angleterre, et le système continental succéda au projet d'une invasion furtive en Angleterre, reconnu impraticable. Le Portugal obtint, par la médiation de la Rus-

sie et de la Prusse, et paya de seize millions la neutralité qu'il garda scrupuleusement jusqu'au fameux décret de Milan, déclaration formelle de cette guerre à mort jurée à la marine et au commerce anglais. Le Portugal ayant persisté dans son système de neutralité, qui lui coûtait pourtant déjà la perte de toutes relations avec ses colonies, et refusant de fermer ses ports aux vaisseaux de la Grande-Bretagne, Napoléon conçut le projet de l'effacer de la carte politique de l'Europe, et, l'ineptie ambitieuse du ministre espagnol, prince de la Paix, secondant ses vues, le Portugal fut effectivement partagé, par le traité de Fontainebleau, entre la France et l'Espagne. La Lusitanie du nord (entre Minho et Douro) devait appartenir au roi d'Étrurie; l'Alem-tejo avec les Algarves, au prince de la Paix, qui aurait pris le titre de roi des Algarves : quant au reste du royaume, sa destination était ajournée jusqu'à la paix générale.

27 sep-
tembre
1807.

Lorsque le prince régent se vit menacé par l'armée française, déjà sur son terri-

toire, il chercha un asile sur ses vaisseaux avec sa famille, une partie de sa cour, laissant son royaume, ses arsenaux et ses soldats à l'ennemi, mais emportant ses reliques, et fit voile pour le Brésil; l'Angleterre protégeait cette émigration d'une couronne, laquelle eut pour résultat l'érection du Brésil, jusque là médiocre colonie, en royaume indépendant. Ainsi le temps était venu où la vaste Amérique, refuge de tant d'obscures destinées, devait également offrir une nouvelle patrie aux princes d'Europe, dépossédés par les révolutions.

Le Portugal fut envahi sans résistance; au moment même où l'avant-garde de l'armée française entrait triomphante dans Lisbonne, l'escadre fugitive qui portait les destinées de la maison de Bragance appareillait dans le Tage. L'invasion avait semblé impraticable, dans la saison des pluies, à travers le Beira; mais l'audace française triompha des obstacles opposés par les lieux et la saison, et cette expédition serait encore un fait militaire très remarquable, seulement sous le rapport de

la rapidité. Du 17 octobre au 30 novembre vingt mille hommes avaient franchi deux cents lieues sur le sol le moins praticable peut-être qu'il y ait en Europe. Lorsqu'enfin l'Espagne se vit arracher ses rois par une lâche perfidie, totalement indigne de la haute destinée de celui qui ne craignit pas de s'en souiller, lorsque l'Espagne se souleva contre une outrageante oppression, le Portugal fit cause commune avec elle; et dans cette guerre sacrée de l'indépendance péninsulaire s'éteignirent les traces de l'antique inimitié des deux peuples.

Le Portugal fut puissamment assisté par les armes anglaises et par Wellington, dont la gloire ne s'est nullement accrue depuis cette époque.

Après la bataille de Vimeiro, à peu de distance de Lisbonne, une suspension d'armes prépara l'évacuation à laquelle le général Junot fut réduit, malgré sa grande bravoure et la valeur de ses troupes. Il s'était battu avec moins de dix mille hommes contre plus de vingt-six mille, et la perte de l'ennemi, c'est-à-dire

21 oct.
1808.

des Anglais, avait été plus considérable que la sienne.

Il est certain toutefois que l'armée anglo-portugaise, commandée par un chef plus audacieux, aurait pu écraser les Français. La convention signée à Cintra, et qui fut si honorable pour ces derniers et pour leurs chefs, ne le fut guère pour sir Arthur Wellesley, depuis Wellington. Cet officier fut en Angleterre même l'objet d'amères censures. La convention de Cintra donna lieu à des enquêtes spéciales et à d'orageuses discussions parlementaires (1). Wellington se défendit en disant qu'il avait stipulé moins pour la gloire des armes anglaises que dans l'intérêt des alliés, c'est-à-dire qu'il avait voulu sauver Lisbonne; car Junot aurait infailliblement brûlé cette ville plutôt que d'accepter une capitulation conçue en des termes moins avantageux. Quoi qu'il en soit, la convention fut exécutée; elle n'eût jamais été nécessaire, et le Portugal n'eût pas

(1) *Revue chronologique de l'histoire de France*,
page 429.

été évacué, s'il se fût trouvé un autre Junot à Baylen, où les Français avaient été battus il y avait trente-deux jours.

Lorsque Napoléon vint lui-même en Espagne pour y rétablir ses affaires, le maréchal Soult reçut le commandement de l'armée destinée au Portugal, et cette seconde invasion, bien que moins rapide, fut encore plus glorieuse que la première, parcequ'il fallut vaincre plus d'une fois pour l'achever. Quatre batailles et la prise de plusieurs villes ajoutèrent à l'illustration du maréchal-duc et à la renommée de la valeur française. Il faut remarquer, comme une singularité très caractéristique de cette guerre, qu'à Porto, où le maréchal défit complètement les forces portugaises du nord du royaume, c'était l'évêque de cette ville qui commandait en personne les Portugais. Le caractère évangélique d'un tel général ne préserva nullement des fureurs les plus atroces les prisonniers tombés entre les mains du peuple qu'il gouvernait; les mémoires militaires où sont consignées les opérations de cette campagne offrent à cet égard des détails

qui font frémir. Le célèbre général Foy était un de ces captifs. Fait prisonnier par un de ces hasards si fréquents à la guerre, que la prudence ne saurait prévoir ni le courage repousser, il échappa au massacre par un bonheur singulier.

Malgré plusieurs brillantes victoires, l'évacuation du pays conquis fut encore le résultat de cette campagne. On peut dire que les succès du maréchal duc de Dalmatie furent de lui, et que les échecs qu'il finit par essuyer étaient l'inévitable suite des grandes fautes commises en Espagne par les vieux généraux commandant en chef, que Napoléon y laissa. Le maréchal Masséna succéda au maréchal Soult dans le commandement de l'armée de Portugal, et recomença vainement une série de nouveaux avantages. Le Portugal devait jusqu'au bout, dans cette guerre, suivre la destinée de l'Espagne, et la destinée de l'Espagne était de s'affranchir du joug de l'étranger. Les affaires du Nord, c'est-à-dire la cinquième coalition continentale, ayant rappelé Napoléon des rives du Tage aux rives du Niémen, la victoire

fuit avec lui au-delà des monts Pyrénées , et abandonna les drapeaux français dans la péninsule. « Wellington put dès lors , » sans de trop grands travaux et sans des » talents sublimes , y cueillir des lauriers que la fortune , les erreurs de l'ambition et de l'amour-propre avaient » courbés à sa portée (1). »

En 1810, après la réorganisation de l'armée portugaise par le maréchal Bérésford, et l'évacuation du Portugal, l'Angleterre profita de la conflagration générale de la péninsule et du crédit que lui donnaient les puissants secours qu'elle avait fournis, pour conclure un nouveau traité de commerce, mortel à l'industrie, au commerce et à la navigation de ce royaume. De 1811 à 1814, la guerre contre la France fut continuée jusqu'à l'ex-

(1) Voyez *Mémoires sur les opérations militaires des Français en Galice, en Portugal et dans la vallée du Tage, en 1809, sous le commandement du maréchal Soult, duc de Dalmatie*, par M. Le Noble, ancien ordonnateur.

Voyez aussi les *Victoires et Conquêtes*, tome XVIII.

pulsion définitive et absolue des Français; nos troupes furent même poursuivies jusqu'en-deçà de nos frontières.

Cependant, dans la campagne de 1811, nos généraux ne parurent jamais au-dessous de leur grande renommée militaire. Le maréchal duc de Dalmatie gagna la bataille de Gébora sur la petite rivière de ce nom, et Badajoz succomba sous l'attaque du maréchal Mortier, après un siège de cinquante-quatre jours. Le maréchal Masséna lui-même, qui, dans ses derniers jours, avait semblé être un peu négligé par la victoire, dont il fut autrefois le favori, avait encore chassé Wellington devant lui, et l'avait battu à Bussaco, vers la fin de 1810. Mais du moment où le général anglais se fut assis sur la formidable position de Torrès-Védras, à douze lieues en dessus de Lisbonne, il ne recula plus, et força le chef français de battre en retraite à son tour. Masséna repassa la frontière, et rentra en Espagne du côté de Badajoz. Les villes de Porto et d'Olivenza étaient encore occupées par les Français au commencement de 1811;

mais après le combat d'Alboerra, qui suivit de près la prise de Badajoz, et où les troupes anglo-espagnoles restèrent maîtresses du terrain, l'habileté des généraux français et la valeur de leurs troupes ruinées de fatigues devinrent impuissantes contre le soulèvement national, et de jour en jour plus énergique, des habitants de la péninsule. L'Espagne cependant fut plus tard abandonnée que le Portugal, parceque l'invasion se retirait de l'ouest à l'est, route qu'elle avait suivie par une nécessité géographique et militaire, tandis que Wellington et ses Anglais suivaient en avançant une pareille direction. Au reste, dans le cœur de l'Espagne, et sur les rives de la Méditerranée particulièrement, plus de ressources pour la guerre, et surtout plus d'ensemble dans les opérations, parcequ'il y avait plus d'unité dans le commandement, assurèrent la supériorité de nos armes jusqu'à la fin, et l'occupation fut constamment non équivoque et victorieuse. Le maréchal Suchet gagnait la bataille de Sagonte et prenait Valence, le maréchal Victor

gagnait la bataille de Chiclana, presque en même temps que les Anglais s'emparaient de Ciudad-Rodrigo, et reprenaient Badajoz. A la vérité, cette dernière place, bien qu'endommagée par le premier siège, fut défendue par le général Philippon pendant treize mois contre une armée de cinquante mille hommes qui en recommença trois fois le siège : elle fut enfin emportée d'assaut ; trois mille Français seulement en formaient la garnison.

Wellington avait plusieurs fois, durant la campagne de Portugal, rendu un hommage forcé à la supériorité de nos troupes ; je parle de cette supériorité réelle dont il ne faut pas toujours chercher la preuve dans les résultats que déterminent d'autres circonstances, telle que la différence de nombre et celles de situation pour les armées : on peut être le plus brave en succombant, et dans le vaste recueil des fastes militaires des nations les plus belliqueuses il y a beaucoup de glorieuses défaites. Wellington, après la prise de Badajoz par le maréchal Mortier, écrivait à la régence de Portugal : « La nation espa-

» gnole a perdu en deux mois les fortes-
 » resses de *Tortose*, d'*Olivenza*, de *Ba-*
 » *dajoz*, sans cause suffisante. Pendant ce
 » temps, le maréchal Soult, avec un corps
 » de troupes qu'on n'a jamais supposé au-
 » dessus de vingt mille hommes, outre la
 » prise de ces deux dernières places, a
 » pris ou tué plus de vingt-deux mille
 » hommes de troupes espagnoles. »

Enfin, après la bataille des Aropiles, 1812.
 où le maréchal Marmont succomba sous
 Wellington, ce dernier vint occuper Ma-
 drid, et il ne fut plus permis de songer au
 Portugal. La question ne resta plus à dé-
 cider que dans le cœur de la péninsule, où
 se réunirent les trois armées dites de Por-
 tugal, du centre et du midi, qui l'avaient
 occupée tout entière, en se répandant sur
 sa surface comme un vaste torrent à trois
 bras. Bientôt le désastre de Vittoria, im- 1813.
 puté au vieux maréchal Jourdan, et la
 mésintelligence qui éclata alors entre les
 chefs, firent désespérer du sort de cette
 guerre, sur laquelle devait d'ailleurs in-
 fluer le malheur de nos drapeaux dans le
 nord de l'Europe.

En 1814, le Portugal fit la paix avec la France, et l'année d'après, au congrès de Vienne, obtint la restitution de la place d'Olivenza, s'engageant de son côté à rendre à la France la portion de la Guiane qui jadis avait appartenu à cette puissance, jusqu'à l'Oyapock. L'Espagne ne se hâta pas de remplir la condition qui lui était imposée par le congrès, quant à la reddition d'Olivenza. Les Portugais, en représailles de son obstination, occupèrent Monte-Video et Santo-Sacramento.

De 1817 à 1821, les insurgés espagnols de la Plata firent par leurs corsaires une guerre très funeste, soit au Portugal, soit à ses colonies. La ville de Fernambuco eut une velléité républicaine, se déclara indépendante, mais expia ce crime par un prompt retour à l'obéissance. Des germes plus vigoureux de révolution éclatèrent bientôt au sein de la mère patrie. Indiquons brièvement les causes de l'égarement constitutionnel de 1820. Nous remonterons un peu haut, car dans ce pays, comme en Espagne, le mal venait de loin, et le remède était sollicité depuis long-temps.

HUITIÈME ÉPOQUE.

RÉVOLUTION DE 1820.

L'enfance des nations se prolonge par le défaut de mouvement social, et l'excès de ce mouvement les décompose. L'histoire du Portugal est un frappant exemple de cette vérité. Peu de monarchies ont plus éprouvé de ces changements et de ces secousses qui usent à la longue le corps politique, comme les fatigues abusives détruisent le corps humain.

Le Portugal était un très petit état, et il avait conquis de bonne heure. Il avait étendu sa domination sur un plus vaste univers que celui qui fit jadis appeler les Romains les rois du monde; mais les Romains, dont la puissance avait eu de même de très faibles commencements, se fortifiaient en s'étendant par l'incorporation des peuples vaincus; chose que le Portugal ne fit jamais, et ne put jamais faire. Le

moindre obstacle à cela était l'éloignement extrême des contrées conquises ; il y avait diversité absolue de mœurs et de religions. Les Romains étaient les conquérants les plus tolérants du monde , et , polythéistes , ils retrouvaient le polythéisme partout ; ils n'imposaient que des lois civiles. Les peuples chrétiens qui se sont agrandis par la force des armes , exclusifs par la nature de leur croyance , n'ont jamais eu de panthéon pour les dieux étrangers , et toujours ils se sont aliéné leurs vaincus. Ainsi le Portugal n'eut point la ressource de se servir des peuples contre les peuples ; il lui fallut vaincre toujours aux frais de la mère patrie et de la vieille population ; il lui fallut pendant un siècle recruter tous les huit ou dix ans une génération nouvelle pour maintenir une domination qui coûtait des combats journaliers : première cause d'épuisement.

La seconde , il faut la chercher dans la persécution et l'expulsion , renouvelée plusieurs fois par siècle , des Maures et des juifs , qui formaient la portion essentiellement agricole et industrielle de la nation.

La troisième se trouve dans le résultat de la fausse prospérité procurée par les richesses de l'Inde et les mines de l'Amérique. Tout état abreuvé des flots d'un or qui ne coûte qu'à prendre dans le sein de la terre, qui n'est point laborieusement amené par le travail, ressemble à un homme dont une boisson spiritueuse exalte les forces pendant une heure. Est-ce plus d'une heure en effet, que cinquante ans de prospérité pour un empire? Est-ce pour cinquante ans qu'il faut grandir pendant dix siècles, et mourir ensuite pendant un égal espace de temps? Est-ce pour cinquante ans que les législateurs doivent méditer, édifier, et que les capitaines doivent vaincre? Rien n'est grand que ce qui porte en soi le principe d'une longue durée; les conquêtes des Portugais ne l'avaient pas; et, pour servir de compensation au vice inhérent à leur mode de conquérir, il eût fallu qu'un Gama, un Albuquerque, eussent vécu des siècles. Ces grands hommes n'eurent que le temps de balayer la place sur laquelle il fallait organiser et bâtir.

L'or s'écoulait, et l'incapacité physique et morale, l'horreur du travail, engendrées par sa possession, restaient incurables. L'or s'écoulait, et l'industrie, fille de la pauvreté, ne naissait pas. Mais de tous côtés affluaient, alliés avides ou concurrents redoutables de la conquête, les vaisseaux des nations ouvrières et travailleurs.

Enfin, il faut reconnaître comme la principale et la plus funeste des causes de dépérissement, le monachisme et la superstition, qui furent la lèpre permanente du Portugal. A de certaines époques les états sont surchargés d'hommes; dans d'autres, ils en manquent. Le Portugal en manquait évidemment lorsqu'une flotte chargée de cinq ou six mille hommes de débarquement pour l'Inde était un armement formidable. Or c'était précisément alors que des couvents de tous les noms hérissaient la surface de ce royaume, et que dans ces pieux asiles de la fainéantise se précipitait le nombre immense de ceux qui avaient dévoré prématurément leur part à ce banquet fourni par les deux In-

des, et à ceux à qui leur pauvreté native imposait le travail comme suprême loi. Il n'y avait que deux états, l'épée ou le froc, et l'homme d'épée lui-même finissait très souvent sa vie aventureuse et libertine dans le froc.

L'ennui, né d'une imagination vive, joint à une ignorance profonde, fortifiait encore cette tendance à la vie monastique ou contemplative, c'est-à-dire oisive, commune aux peuples du midi.

Partout l'essor des arts de la main est proportionné à la marche des sciences intellectuelles; car, quoi qu'on en dise, la théorie est indispensable aux progrès des arts, et la pratique ne va ni vite ni loin lorsqu'elle marche toute seule. Mais quels progrès pouvaient faire les sciences intellectuelles en présence de l'inquisition?

Pombal vint et entreprit de refaire de la base à la cime tout le gothique édifice de cette société. On a vu qu'il créa le travail, brida l'inquisition, et imprima à l'or une circulation active dans les limites de l'état; qu'il sécularisa un grand nombre

de monastères, et retrouva le ressort perdu de l'émulation.

Mais ce grand homme dura trop peu ; après lui, la rechute fut épouvantable ; c'était la quatrième ou cinquième ; la machine politique était détraquée par le choc de ces soudaines transitions d'une existence à une autre, et l'Angleterre sauta de nouveau sur le Portugal moribond.

Aussi, peu de nations éprouvaient plus vivement le besoin d'une régénération complète que la nation portugaise, lorsque la révolution espagnole fit sentir chez elle son contre-coup. Et si l'on joint aux divers motifs de mécontentement et de découragement pour le peuple cette sorte d'abandon où l'avait laissé son gouvernement déserteur, cette situation singulièrement déshonorante d'un royaume de la vieille Europe, d'un royaume fondateur d'états, qui se voit en quelque sorte devenu le vassal d'une colonie défrichée jadis par des moines et des galériens, on comprendra que l'électricité révolutionnaire devait s'y communiquer avec la plus grande activité.

C'est le 24 août 1820 que cette révolution éclata; malheureusement elle fut trop militaire : l'armée qui était à Porto, et dont les chefs étaient d'intelligence avec des personnes distinguées dans les autres classes de la nation, proclama la convocation d'un congrès national (en reconnaissant la religion dominante, le roi Jean VI et sa royale dynastie), au milieu des acclamations du plus vif enthousiasme de la part du peuple de la ville et des environs. Le gouvernement qui fut installé et reconnu par toutes les autorités locales prit le nom de *gouvernement suprême provisoire*, et il fut composé des membres suivants (1).

(1) Je puise presque textuellement dans l'ouvrage publié en 1822, par M. Adrien Balbi (*Essai statistique sur le royaume de Portugal et d'Algarve*), les détails que je donne sur la révolution de 1820. M. Balbi les avait lui-même reçus, à ce qu'il assure, d'un témoin oculaire des événements. J'aurais pu obtenir de même, personnellement, des renseignements de première main; mais j'ai dû, par beaucoup de raisons, donner la préférence à un récit déjà pu-

Antoine da Sylveira Pinto da Fonseca, président; Louis-Pierre d'Andrade Brederode, Pierre Leite Perreira de Mello; François de Souza Cirne de Madureira; Emmanuel Fernandez Thomas; François-Joseph de Barros Lima; Joseph-Marie-Xavier de Araujo; Jean d'Acunha Sotto Mayor (Joseph Ferreira Borges, Joseph da Silva Carvalho, et François Gomez da Silva, secrétaires). A ces derniers on

blié et non contesté, soit dans son exactitude, soit dans sa sagesse.

Ce que je ne prendrai point à M. Balbi, c'est la liste assez longue de toutes les personnes influentes, dans l'ordre civil ou militaire, qui eurent part à cette révolution. Si l'on pouvait supposer qu'il n'est aucun d'eux, à l'heure où nous sommes, qui, par crainte ou par intérêt, regrette de s'être uni à la cause révolutionnaire, il n'y aurait aucun inconvénient à les nommer tous. Mais ce doute, malheureusement trop légitime, nous prescrit de nous abstenir d'un zèle historique qui pourrait ne pas convenir également à chacun. Il suffit de signaler ceux qui parurent à la tête des affaires de l'un et de l'autre côté.

ajouta peu de temps après le père *François de Saint-Louis*, moine bénédictin, docteur et professeur à l'université de Coïmbre.

La nouvelle de cet événement parvint à Lisbonne le 28 au matin, et la manière dont elle fut accueillie prouva que les habitants de cette capitale étaient bien disposés à suivre l'exemple de ceux de Porto. Les tardives précautions des gouverneurs du roi n'empêchèrent pas les proclamations du gouvernement révolutionnaire de circuler et de produire une fermentation orageuse. Enfin, le 29 août, parut une proclamation du gouvernement royal, qui taxait d'horrible rébellion le mouvement de la ville de Porto, et, du reste, recommandait et vantait les avantages de l'obéissance au souverain légitime. Cette proclamation portait les signatures du cardinal patriarche, du marquis de Borba, du comte de Feira et d'Antoine Gomez Ribeiro.

Cette première mesure n'ayant produit aucun effet, le surlendemain on en fit une autre pour promettre, au nom du roi,

une prochaine convocation des cortès : puis on promit une amnistie , puis on expédia effectivement des lettres de convocation pour un congrès national , puis on voulut transiger avec le gouvernement révolutionnaire.... Les dépositaires de l'autorité monarchique avaient perdu la confiance de la nation , et des concessions arrachées par l'imminence du péril étaient peu propres à la leur rendre. D'ailleurs , ce n'était pas un congrès composé des trois ordres de l'état que l'on voulait , mais une assemblée tirée de la masse de la nation , et qui la représentât sans distinction des classes , à l'exemple de ce qui venait d'avoir lieu en Espagne.

Déjà le gouvernement de Porto avait rallié à sa cause tous les corps de l'armée et toutes les provinces du nord du royaume. Déjà il s'était transféré à Coïmbre , accompagné d'une force considérable , et il se disposait à s'approcher de la capitale , lorsque , le 15 septembre , les divers régiments qui formaient la garnison de Lisbonne se rendirent sur la place du *Roscio* , où se trouve le palais du gouvernement ,

et où bientôt se rendit une foule de peuple qui proclamait son adhésion au gouvernement de Porto. Ils élurent par acclamation le principal Freire, le comte de Sampayo, le comte de Rezende, le comte de Penafiel, le lieutenant-général Matthieu-Joseph Dias Azedo, Herman Joseph Braamcamp, pour former le gouvernement provisoire, qui fut de suite installé au milieu des applaudissements et des cris de joie d'une immense population. Le peu de partisans qui restaient encore à l'ancien gouvernement furent décidés à l'abandonner par cette manifestation si générale et si vive des dispositions populaires. Le gouvernement provisoire s'étant agrégé quelques autres membres, entra de suite en fonction (1).

Ces deux gouvernements, marchant au même but, prévinrent toute dissidence

(1) Ces autres membres étaient : *Joseph Nunez da Sylveira* et *Louis Monteiro*, députés du commerce; *François Lemos de Bettencours* et *Benoit Perreira de Carmo*, députés pour l'agriculture; *Emmanuel-Vincent Ferreira de Car-*

fâcheuse et toute rivalité d'ambition, en se réunissant en deux sections : la première, sous la dénomination de *gouvernement suprême exécutif provisoire* ; et la seconde, sous le titre de *gouvernement provisoire pour la convocation des cortès, et pour en préparer les travaux*.

Le nouveau gouvernement commença ses travaux dans la capitale le 11 octobre. Tous les corps de l'état lui prêtèrent serment de fidélité et d'obéissance, ainsi qu'aux prochaines cortès et à la constitution qu'elles devaient faire, en maintenant la religion catholique et la maison de Bragance.

Le premier acte de ce gouvernement fut d'écarter l'influence et les agents de la Grande-Bretagne. Lord Beresford, qui, sur ces entrefaites, arrivait de Rio-Janeiro sur le vaisseau *le Vengeur*, ne sortit de son navire que pour entrer dans le paquebot et retourner à Londres.

valho, Joachim-Pierre de Olivera, et Philippe Ferreira de Araujo, pour le gouvernement intérieur du royaume. Le baron de Mollos eut le ministère des affaires étrangères.

Le 31 octobre parurent les instructions sur le mode de convocation des cortès au congrès national ; mais le mode d'élections qu'elles indiquaient ne satisfit ni l'armée ni les habitants de la capitale. En supposant à tort ou à raison la possibilité d'intrigues et de cabales dans l'œuvre électorale , le manifeste publié avec les instructions ébranla la confiance publique dans l'issue définitive de la révolution. Un parti se forma dans Lisbonne contre le gouvernement révolutionnaire : ce parti avait pour chef le syndic du corps des métiers, Verissimo Joseph da Veiga, que sa faiblesse et son incapacité rendaient l'instrument de quelques ambitieux. Ce syndic adressa au général Teixeira un mémoire au nom des habitants de la capitale qu'il prétendait représenter, en l'engageant à réunir l'armée et à faire proclamer la constitution espagnole. Le général, accueillant avec trop de facilité cette imprudente insinuation, fit rassembler, le 11 novembre, les divers corps de troupes, qui se portèrent avec tout l'appareil d'une grande opération militaire vers le palais du gou-

vernement, où il fut décidé, *dans un conseil de guerre*, que l'on proclamerait la constitution espagnole, pour être adoptée en Portugal avec les modifications que les cortès détermineraient, sous la condition que ces modifications auraient lieu dans un sens encore plus populaire que la constitution.

Cet acte arbitraire et violent consterna la capitale. Le sabre traçant des lois politiques parut aux gens éclairés le plus sinistre de tous les présages. Des éliminations faites parmi les membres du gouvernement et portant des hommes très populaires achevèrent d'indisposer les esprits. Des journaux respirant toute l'énergie d'une liberté nouvelle annonçaient une crise prochaine, lorsque le général Teixeira, par le conseil de Bernard Correa de Castro Sepulveda, qui, le 11 novembre, s'était fortement prononcé dans le conseil militaire contre tout ce qui serait fait, résolut, d'accord avec ce guerrier-citoyen, de convoquer un second conseil de guerre destiné à détruire les résultats du premier. Tous les membres du gou-

vernement y assistèrent, excepté le vice-président Sylveira, qui envoya sa démission.

Les membres éliminés furent réinstallés; les choses furent rétablies. Antoine da Sylveira eut l'ordre de se retirer dans ses terres de Tras-os-Montes, et l'on s'occupa définitivement de l'élection des députés pour les cortès, suivant la méthode de la constitution espagnole. Ces députés, au nombre de cent, devaient être rendus à Lisbonne le 6 janvier 1821. Il fut recommandé aux députés, dans les instructions dont on avait accompagné l'expédition des lettres de convocation, de faire la constitution sur les bases de celle d'Espagne, modifiée et adaptée au Portugal d'une manière plus libérale encore.

Les élections, faites avec beaucoup d'ordre et de calme, réunirent les hommes d'élite de la nation. L'archevêque de Bahia, l'un des députés, fut nommé député à la pluralité des suffrages. Les quatre secrétaires eurent voix délibérative.

Dès que le congrès national fut réuni, le gouvernement provisoire cessa d'exis-

ter et fut remplacé par un gouvernement exécutif créé par le congrès, sous le titre de régence, dont les actes devaient être au nom du roi. Les membres de cette régence furent, le marquis de Castello Milhor, président; le comte de Sampayo, vice-président; frère François de Saint-Louis; Joseph da Sylva Carvalho; Jean d'Acunha Sotto Mayor; Ferdinand-Louis de Souza Barradas, ministre de l'intérieur; François-Édouard Coelho, ministre des finances; le maréchal Antoine Teixeira Rebello, ministre de la guerre; François-Maximilien de Souza, ministre de la marine; Anselme-Joseph Braamcamp, ministre des affaires étrangères.

Le congrès s'occupa de l'édifice de la constitution immédiatement après l'installation du nouveau gouvernement, et chargea une commission choisie dans son sein d'en établir les bases. Ces bases furent offertes à l'acceptation du peuple, et
1821. le 29 mars, les autorités civiles, militaires et religieuses jurèrent solennellement de les observer et de les maintenir.

Bientôt Madère et les Açores, et tous

les pays trans-atlantiques se déclarèrent pour le gouvernement constitutionnel. Para, Bahia et Rio-Janeiro embrassèrent la révolution; le roi lui-même accepta les bases du nouvel ordre politique promulguées par les cortès, nomma le prince royal vice-roi du Brésil, et s'embarqua avec le reste de sa famille pour retourner en Europe. Il arriva le 5 juillet à Lisbonne, et jura la constitution devant le congrès national.

Mais ce retour du roi en Europe fut le signal de la scission qui devait éclater entre les deux grandes pièces dont se composait cette monarchie, le Portugal et le Brésil, c'est-à-dire une vaste partie du continent méridional américain. Depuis douze ans que le roi s'y était réfugié, le Brésil avait joué le rôle de monarchie principale, et le Portugal, gouverné durant cet intervalle par des délégués de l'autorité royale, s'était vu réduit à la condition de colonie. Maintenant la situation respective des deux pays changeait de nouveau. Le Portugal, reprenant l'attitude de métropole à l'égard du Brésil,

sans même attendre les députés de cette colonie, décidait législativement de ses intérêts, anéantissait la vice-royauté, abolissait la haute-cour du palais, le conseil, la trésorerie, le tribunal suprême, la junte de commerce, et tous les établissements sur lesquels cette riche colonie avait fondé son indépendance et sa prospérité naissante. « La résidence du roi dans ce pays avait déjà changé son aspect et développé ses ressources : l'agriculture y avait fait des progrès considérables ; le commerce s'était étendu ; les arts y prenaient leur essor ; l'état social s'était fort amélioré ; et, à tout prendre, le sort des Brésiliens était fort préférable à celui des Portugais, privés de leur roi, et réellement laissés sous une domination étrangère (1). » Fiers de la présence de leur

(1) L'Angleterre. Je me suis principalement servi, pour les événements de 1822, de l'annuaire historique publié par M. Lesur. Le passage placé ici entre deux guillemets est textuellement emprunté à cet excellent recueil, dont une grande exactitude est le moindre des mérites.

souverain, ils s'étaient déshabitués de la soumission coloniale. D'ailleurs, l'esprit révolutionnaire, le besoin d'institutions nouvelles, et la haine du monarchisme absolu, dont toute la mère patrie était imprégnée, avaient fait de grands progrès dans le Brésil. Des juntes s'étaient formées; elles envoyaient des députés, et c'était par leur organe, et non par celui du vice-roi, que les provinces paraissaient disposées à défendre désormais leurs intérêts. L'assistance du vice-roi ne fut réclamée qu'au moment où le Brésil voulut s'affranchir absolument de la dépendance d'une métropole qui tenait assez peu de compte d'une aussi puissante province pour statuer sur son sort et son administration future sans la consulter. Alors une adresse fut faite au prince royal, où furent énergiquement exposés les griefs de la colonie; où l'on disait que le *machiavéisme constitutionnel* avait succédé au despotisme monarchique; où l'on suppliait enfin le prince, que les cortès venaient de rappeler, de rester au Brésil, sous peine de provoquer par sa suite les

plus sanglants déchirements. En effet, déjà se faisaient sentir les symptômes de la plus désastreuse anarchie, les provinces s'isolaient, les contributions n'étaient pas payées, et Rio-Janeiro n'était plus qu'une capitale sans provinces.

L'adresse dont nous venons de parler, qui fut présentée au prince royal, était l'ouvrage des habitants de Santo-Paulo, pays de tout temps renommé pour son esprit d'indépendance. Ils la terminaient par la proposition de quelques mesures propres à assurer l'union indivisible du royaume, en admettant la province du Brésil sur le pied d'une parfaite égalité avec la mère patrie. L'exemple de Santo-Paulo ne tarda pas à être suivi par les autres provinces : les troupes portugaises furent renvoyées, et, malgré l'opposition et le mouvement suscités à Bahia par les partisans des cortès de Lisbonne, les députés du Brésil s'étant retirés de l'assemblée en protestant contre toutes les mesures oppressives prises contre cette colonie, l'acte de son indépendance ne tarda pas à s'accomplir. Le prince royal prit le titre de *prince ré-*

gent et protecteur constitutionnel du Brésil, et bientôt après celui d'*empereur constitutionnel du Brésil*.

Bien que par l'acceptation de ce titre, que lui déferait le vœu national, et par la prise de possession de la suprême puissance, le prince royal n'eût fait que se conformer aux intentions du roi son père, celui-ci, organe des résolutions des cortès, se vit dans la dure nécessité de lui transmettre sa désapprobation formelle et publique de tout ce qui s'était passé, et de qualifier de révolte punissable l'affranchissement de la colonie. Il semble qu'à cet égard les constitutionnels du Portugal entendaient mal la question de liberté. Quand on en veut pour soi, il faut en vouloir pour tout le monde; mais les nations modernes sont si peu propres à la possession de ce bien inestimable, qu'on les voit sans cesse mettre la satisfaction de commander à côté de la douceur de ne plus obéir.

Au reste, les constitutionnels du Portugal étaient bien forcés de laisser le Brésil

1825.

s'affranchir et s'organiser à sa mode , car ils avaient une matière suffisante d'embaras et d'inquiétude chez eux. Des complots contre-révolutionnaires éclataient déjà ; la reine refusait de prêter serment à la constitution, et les mesures rigoureuses prises contre elle à raison de ce refus devenaient le sujet d'un débat très vif dans le sein même du congrès national. L'armée était découragée ; la désertion la désorganisait tous les jours , et les menées des partisans de l'ancien régime l'imprégnaient d'un esprit tout contraire à celui qui l'avait animée l'année précédente. Les ressources financières manquaient, le crédit était à peu près nul , le peuple souffrait, et l'Angleterre profitait évidemment de la séparation du Brésil pour précipiter de nouveau en sa faveur la chute de la balance commerciale.

Cependant le peuple continuait à célébrer par des fêtes et par des chants d'allégresse l'établissement de sa liberté , et le roi Jean VI ne laissait échapper aucune occasion, dans ces solennités fréquentes,

de jurer avec *plaisir et sincérité*, disent les journaux du temps, l'observation de la constitution.

On sait que l'année suivante la destinée du Portugal parut encore subordonnée à celle de l'Espagne, et que cet édifice constitutionnel d'un jour tombait à Lisbonne à mesure que le progrès des armes françaises en poussait les débris de Madrid à Séville, et de Séville à Cadix (1).

(1) Voyez la note 9, à la fin du volume.

FIN.



NOTES.

NOTE I.

Lorsque j'écrivais ces lignes , *l'exactitude historique a été respectée dans ce beau sujet qui se suffisait à lui-même* , je n'avais le dessein de désigner que la pièce de Lamothe , les deux nouvelles tragédies d'Inès de Castro n'ayant pas encore paru. D'ailleurs ce n'est nullement par l'observation exacte des données historiques que les derniers auteurs ont rendu leurs pièces recommandables. C'est à la vérité un bien petit inconvénient de violer la lettre des traditions quand on peut par ce moyen obtenir de beaux effets dramatiques ; cependant le devancier de nos contemporains, je veux dire Lamothe, avait su faire une tragédie du plus haut intérêt en se conformant rigoureusement au texte de cette partie de l'histoire de Portugal. Ainsi la belle scène dans laquelle Inès se jette avec ses en-

fants aux genoux du vieux roi n'est point inventée. Voici ce que dit La Clède.

Dom Pèdre avait été averti qu'à la persuasion de quelques courtisans, le roi son père avait résolu de faire périr Inès; mais il regarda cet avis comme un stratagème dont on voulait se servir pour l'obliger à quitter sa maîtresse, ne pouvant s'imaginer qu'il y eût quelqu'un assez hardi ou assez barbare pour exécuter de sang-froid un pareil crime. La confiance aveugle comme l'amour. Alphonse, affermi dans le dessein de faire périr Inès, partit de Montmayor pour se rendre à Coimbre où elle était. L'enfant était à la chasse lorsqu'il arriva dans cette ville; Inès ayant appris que le roi était arrivé et qu'il venait au palais qu'elle occupait pour la faire mourir, s'avança jusqu'à la porte pour le recevoir; là elle se jeta à ses pieds, qu'elle arrosa de ses larmes, lui demanda pardon, et lui présenta trois enfants qu'elle avait eus de son fils, qui embrassèrent tous les trois ses genoux. La beauté d'Inès, celle de ses enfants, attendrissent le cœur d'Alphonse, qui se retira et n'eut pas le courage d'achever ce qu'il avait projeté; mais Alvarez Gonçalves, grand sénéchal, Pachéco et Coelho, le pressèrent vivement, et l'obligèrent à consentir qu'ils allassent exécuter le projet. Alphonse, qui n'avait plus devant les yeux l'objet

qui avait ému son cœur, donna son consentement à ce qu'on lui demandait; ces trois seigneurs retournèrent donc au palais, et y poignardèrent l'infortunée Inès, qu'ils laissèrent expirante entre les bras de ses femmes. Telle fut la fin de cette dame, qu'on appelait la Belle par excellence. Heureuse si, etc.

Dom Pèdre, à son retour de la chasse, trouva sa maîtresse assassinée...

(LA CLÈDE, *Hist. de Portugal*, liv. VIII.)

NOTE II.

Le passage du cap de Bonne-Espérance fut un événement d'une aussi haute importance que la découverte de l'Amérique, et l'on peut même dire que ses résultats se firent plus immédiatement sentir à l'Europe. Ces résultats furent de nature à changer aussitôt la situation de diverses puissances de l'Occident, à précipiter la décadence des unes, tandis que les autres s'élevaient avec la même rapidité au faite de la prospérité. Ainsi Venise tombe, et Lisbonne devient la première ville commerçante du monde.

Et si l'on considère combien était imparfaite la connaissance que les peuples d'Europe avaient eue jusque là des vastes contrées comprises sous

cette dénomination des *Indes*, on peut dire qu'elles étaient à découvrir presque autant que l'Amérique.

« On prétend que les Phéniciens et les Tyriens avaient navigué long-temps avant les flottes de Salomon jusque sur les côtes de l'Orient : on a dit de même que les trafiquants égyptiens fréquentaient ces opulents rivages. Enfin il est hors de doute que le nom des *Indes* était connu des Grecs, puisque ces grands conteurs ont mis sous ce nom tant de merveilleuses fables. La terre n'y portait que des géants ; l'Indus et le Gange étaient remplis de monstres.

« Ces fables mêmes survécurent au siècle où l'imagination présidait presque toute seule au récit des choses étrangères et lointaines. Pausanias raconte encore que les Romains, ayant changé le cours de l'Oronte pour conduire leur flotte à Antioche, trouvèrent, dans l'ancien lit, un sépulcre d'argile de onze coudées, dans lequel étaient les ossements d'un homme qui en remplissait toute l'étendue. Ce spectacle frappa tout le monde d'étonnement. Les Syriens allèrent consulter l'oracle d'Apollon de Claros en Ionie, et l'oracle répondit que c'était le corps d'Oronte, natif des Indes. Hérodote, Ctésias, Agatarchides, Mégasthène, Onésicrite et Nearché lui-même, amiral d'Alexandre, en avaient

débité de pareilles imaginations. Strabon avait confondu l'Indus avec le Nil; plus tard, Quinte-Curce faisait couler le Gange du sud au nord. Au temps d'Alexandre, le Gange passait pour la dernière limite du monde, et c'est la raison que faisaient valoir les soldats de ce héros en le suppliant, les larmes aux yeux, de ne pas essayer de la franchir. Dans le onzième siècle, c'est-à-dire à une époque assez rapprochée de celle où fut trouvée la route maritime, Ptolomée construisit une géographie des Indes entièrement imaginaire, et signalait les villes et les bourgades des Indes dans un aussi grand détail que nous le faisons maintenant pour les monarchies de l'Europe. »

(*Histoire des Indes orientales anciennes et modernes*, par M. l'abbé Guyon, 1744.)

Je présume que la question de savoir si les anciens ont connu les Indes est encore plus savamment traitée dans l'ouvrage de M. Colin de Bar, publié il y a peu d'années, que dans celui du bon abbé Guyon. Je n'ai pas lu cet ouvrage, mais je crois qu'il pourra épargner beaucoup de peine à l'homme de lettres qui se propose de résumer l'obscur et vaste histoire de cette partie de l'Orient.

NOTE III.

En cherchant des faits dans l'*Histoire philosophique des établissements européens dans les deux Indes*, j'ai été si souvent surpris de leur rareté, et chagriné de la prolixité abondance des déclamations qui les remplacent, que je ne saurais m'empêcher de remarquer en passant la complète aberration de Raynal au sujet de la Chine et du gouvernement chinois.

Vantér l'organisation sociale de ce pays et le bonheur du peuple qui l'habite, le donner comme un modèle de civilisation perfectionnée, c'est bien ce qui s'appelle, qu'on me passe la trivialité de l'expression, faire flèche de tout bois, et ne rien oublier pour gâter la meilleure des causes. Exista-t-il jamais sur la face de la terre un gouvernement plus lâchement oppresseur, plus abrutissant et plus pédantesquement puéril que le despotisme chinois? Fut-il jamais un peuple plus misérable, plus abject, plus complètement privé de ses droits par une aristocratie supérieurement échelonné, plus privé même des véritables biens et des douceurs de la vie sociale? Quoi! les facultés de l'esprit y sont enchaînées, l'activité morale s'allanguit dans l'irrévocable monotonie

de la routine , les ordres d'un maître y sont la voix d'un Dieu , de fréquentes famines y désolent une population accablée d'elle-même , les pères y sont souvent forcés d'exposer leurs enfants , et ce peuple est heureux ? Pourquoi , s'il jouit de tant de bonheur , fruit de ses merveilleuses lois , pourquoi fut-il aussi souvent vaincu et asservi qu'attaqué par les Tartares ? Les peuples heureux défendent leur existence nationale , et la véritable pierre de touche des bienfaits qu'épanche le sein de la patrie , c'est la vaillance de ses enfants en un jour de combat ; on ne périt que pour ce que l'on aime , soit qu'on le possède ou qu'on le désire. La preuve sans réplique que les Chinois sont le peuple le plus malheureux de la terre , c'est qu'ils en sont le plus lâche et le plus vil. Quel voyageur a jamais trouvé , aux environs de la grande muraille de la Chine , une inscription pareille à celle-ci , *Passant , va dire à Sparte que nous sommes morts ici pour obéir à ses saintes lois ?*

Ce fut long-temps la mode , parmi les économistes du siècle dernier , de vanter la Chine et les Chinois. Ils trouvaient là le modèle de ce despotisme légal qui leur semblait la plus sublime de toutes les combinaisons politiques. Mais Raynal , qui ne tenait à cette école que par un bout , et qui se montre ennemi si dé-

terminé de tout despotisme, n'aurait pas dû épouser si complètement, au sujet de la Chine *bien cultivée, et peuplée et bien heureuse*, leurs systématiques divagations.

NOTE IV.

Deux prêtres ont écrit en français l'histoire des établissements européens dans l'Inde. Le devancier de l'abbé Raynal, l'abbé Guyon, n'a traité ce sujet que comme partie d'un autre plan, car son livre, en trois volumes, est une histoire générale des Indes. Sur l'article des conversions et des conquêtes, il est au moins aussi philanthrope que son successeur, et le lecteur en pourra juger par le morceau suivant. Après avoir raconté les principales expéditions d'Alphonse d'Albuquerque, il s'exprime en ces termes :

« Telles étaient les maximes et la conduite
» du *grand* Albuquerque, tant vanté par les
» Portugais; ceux qui l'avaient précédé avaient
» eu à peu près les mêmes sentiments, et ses
» successeurs suivirent les mêmes principes.
» Qu'auraient répondu les Portugais de ce
» temps, si on leur avait demandé ce qu'ils
» pensaient des Vandales, des Visigoths et des
» Suèves, qui envahirent l'Espagne au com-

» commencement du v^e siècle, et des Sarrasins qui
» refirent cette conquête dans le viii^e? Ils
» n'auraient eu d'autre ressource que d'opposer
» leur *christianisme* à l'infidélité des Indiens,
» qu'ils voulaient, disaient-ils, attirer à la foi;
» et les bulles des papes, qui donnèrent aux
» Portugais toutes les terres des infidèles depuis
» les îles Canaries jusqu'aux Moluques, et aux
» Espagnols toutes les découvertes du côté de
» l'occident et de l'Amérique. Mais cette dona-
» tion ne leur fut accordée qu'à condition d'y
» faire prêcher l'Évangile. Toutes les bulles de
» concession le portent expressément; au lieu
» de cela, ils n'établirent leur empire que par
» des voies de force, et en répandant la ter-
» reur.

» Au reste, en accusant les Portugais d'avoir
» commis tous ces excès dans les Indes, peut-
» être que la sincérité nous oblige de dire qu'ils
» font les mêmes reproches aux Hollandais,
» par qui ils ont été dépouillés de leurs con-
» quêtes et de leur commerce; aux Anglais, qui
» les ont suivis, et aux Espagnols dans l'Améri-
» que. Les Français ont seuls la douce con-
» solation de ne pas voir leur nom flétri dans
» les relations des voyageurs même étrangers.
» Si leur compagnie (l'ancienne compagnie
» française des Indes) est moins riche ou moins

« puissante que celle des états-généraux , c'est
 » qu'elle préfère l'honneur et la conservation du
 . droit des gens aux avantages d'un commerce
 » plus florissant et plus lucratif. Nos comptoirs
 » et nos établissements sont des sociétés avec
 » les naturels du pays , que nous laissons jouir
 » en paix des biens et des domaines qu'ils ont
 » reçus de leurs pères. C'est ainsi qu'il convient
 » de remplir toute justice. »

En lisant ces dernières lignes, qui établissent avec une simplicité si expressive un fait si honorable pour la nation française, et d'ailleurs si peu contesté, le lecteur partagera sans doute le sentiment de respect et de reconnaissance que j'ai moi-même éprouvé pour ce digne abbé Guyon. On chercherait en vain dans l'abbé Raynal rien qui ressemble à ce mouvement généreux d'une chaleur toute patriotique. L'abbé Raynal n'aime et n'admire que les Anglais: c'est *ad maximam gloriam Britannorum* qu'il écrit; ce qui rend la lecture de son livre très pénible pour un Français, surtout à l'époque où nous sommes.

NOTE V.

La relation qui devint chez les Portugais le fondement de leur longue et romanesque es-

pérance du retour de don Sébastien , était de Louis de Brito , noble portugais. « Se retirant , dit-il , de la mêlée avec son étendard roulé autour de son corps , il fut rencontré par le roi , qui lui dit : Tenez l'étendard ferme , et mourons sur lui. Le prince fondit sur les Maures qui le saisirent. Brito le dégagea , mais il fut pris lui-même avec son étendard. Pendant qu'on l'emmenait , il vit le roi qui n'était point poursuivi. Don Louis de Lima déposa de même avoir rencontré le roi qui s'avancait vers la rivière , et c'est la dernière fois qu'on l'a vu. »

Toutes ces circonstances sont remarquables , parcequ'environ vingt ans après l'événement il parut à Venise un homme qui se disait don Sébastien. Il rendait un compte assez plausible de ce qui lui était arrivé ; racontait qu'il s'était tiré de dessous les morts : qu'après avoir erré quelque temps en Afrique il était revenu en Portugal , et jusque dans son propre palais , où , par honte , il n'avait pas voulu se faire reconnaître. Il avait le port , la taille , le geste , la voix de don Sébastien ; il montrait les cicatrices de ses blessures , qu'on dit avoir été au nombre de vingt-cinq , surtout celle de l'épaule et de l'œil. Plusieurs Portugais le reconnurent. Des commissaires nommés par le sénat l'interrogèrent , et furent étonnés de ce qu'il leur rapporta des

négociations secrètes avec la république. Frappés de son assurance, de la fermeté invariable de ses réponses, de sa modestie, de sa piété, de la grande patience qu'il montrait dans son malheur, ils n'osèrent le déclarer imposteur. L'ambassadeur d'Espagne demanda son expulsion; le sénat, embarrassé, n'osa lui refuser cette demande.

Cet homme se retira à Florence. Le grand-duc de Toscane le fit arrêter et le livra au comte de Lemos, vice-roi de Naples pour le roi d'Espagne, qui possédait le trône de Portugal. Quand le prisonnier parut devant lui, à la question « qui il était ? — Vous devez bien me reconnaître, répondit-il, puisque vous avez été chargé de deux ambassades auprès de moi. » Il lui en rapporta des circonstances secrètes qui ne pouvaient être sues que d'un homme qui aurait été roi de Portugal alors. Il étonna de même deux princesses, parentes de don Sébastien, qui eurent la curiosité de l'interroger dans le Château-Neuf, où il était bien traité.

Après la mort de Lemos, on le tourmenta pour le contraindre à se rétracter; il se refusa constamment au désaveu que les Espagnols exigeaient de lui. Ils crurent le rendre méprisable, et changer l'opinion publique qui se

déclarait en sa faveur , en le faisant promener ignominieusement sur un âne dans les rues de Naples. Un crieur le précédait et annonçait que c'était un imposteur qui se disait don Sébastien , roi de Portugal. A chaque fois le prisonnier disait : « Oui , je le suis. » Quand le crieur ajoutait qu'il était Calabrois , il criait plus haut : « Cela est faux. » Après cette humiliation , il fut retenu quelque temps en prison dans le royaume de Naples , de là transféré en Castille , renfermé dans un château reculé ; et on n'en a plus entendu parler. Faute de meilleures raisons , les Espagnols débitèrent qu'il était magicien , et que c'était le démon qui lui avait fourni les illusions qui faisaient impression aux gens crédules. Cependant on conviendra que , si c'était un imposteur , ces vraisemblances méritaient bien qu'ils tâchassent de le convaincre et de détromper l'univers.

(*Précis de l'Histoire universelle* , par Anquetil ,
tom. VII)

du premier avril de l'année dernière , adressé au cardinal de Saldanha , aujourd'hui patriarche de Lisbonne. Nous espérions qu'un moyen aussi doux et aussi modéré pourrait suffire pour arrêter le cours de ces abus intolérables , rétablir la tranquillité parmi nos sujets et dans nos états , et pourvoir à l'amendement desdits religieux , sans être obligé d'en venir contre eux , et pour les réprimer , à des extrémités que notre très religieuse clémence nous a toujours porté à suspendre le plus qu'il serait possible.

Mais cette modération de notre part a produit les effets les plus étranges et les plus opposés à ceux que nous en attendions. Elle a donné occasion à ces religieux de s'irriter et de s'endurcir chaque jour de plus en plus. Pous-sant à des excès inouïs leur arrogance et leur témérité , ils ont eu la malice de nier , contre la notoriété publique et la vérité la plus évidente , les attentats détaillés dans la susdite relation. Ils ont mis en usage toutes sortes d'artifices pour persuader , non seulement dans les diverses contrées de l'Europe , mais jusque dans ces royaumes mêmes , qu'ils n'é-taient point les auteurs de ces complots et de ces guerres , quoiqu'ils en eussent été convain-cus par les témoignages de trois armées en-tières , et tous les habitants des Amériques es-

pagnole et portugaise, sous les yeux desquels ces événements se sont passés.

De ces excès, ces religieux se sont portés à d'autres encore plus téméraires et condamnables : ils ont cherché à aliéner nos fidèles sujets de l'amour et de l'obéissance qu'ils doivent à notre royale personne et à notre gouvernement, et qui ont toujours distingué les Portugais entre les nations les mieux civilisées.

Pour parvenir à cette horrible fin, ces religieux ont abusé du sacré ministère, en s'en servant pour communiquer et répandre la venimeuse contagion de leurs sacrilèges calomnies contre nous et notre gouvernement.

Enfin ils en sont venus jusqu'à former au sein de notre cour une abominable conjuration, dont le régime de ces mêmes religieux s'est établi l'un des trois principaux chefs, et dont vous trouverez les circonstances détestables détaillées dans la sentence rendue le 12 du présent mois de janvier, par le tribunal de l'Inconfiance, contre les coupables du barbare et exécrationnable attentat commis sur notre personne royale la nuit du 3 septembre de l'année dernière. Il sera joint à cette lettre une copie de cette sentence, signée de Sébastien-Joseph de Carvalho et Mello, de notre conseil et secrétaire d'état pour les affaires du royaume, à laquelle

copie vous ajouterez la même foi qu'à l'original même. Vous verrez que ces religieux y sont compris au nombre des coupables de lèse-majesté au premier chef, de rébellion, de haute trahison et de parricide.

Nous ne pouvons donc plus nous dispenser d'appliquer à des maux si extrêmes les derniers remèdes, etc.

NOTE VIII.

Extrait de la sentence du tribunal de l'Inquisition, et arrêt du parlement ou de la cour souveraine de Lisbonne, appelée Relation, contre Gabriel Malagrida, jésuite.

. L'orgueil et l'ambition dont ce criminel était animé le portant à se faire admirer de tout le monde comme élevé à une vertu supérieure, il a eu la témérité de feindre des miracles, des révélations, des visions, des paroles surnaturelles, et plusieurs autres faveurs célestes que Dieu accorde à ses vrais serviteurs, qui, comme saint Paul dans le chapitre II de son épître aux Éphésiens, établissent leur édifice sur le fondement des apôtres et des prophètes, dont Jésus-Christ est la souveraine pierre angulaire : *in qua omnis*

*œdificatio constructa crescit in templum sanctum
in Domino.*

.

Il ne s'est pas contenté de proférer de vive voix de semblables discours, il les a mis par écrit, et il a osé les défendre jusque dans le tribunal du saint-office, en soutenant qu'ils lui avaient été dictés par le Seigneur notre Dieu, par la très sainte Vierge Marie, par les saints et par les anges du ciel, qui, à ce qu'il disait, lui parlaient et se communiquaient à lui.

Par des moyens si indignes d'un bon catholique, et qui ne pouvaient avoir été inventés que par la méchanceté d'un homme aussi criminel, il comptait s'épargner toutes les peines qu'il s'était déjà données pour rétablir sa compagnie et pour renouveler une consternation générale dans cette cour, et dans tout le royaume, contre lequel il était embrasé d'une haine implacable, qui ne s'est que trop manifestée par ses actions et ses déclarations.

Le saint-office ayant fait informer de tout ceci, et ayant pris connaissance de deux ouvrages de ce criminel, écrits de sa main, l'un en portugais, intitulé, *Vie héroïque et admirable de la glorieuse sainte Anne, mère de la sainte Vierge Marie, dictée par cette sainte, avec l'as-*

sistance , l'approbation et le secours de cette très auguste souveraine , et de son saint Fils ; et l'autre en latin , intitulé , *Traité de la vie et de l'empire de l'Antechrist* , on y a trouvé , entre autres propositions , les suivantes :

Que sainte Anne , dans le ventre de sa mère , entendait , connaissait , aimait et servait Dieu , comme tous les saints élevés dans la gloire.

Que sainte Anne , dans le ventre de sa mère , pleurait et faisait pleurer par compassion les chérubins et les séraphins qui lui faisaient compagnie.

Que sainte Anne , étant encore dans le ventre de sa mère , avait fait ses vœux ; et afin qu'aucune des personnes divines n'eût de jalousie de ce qu'elle aurait eu plus d'affection pour l'une que pour l'autre , elle avait fait au Père éternel vœu de pauvreté , au Fils éternel vœu d'obéissance , et au Saint-Esprit éternel vœu de chasteté.

Que Jésus-Christ n'avait pas trouvé des expressions assez fortes pour nous faire entendre la grandeur des dons qu'il avait accordés à sainte Anne ; et que les soupirs de cette sainte avaient allumé dans le cœur de Dieu même des feux nouveaux et extraordinaires.

Que lui , susdit criminel , avait entendu par-

ler le Père éternel d'une voix claire et distincte, et pareillement le Fils et le Saint-Esprit.

Que la famille de sainte Anne, outre les maîtres et quelques autres personnes, consistait en vingt esclaves, douze hommes et huit femmes.

Que saint Joachim faisait le métier de tailleur de pierre ou de maçon, et qu'il demeurait à Jérusalem avec sainte Anne.

Que sainte Anne avait fait construire à Jérusalem une maison de retraite pour cinquante-trois filles dévotes; que pour en compléter les appartements, les anges s'étaient déguisés en charpentiers.

Il assure encore, dans le même ouvrage, que la très sainte Vierge lui a donné les instructions suivantes :

. Qu'il y a réellement dans l'église un nouvel état, qui consiste dans une haute contemplation des mystères divins, et dans les révélations des choses cachées depuis la création du monde; et qu'alors Dieu et la sainte Vierge, prenant un soin particulier de ces âmes, les plongent dans des états si obscurs et des tentations si accablantes, qu'elles ne savent de quel côté se tourner. Mais quand les âmes sont arrivées à

cet état, les démons s'éloignent d'elles pour toujours, sans que pour cela ces mêmes âmes cessent de sentir les mêmes peines et de rendre des combats très opiniâtres, jusque là qu'elles croient voir des diables, et même des plus sales et des plus malins, qui les attaquent, tantôt par artifice, tantôt ouvertement, par des objets profanes et des obscénités; mais que ces tentations ne viennent pas des démons, qu'elles partent au contraire des âmes saintes et des plus élevées dans la gloire; que ce sont des anges très purs et pleins d'amour pour ces âmes éprouvées, lesquels n'ont point de honte et se font même beaucoup d'honneur de les aider par ces sortes de ministères, en faisant les personnages de tentateurs et de démons, pour gagner totalement ces âmes prédestinées, et leur faire plus promptement remplir cette mesure de mortifications et de combats que Dieu leur a destinée pour les admettre à la communication de ses secrets.

Il assure de plus que la sainte Vierge, en lui ordonnant d'écrire la vie de l'Antechrist, lui avait dit que lui, Malagrida, était un second Jean, mais doué de beaucoup plus de pénétration et d'éloquence que Jean l'évangéliste. Dans la suite de cet ouvrage, il avance, comme chose qui lui a été révélée, qu'il doit y avoir

trois antechrists, le père, le fils et le petit-fils, et que c'est ainsi qu'il faut entendre les Écritures; que le dernier devait naître à Milan d'un moine et d'une religieuse, l'an 1920, et qu'il se mariera avec Proserpine, l'une des furies infernales.

Que le seul nom de Marie, sans aucune bonne œuvre, a été le salut de quelques créatures, et que la mère de l'Antechrist doit être sauvée uniquement pour avoir porté ce nom, et par considération du couvent où elle sera religieuse.

Que les religieux de la compagnie doivent fonder un nouvel empire à Jésus-Christ.

Malagrida dit à l'audience que la marquise de Tavora lui était apparue plusieurs fois, et que l'ayant blâmée de la part qu'elle avait prise à un attentat impie et sacrilège, au mépris de la promesse qu'elle lui avait faite de ne jamais offenser Dieu par un péché mortel, ladite marquise avait répondu que la maudite et injuste persécution des pères de la compagnie avait été la cause de son malheur, etc., mais qu'elle était en purgatoire, et que les prières qu'il faisait pour elle lui procuraient beaucoup de soulagement.

.
 Dans ce temps-là, le tribunal du saint-office fut averti que, dans les prisons de l'inquisition,

le criminel, croyant n'être pas aperçu, parce que c'était le temps du repos, s'agitait par des mouvements lascifs et deshonnêtes, et par certaines actions qui scandalisaient étrangement celui qui lui tenait compagnie dans sa prison, et qui avait prié qu'on y remédiât à cause du péril où cela l'exposait. On en prit occasion d'exhorter le criminel à renoncer à son hypocrisie, et à s'abstenir désormais de commettre ces fautes, qui ne pouvaient manquer de le précipiter promptement dans l'enfer et de donner lieu au démon de le perdre entièrement.

Il répondit que le démon l'avait tenté en tous genres de péchés, jusqu'à vouloir coucher avec lui sous la forme d'une femme, et lui faire commettre des choses contraires au sixième précepte du Décalogue; que quelquefois il avait senti, dans des mouvements que Dieu permettait, le principe de ces effets naturels qui arrivent ordinairement dans les occasions de semblables mouvements, quand ils sont volontaires et tendant à la consommation de la turpitude.

Malagrida prétendait encore que ses livres étaient *divins*.

Ainsi, *dit la sentence*, le criminel continuait à marcher dans le chemin de l'abîme, où le conduisaient le monde, le diable et la chair, etc.

Le saint nom de Dieu invoqué, les inquisiteurs déclarèrent le père Gabriel Malagrida atteint et convaincu du crime d'hérésie. Sur laquelle sentence la chambre de relation prononça l'arrêt suivant :

Vu la sentence des inquisiteurs ordinaires et députés du saint-office, qui déclare le criminel Gabriel Malagrida, ci-devant religieux prêtre de la compagnie de Jésus, hérétique ennemi de notre sainte foi catholique, etc., ordonne que comme tel il sera livré à la justice séculière après avoir été dégradé de ses ordres; ce qui a été fait publiquement et juridiquement. Vu pareillement la disposition du droit et de l'ordonnance sur ce sujet, nous condamnons ledit criminel à être livré à l'exécuteur de la haute justice, et conduit, la corde au cou, par les grandes rues de cette ville jusqu'à la place du *Rocio*, pour y être étranglé, jusqu'à ce que mort s'ensuive, et son cadavre être jeté au feu et réduit en cendres, afin qu'il ne reste rien de lui ni de sa sépulture; et paiera les dépens. A Lisbonne, le 20 septembre 1761.

NOTE VII.

Dans cette dépêche, le marquis de Pombal s'exprimait en ces termes :

« Je prie votre excellence de ne point me
 » faire ressouvenir des condescendances que
 » notre gouvernement a eues pour le vôtre.
 » Elles sont telles, que je ne sache pas qu'au-
 » cune puissance en ait jamais accordé de sem-
 » blables à une autre. Il est juste que cet ascen-
 » dant finisse une fois, et que nous fassions
 » voir à toute l'Europe que nous avons secoué
 » le joug d'une domination étrangère. Nous ne
 » pouvons mieux le prouver qu'en exigeant de
 » votre gouvernement une satisfaction qu'il
 » n'est pas en droit de nous refuser. La France
 » nous regarderait comme dans un état d'im-
 » puissance, si nous ne pouvions pas nous faire
 » rendre raison de l'offense que vous nous avez
 » faite de venir brûler dans nos parages des
 » vaisseaux qui devaient y être en toute sûreté.

.....
 » Vous comptiez pour peu en Europe lors-
 » que nous comptions pour beaucoup. Votre
 » île ne formait qu'un point sur la carte géogra-
 » phique, tandis que le Portugal la remplissait
 » de son nom. Nous dominions en Asie, en

» Afrique et en Amérique, tandis que vous ne
» dominiez que dans une petite île de l'Europe.
» Votre puissance était du nombre de celles qui
» ne peuvent aspirer qu'au second rang ; par le
» moyen que nous vous avons donné, vous
» vous êtes élevés au premier. Cette impuissance
» physique vous mettait hors d'état d'étendre
» votre domination au-delà de votre île ; car
» pour faire des conquêtes, il vous fallait une
» grande armée ; or, pour avoir une grande ar-
» mée, il faut avoir le moyen de la payer, et
» vous ne l'aviez pas ; le numéraire vous man-
» quait. Ceux qui ont calculé vos facultés lors
» de la grande révolution de l'Europe ont trou-
» vé que vous n'aviez pas de quoi entretenir six
» régiments. La mer, qu'on peut regarder
» comme votre élément, ne vous offrait pas de
» plus grandes ressources ; à peine pouviez-vous
» équiper vingt vaisseaux de guerre.

» Depuis cinquante ans, vous avez tiré du
» Portugal plus de quinze cents millions,
» somme énorme, dont l'histoire ne dit point
» qu'aucune nation en ait jamais enrichi aucune
» d'une pareille. La manière d'acquérir ces tré-
» sors vous a été encore plus favorable que le
» trésor lui-même ; c'est par les arts que l'An-
» gleterre s'est rendue maîtresse de nos mines ;
» elle nous dépouille régulièrement tous les ans

» de leur produit. Un mois après que la flotte du
» Brésil est arrivée, il n'en reste pas une seule
» monnaie d'or en Portugal, la totalité passe en
» Angleterre; ce qui contribue continuellement
» à augmenter sa richesse numéraire. La plu-
» part des paiements en banque se font avec
» notre or.

» Par une stupidité qui n'a point d'exemple
» dans l'histoire universelle du monde écono-
» mique, nous vous permettons de nous habiller
» et de nous fournir tous les objets de notre luxe,
» qui n'est pas peu considérable. Nous donnons
» à vivre à cinq cent mille artistes sujets du roi
» Georges, population qui subsiste à nos dépens
» dans la capitale d'Angleterre. Ce sont vos
» champs qui nous nourrissent, vous avez sub-
» stitué vos laboureurs aux nôtres; au lieu
» qu'autrefois nous vous fournissions des grains,
» aujourd'hui vous nous en fournissez. Vous
» avez défriché vos terres, et nous avons laissé
» tomber les nôtres en friche, etc., etc.

» Mais si nous vous avons élevés au faite des
» grandeurs, il ne tient qu'à nous de vous pré-
» cipiter dans le néant d'où nous vous avons
» tirés; nous pouvons mieux nous passer de
» vous que vous ne pouvez vous passer de nous.
» Une seule loi peut renverser votre puissance,
» ou du moins affaiblir votre empire. Nous n'a-

» vous qu'à défendre la sortie de notre or, sous
» peine de la vie, pour qu'il n'en sorte plus.
» Vous répondrez sans doute à cela que, malgré
» la prohibition, il en sortira toujours, comme
» il en est toujours sorti, parceque vos vaisseaux
» de guerre ont le privilège de n'être pas visités
» à leur départ, et qu'à la faveur de celui-ci ils
» enlèveront toujours notre numéraire. Mais ne
» vous y trompez pas; j'ai fait rompre le duc
» d'Aveiro, parcequ'il avait attenté à la vie du
» roi, je pourrais bien faire pendre un de vos ca-
» pitaines parcequ'il aurait enlevé son effigie
» malgré la loi. Il y a des temps dans la monar-
» chie où un seul homme peut beaucoup. Vous
» savez que Cromwel, en qualité de protecteur
» de la république d'Angleterre, fit exécuter le
» frère de l'ambassadeur du roi très fidèle (1),
» parcequ'ils s'était prêté à une émotion publique.
» Sans être Cromwel, je me sens en état de suivre
» son exemple, en qualité de ministre protecteur
» du Portugal. Faites donc ce vous devez, et je
» ne ferai pas ce que je puis.

» Que deviendrait la Grande-Bretagne si
» une fois on lui coupait la source des richesses
» de l'Amérique? Comment paierait-elle cette
» nombreuse troupe de terre, et cette grande

{1) Cet ambassadeur était Pantaléon de Sa.

» armée de mer ? Comment donnerait-elle à son
» souverain les moyens de vivre avec l'éclat d'un
» grand roi ? D'où tirerait-elle ces subsides
» qu'elle paie aux puissances étrangères pour
» étayer la sienne ? Comment vivraient un mil-
» lion de sujets d'Anglais si la main-d'œuvre
» d'où ils tirent leur subsistance ne subsistait
» plus ? Dans quel état de pauvreté ne tomberait
» pas le royaume , si cette première ressource
» des richesses lui manquait ? Le Portugal n'a
» qu'à refuser ses grains , c'est-à-dire son pain ,
» pour que la moitié de l'Angleterre meure de
» faim. Vous direz peut-être qu'on ne change
» pas ainsi l'ordre des choses , et qu'un système
» établi depuis long-temps ne se change pas
» dans un moment. Vous direz bien ; mais moi
» je dirai mieux , c'est qu'en attendant le temps
» qui peut amener cette réforme , j'établirai un
» plan préliminaire d'économie qui tendra au
» même objet. Depuis long-temps la France
» nous tend les bras pour que nous recevions ses
» manufacturiers de laine ; il ne tient qu'à nous
» d'accepter ses offres , ce qui anéantirait les
» vôtres. La Barbarie , qui abonde en grains ,
» nous en fournirait au même prix et peut-être
» à meilleur marché que vous : alors vous verriez
» avec une extrême douleur une des plus grandes
» branches de votre marine s'éteindre entière-

» ment, car vous êtes trop versé dans le minis-
» tère pour ignorer que c'est une pépinière
» d'officiers et de matelots dont la marine se
» sert en temps de guerre ; et c'est avec celle-ci
» que vous avez élevé votre puissance.

» La satisfaction que je vous demande est
» conforme au droit des gens. Il arrive tous les
» jours que des officiers de mer ou de terre font
» par zèle ou par inconsideration ce qu'ils ne
» devraient pas faire ; c'est au gouvernement à
» les punir, et à en faire la réparation à l'état
» qu'ils ont offensé. Il ne faut pas croire que ces
» sortes de réparations le rendent méprisable ;
» on a meilleure opinion d'une nation qui se
» prête à ce qui est juste ; et c'est toujours de
» l'opinion que dépend la puissance d'un état.»

NOTE IX.

Selon le témoignage d'un Portugais fort instruit que j'ai eu l'occasion de voir et de consulter à Paris, il faudrait reconnaître comme l'une des principales causes de la contre-révolution de 1823 l'obstination sans but que les cortès opposèrent à l'entêtement de la reine lorsqu'elle refusa de prêter serment à la constitution. Ce débat très imprudent donna à cette princesse une importance politique qu'elle n'a-

vait jamais eue auparavant, et procura, dans sa personne, un chef très actif au parti contre-révolutionnaire. Traitée par son royal époux avec très peu de considération, la reine; avant les événements de 1820, végétait dans un coin du palais, très oubliée du peuple. Par un acte de justice révolutionnaire les cortès constituan-tes lui avaient assigné un apanage considérable; de sorte qu'en arrivant du Brésil, cette auguste princesse, jusque là privée d'un revenu personnel, était enchantée de la constitution. Mais des tracasseries de palais, où descendit et se compromit la *majesté nationale* des cortès, commencèrent à l'indisposer, et l'affaire du serment acheva de l'aigrir et de détruire son enchantement révolutionnaire.

C'est la reine qui instiga son fils, travailla l'armée, et décida quelques régiments à sortir de Lisbonne. Réunis à peu de distance de cette capitale, ces troupes et le prince ne pouvaient encore rien. On manquait de conseil et d'argent. Le prince n'était entouré que de quelques jeunes gens sans expérience, formant son état-major. Alors quelqu'un s'avisa de songer au général Pamplona, qui résidait dans le voisinage. Jadis condamné à mort pour avoir porté les armes contre sa patrie, car il servait dans l'armée française à l'époque de l'expédition de

Junot, le général Pamplona, rentré à la faveur d'une amnistie, se tenait tranquille et restait neutre. Il accourut pourtant au quartier-général du prince, charmé, dit-on, de pouvoir jouer un rôle de cette importance. Il offrit aussitôt et fournit un peu d'argent, écrivit au comte Sampayo à Lisbonne, lequel en envoya davantage. (Il ne faut pas confondre ce comte Sampayo, négociant anobli à cause de son immense fortune, avec le Sampayo qui figure dans le gouvernement révolutionnaire.) La troupe fut payée, s'achemina vers Lisbonne, y rentra sans coup férir, et le gouvernement constitutionnel fut dissous avec une merveilleuse facilité.

Ainsi la reine, d'abord d'opinion constitutionnelle par reconnaissance, et bientôt rentrée dans les caprices et les goûts de l'absolu, par habitude ou par *raison d'état*, aurait été la première cause de la contre-révolution. Reste à faire entrer en ligne de compte l'occupation victorieuse de toute la péninsule par les armées françaises; et l'influence de l'Angleterre, que beaucoup de Portugais s'obstinent à ne vouloir pas reconnaître dans cette affaire. Au surplus, il faut convenir que les hommes placés tout au milieu des événements ne sont pas toujours les juges les plus compétents de l'enchaînement réel des faits, quelques lumières qu'ils puissent

avoir d'ailleurs : pour bien voir un objet dans ses rapports avec beaucoup d'autres, il faut en être à quelque distance. Il est hors de doute que, dans toutes les suppositions possibles, les événements d'Espagne ne pouvaient manquer de faire la destinée du Portugal actuel.

FIN DES NOTES.

TABLE

DES DIVISIONS DU RÉSUMÉ.

	Pages.
Coup d'œil préliminaire.	1
PREMIÈRE ÉPOQUE.	
Première dynastie.—Maison de Bourgogne.	19
DEUXIÈME ÉPOQUE.	
Deuxième dynastie.—Maison d'Avis. Com- mencement des découvertes. Explora- tion des côtes d'Afrique.	51
TROISIÈME ÉPOQUE.	
<u>Règne d'Emmanuel. Grandeur de l'empire portugais dans l'Inde.</u>	<u>80</u>
QUATRIÈME ÉPOQUE.	
<u>Règne et catastrophe de dom Sébastien.</u>	<u>100</u>
<u>Décadence de l'empire portugais dans l'Inde.</u>	<u>135</u>
CINQUIÈME ÉPOQUE.	
Troisième dynastie.—Maison de Bragance.	

Révolution de 1640. Régime espagnol. . .	258
Règne et détronement d'Alphonse VI. . .	299

SIXIÈME ÉPOQUE.

Joseph I ^{er} . Administration du marquis de Pombal.	324
Règne de la princesse Marie. Régence du prince de Brésil, Jean VI	372

SEPTIÈME ÉPOQUE.

Révolution de 1820.	389
-----------------------------	-----

NOTES DU RÉSUMÉ.

I ^{re} note	413
II ^e note	415
III ^e note	418
IV ^e note	420
V ^e note	422
VI ^e note	426
VII ^e note	429
VIII ^e note	437
IX ^e note	442

FIN DE LA TABLE.







